

JOSEPH DANIGO

Églises
et
Chapelles

du pays
de
Guémené

1^{ère} partie

morbihan

Cahiers de l'UMIVEM

Hiver 1994

N° 54 - 55

ISSN 0998402 X

Ont contribué à la publication de cet ouvrage :

- L'Institut Culturel de Bretagne
L'Association pour la Sauvegarde des Objets d'Art Religieux
du Morbihan (A.S.O.A.R.M.)
La Caisse Nationale des Monuments Historiques et Sites
(C.N.M.H.S.)
Le Ministère du Tourisme
L'Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan
(U.M.I.V.E.M.)

Qu'est-ce que l'UMIVEM ?

L'UMIVEM (Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan) est une association de la Fédération Nationale de Sauvegarde des Sites et Ensembles Monumentaux (FNASEM) créée par Henry de Segogne, a été fondée en mars 1969, sous la présidence du Préfet du Morbihan.

L'UMIVEM groupe les associations qui s'intéressent d'une façon ou d'une autre à la protection du patrimoine naturel, artistique, historique, du département.

Les animateurs de l'UMIVEM ne défendent pas le passé pour le passé mais souhaitent prouver que le sens du présent et respect du passé ne sont pas incompatibles. D'accord avec les autorités ministérielles préoccupées particulièrement de l'environnement, ils estiment que les hommes d'aujourd'hui ont besoin de beauté et ils désirent à la fois préserver et mettre en valeur ce qui répond à ce besoin.

Du même auteur :

- Églises et chapelles du Pays de Baud, 1974, épuisé.
Églises et chapelles du Canton de Cléguérec, Vannes, 1980, épuisé.
Églises et chapelles du Pays de Lanvaux, Vannes, 1983.
Églises et chapelles du Doyenné de Port-Louis, 1984.
Églises et chapelles du Doyenné de Belz, 1986.
Églises et chapelles du Pays de Vannes - I — Vannes-Ouest, 1988.
Églises et chapelles du Pays de Vannes - II — Vannes-Est, 1989.
Églises et chapelles du Pays de Locminé, 1991.
Églises et chapelles au Royaume de Bignan, 1993.
Les ouvrages non épuisés sont disponibles à l'UMIVEM, B.P. 3, 56601 Lanester cedex.

U.M.I.V.E.M.

Bordlann - B.P. 3 - 56601 LANESTER CEDEX
Tél. 97.76.16.22 - Télécopie 97.81.12.64

Présidente : Marie-Claire BORDE
Vice-Présidents : Loïc de KERHOR et Jean-Claude PIERRE

Cotisation 1994 :
Membre actif : 120 F (+ 50 F pour recevoir le bulletin)
Membre bienfaiteur : 250 F - Étudiant : 50 F.

Couverture : Saint-Yves de Lignol (cliché Le Corguillé).

**Églises et Chapelles
du Pays de Guémené**

Première partie

Joseph DANIGO

*Églises et Chapelles
du Pays
de Guémené*

Première partie

*Guémené,
Locmalo,
Langoelan,
Lignol,
Persquen*

SOURCES ET OUVRAGES GÉNÉRAUX

Archives départementales du Morbihan (A.D.M.)

La série 1294 W 76-109 contient toute la documentation rassemblée par l'Inventaire général (texte et illustrations) sur les monuments anciens des communes du canton de Guémené.

. G 1118 - CILLART - Pouillé manuscrit

. HALGOUET (H. du) - Notes archéologiques sur les églises et chapelles du Morbihan, XI U 48

. MADEC (P.) - Seigneurs et seigneuries du Pays de Guémené (articles de presse). R 2143¹⁵

Archives des Bâtiments de France (classement par communes)

Archives de la Conservation du Patrimoine mobilier (id.)

Archives paroissiales

CAYOT-DELANDRE - Le Morbihan, son histoire et ses monuments - Vannes, 1847

ROSENZWEIG (L.) - Répertoire archéologique du Morbihan. P, 1863

LUCO (Abbé) - Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes - Vannes, 1884

LE MENE (Chanoine) - Histoire... des paroisses du diocèse de Vannes - 2 vol. Vannes, 1888-89

LOTH (J.) - Les noms des saints bretons - P, 1910

Dictionnaire des saints bretons - P, 1985

VALLERIE (E.) - Communes et paroisses d'Armorique - Beltan, 1986.

Le Pays de Guémené

Historiquement, le pays de Guémené s'est constitué autour du château qui n'était, à l'origine, qu'une simple motte féodale. Il apparaît sous le nom de Kemenet-Guegant dans une charte datée de 1160 et attribuée à Conan IV mais considérée comme apocryphe ou du moins antidatée. La même appellation se retrouve dans divers documents du XIII^e siècle, ceux-là authentiques.

Le Kemenet-Guegant

Le mot *Kemenet* désigne un fief, c'est-à-dire une portion de territoire placée sous l'autorité d'un seigneur. On connaît par ailleurs le Kemenet-Héboé (1028) dont le siège était à Hennebont, le Kemenet-Maen (Quemeneven en Cornouaille, 1267), le Kemenet-Ili (XI^e siècle) dans le Léon. Ce mot correspond au latin "commendatio" du verbe "commendare" et ne se trouve pas mentionné avant le XI^e siècle. On peut penser qu'il a été créé dans la période qui suivit les invasions normandes, quand les populations, abandonnées par le pouvoir central, se recommandaient à un chef de guerre pour obtenir sa protection.

Le second terme nomme ce personnage. *Guegant* est donné comme le fils de *Periou*, le bâtisseur de La Roche-Périou, forteresse située au sud du Faouët, en Priziac. On connaît un Périou, fils de Benoît, comte-évêque de Cornouaille et frère d'Alain Cainhart, le fondateur de l'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé, qui mourut en 1058. Dans sa descendance figure un *Guegon* qui, en dépit des variantes orthographiques, pourrait être le premier seigneur de Guémené dans la deuxième moitié du XI^e siècle.

Au départ, le fief de Guegant devait représenter une avancée du comté de Cornouaille, au-delà de l'Ellé, en terre vannetaise mais, dès le XIII^e siècle, il relevait de la vicomté de Rohan. Vers 1251, il fit partie de la dot de Mabille de Rohan quand elle épousa Robert de

délaissèrent Guémené. Cependant, au XVIII^e siècle, nous dit Cillart, quand le prince Constantin (1697-1779) eut été élevé au sacerdoce, il fit "caparaçonner d'une large lisière chargée d'écussons, les églises et chapelles de la principauté". On en voit encore les traces.

A l'époque où se constituait le Kemenet-Guegant, le diocèse de Vannes fut divisé en doyennés ruraux et l'un d'eux eut pour siège Locmalo, paroisse qui englobait la ville naissante de Guémené. Le recteur en devint le doyen. En 1530, quand fut fondée la collégiale de Guémené, on établit qu'il en serait de droit le prévôt, de sorte qu'il cumulait les trois dignités.

Le doyenné de Guémené regroupait une vingtaine de paroisses. Leur nombre a varié selon les époques et selon la manière de les décompter car plusieurs d'entre elles étaient unies et parfois on y faisait figurer les trêves. Certaines se trouvaient en dehors de la châtellenie tandis que Saint-Caradec-Trégomel avec Kernascléden, au cours du Moyen-Age, relevaient du doyenné du Kemenet-Heboé qui avait son siège à Guidel.

Avec la Révolution s'opéra une refonte des circonscriptions tant civiles que religieuses. Guémené deviendra commune et même chef-lieu de canton. Le régime concordataire en fera une paroisse indépendante et le centre du doyenné ecclésiastique qui ne comprendra plus, comme le canton, que les paroisses de Guémené, Locmalo, Langoëlan, Lignol, Persquen, Ploerdut et Locuon, Saint-Caradec et Kernascléden, Saint-Tugdual et Le Croisty.

Les aspects géographiques

Le pays de Guémené se situe au nord-ouest du département, à la limite des Côtes-d'Armor, compris entre les cantons de Gourin, du Faouët, de Plouay, de Pontivy et de Cléguérec. Il fait partie de ce qu'on appelle le Bas-Vannetais pour des raisons non pas géographiques mais linguistiques. Il couvre, en effet, une des régions les plus hautes du Morbihan. Son altitude, au nord, dépasse 250 mètres pour descendre vers le sud autour de 150 mètres.

Sa structure géologique a intéressé les spécialistes car elle est faite de deux massifs granitiques, où ils reconnaissent les vestiges d'une ancienne pénéplaine, alternant avec deux langues de schistes briovériens qui vont en s'amincissant vers l'est.

La région constitue un véritable château d'eau où s'alimentent non seulement le Scorff et ses affluents mais la rivière du Pont-Rouge qui écoule ses eaux vers l'Ellé et la Sar qui se jette dans le Blavet. Les rivières principales, notamment le Scorff, qui prend sa source en Mellionec, un peu au-delà de la frontière du Morbihan, ont conservé un cours approximativement nord-sud, conformément à la pente primitive, en dépit de la diversité et de l'inégale dureté des terrains qu'elles traversent. Leurs affluents se sont plutôt frayé un chemin dans les bandes schisteuses.

Longtemps le pays a été revêtu d'une épaisse couverture forestière dont ne subsistent plus que de maigres vestiges.

Le peuplement

Situé au cœur de la Bretagne, dans une région difficile d'accès, le pays de Guémené semble n'avoir été que tardivement peuplé. Les constructeurs de mégalithes n'y ont laissé que peu de traces : on signale un dolmen ruiné et une allée couverte en Langoëlan, un autre dolmen à Moustérien en Le Croisty, une cachette d'armes de bronze à Cornhospital en Saint-Tugdual, deux ou trois tumulus sans doute tardifs, une stèle de l'âge du fer à Ploerdut.

C'est la voie romaine de Vannes à Carhaix qui a ouvert le pays. Elle traverse en diagonale les communes de Locmalo, Langoëlan, Ploerdut et s'accompagne d'une série d'enceintes de terre qui ne remontent sans doute pas toutes à l'époque romaine.

La pénétration bretonne, à partir du V^e siècle, s'en est trouvée facilitée. Cependant on n'y trouve qu'un seul "plou" indiscutable : Ploerdut. Deux autres toponymes : Plouhair en Le Croisty et Plousquen en Persquen, actuellement simples villages, demeurent plus problématiques. Langoëlan a pu être, à l'origine, une paroisse monastique. Trefoual en Lignol, Trefflean en Ploerdut, Trégomel, nom primitif de Saint-Caradec, remontent aux temps de l'occupation bretonne.

Il faut attendre les XI^e et XII^e siècles pour constater de grands défrichements. C'est alors que furent créés les "Moustoirs" de Ploerdut et du Croisty, les "Loc-" : Locuon, Locmalo, Locmaria de Langoëlan, Lochrist de Langoëlan et de Ploerdut, d'autres villages encore qui n'ont retenus que le nom d'un saint breton : Dewi, Efflam, Houamo, Alloué, Connet, Hervezen, etc... Les ordres religieux, notamment les ordres mi-

litaires prirent une large part à ces fondations. Une commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem était établie au Croisty et peut-être aussi une maison des Templiers.

Les seigneurs se montrèrent non moins actifs, à en juger par les noms en *lis* - ou en *les* - qui désignent des résidences seigneuriales. Les *castel* et les *cosquer*, le *hinguer* de Lignol sont aussi des villages anciens et les *ker* apparaissent dès cette époque. On peut estimer qu'à partir du XII^e ou du XIII^e siècle, le réseau des paroisses et des villages se trouvait déjà établi tel qu'il le demeurerait jusqu'à nos jours. La châtellenie du Kemenet-Guegan ne fit que les rassembler sous une autorité supérieure.

Les Pourlets

De tout temps, on a reconnu aux habitants du Guémené une originalité parmi ceux des autres cantons du Vannetais. Le peuple les désigne sous le nom de "pourlets", sans qu'on sache l'origine exacte de cette dénomination. Ordinairement on invoque le bourrelet que les femmes introduisaient au fond de leur capot pour lui assurer une forme circulaire. Mgr de Villeneuve, qui était du pays, a émis une autre hypothèse. Il avance qu'un groupe de Bretons, chassés ou déportés du Pou-Aleth, c'est-à-dire du pays de Saint-Malo, serait venu se réfugier dans la région de Guémené et lui auraient apporté, avec leur nom, le culte de leur saint évêque. Mais ce n'est là qu'une hypothèse : "Pourlet" n'équivaut pas à Pou-Aleth et il y a d'autres Locmalo dans le Morbihan.

Les Pourlets se distinguaient du reste des Vannetais par leur parler qui, selon un linguiste, "diffère presque autant du Vannetais que du Cornouaillais", par leur costume : la veste de drap noir des hommes couverte de velours et constellée de mille boutons, les tabliers galonnés d'argent des femmes et leur coiffe prolongée en arrière par deux aiguilles de dentelle et maintenue par un ruban noué sur le côté du visage, davantage encore par leur tempérament : on les disait très amis de la danse, d'une religion superficielle qui faisait le désespoir des rec-teurs et rusés comme les Normands.

*"Nen des Pourlet na Pourletten
Hemb ne vo tro en é gorden."
Il n'y a, disait-on, ni Pourlet ni Pourlette
Qui n'ait un tour à sa corde.*



Famille Pourlette vers 1900.

BIBLIOGRAPHIE

- LEVOT (P.) - Biographie bretonne - Vannes, 1857 (article ROHAN)
 PHILIPPE (P.) - La famille et les princes de Rohan-Guémené - B.S.P.M., 1994
 GALLES (L.) - Les arrières fiefs de la seigneurie de Guémené (Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan), 1867
 ROSENZWEIG (L.) - Cartulaire général du Morbihan - Vannes, 1895 - N^{os} 381, 405, 535, 570, 571, 580, 582, 583, 657, 658.
 LA BORDERIE (A. de) - Essai sur la Géographie féodale de la Bretagne - Rennes, 1899
 HALGOUET (H. du) - La vicomté de Rohan - Saint-Brieuc, 1921.
 - id - La seigneurie de Guémené - Saint-Brieuc, 1926
 GAUTIER (M.) - La Bretagne centrale. Etude géographique - La Roche-sur-Yon, 1947
 MARSILLE (L.) - Les voies romaines du Morbihan - B.S.P.M., 1929
 ROSENZWEIG (L.) - Dictionnaire topographique du Morbihan - P, 1870
 TERILIS (J. BULEON) - Le doyenné de Locmalo. Etude sur le pays "pourlette". Revue Morbihannaise, 1905



GUÉMÉNÉ - Les ruines du château vers 1840.
Aquarelles conservées
à la Société Polymathique du Morbihan

GUÉMÉNÉ

La ville de Guéméné

La ville de Guéméné est née et a prospéré, à l'ombre de son château, sur le territoire de la paroisse de Locmalo qui l'enveloppe presque totalement. C'est ce qui explique sa faible superficie de 105 hectares. Elle a pris de l'importance à partir du moment où elle est devenue, en 1378, le chef-lieu du vaste apanage concédé par le vicomte Jean de Rohan à son fils Charles, né de Jeanne de Navarre, sa seconde femme.

Le château n'était à l'origine qu'une motte féodale dont on ne sait pas si elle a été remplacée par un donjon de pierre. Selon Froissart, en 1342, "Guegant n'était fermée que de palis et d'eau". Les Anglais s'en emparèrent et, durant leur occupation, y bâtirent un château. Il fut reconstruit au XV^e siècle : on y travaillait en 1474 et un mandement ducal de 1486 autorisa Louis II de Guéméné à lever un impôt pour le remanier et l'adapter aux progrès de l'artillerie. Pendant les guerres de la Ligue, les Espagnols y tinrent garnison entre 1594 et 1596.

Les murailles dessinaient un octogone irrégulier flanqué de huit tours et entouré de larges douves. Deux portes y donnaient accès. Le logis est mal connu : il comportait devant sa façade une colonnade qui supportait une galerie.

Déserté par les princes de Rohan, le château a commencé de se délabrer dès le XVII^e siècle. Le donjon fut ébranlé, semble-t-il, par un séisme au point qu'en 1694 il devint urgent de le démolir et ses matériaux furent employés à construire le nouvel hôpital. Selon Cillart, au XVIII^e siècle, la forteresse ne "présentait presque plus que des ruines" et n'hébergeait que le capitaine, le fermier général et le concierge. C'est en vain que le prince Jules-Hercule de Rohan tenta une restauration en 1755. Confisqué par la Révolution, le château tint lieu de prison et de caserne et résista à une attaque des Chouans. Délaissé en 1815, il servit de carrière aux habitants de Guéméné avant d'être vendu par l'Etat, en 1843.

Il ne reste plus sur place que quelques pans de l'enceinte et une porte fortifiée qui ne font qu'aviver les regrets de sa disparition. Des colonnes conservées, les unes au château de Palevert, voisin de Guémené, une autre sur la tombe de la famille Moigno, proviendraient de l'ancienne galerie. C'est une perte irréparable pour la ville de Guémené.

Au temps où les seigneurs y séjournaient, ils entretenaient une garnison, s'entouraient d'une véritable cour, administraient la châtellenie par l'intermédiaire d'officiers de justice et de finances. La ville se peupla d'avocats, de procureurs, de receveurs, de notaires, de greffiers, d'huissiers. Des moulins à blé et à tan s'étaient établis sur le Scorff. Foires et marchés attiraient de nombreux artisans et commerçants. On y vendait du blé, du bétail, de la viande, du cuir, du fil, des toiles, des draps, des graines de chanvre et de lin.

Cependant la ville ne fut jamais représentée aux Etats de Bretagne et, du point de vue religieux, elle continua de dépendre de Locmalo, tout en bénéficiant des services de sa collégiale et de son hôpital.

L'église Notre-Dame de la Fosse

Les origines de l'église

Il est vraisemblable qu'il ait existé à l'intérieur du château une chapelle domestique mais, de bonne heure, une autre fut édifiée dans la ville pour le service religieux de ses habitants. Il en est fait mention pour la première fois, en 1401, dans le testament de Jeanne de Navarre. Comme il était de tradition dans la famille des vicomtes de Rohan, son corps devait être inhumé dans la chapelle de l'abbaye de Bon-Repos. Dans son testament elle demanda que, dès son décès, il fût transporté dans l'église Notre-Dame de la Fosse où serait célébré un service éclairé par cinq torches de cire autour de son cercueil, quinze cierges sur le maître-autel et quatre torches sur chacun des autels secondaires.



Statue de N.-D. de la Fosse

L'église existait donc déjà, et elle comportait plusieurs autels dont un était dédié à Saint-Jacques. Elle portait le titre de Notre-Dame de la Fosse, en raison, a-t-on dit, de la proximité des douves du château. La prononciation bretonne : "*Intron Varia er Fons*" suggère plutôt "Notre-Dame de la Fontaine". Une fontaine sacrée existe toujours un peu plus loin vers l'est et on en signalait une autre, dans les douves, près d'une des tours du château. Même si cette chapelle n'a pas été reconnue juridiquement comme le siège d'une trêve de Locmalo, dès lors qu'on l'appelait "église", on peut estimer qu'on y assurait déjà un service pastoral.

La Collégiale

Marie de Rohan, femme de Louis IV de Rohan-Guémené hérita de la châtellenie de Corlay, sans les droits sur l'abbaye de Bon-Repos, nécropole des vicomtes de Rohan. Elle conçut, avec son mari, le projet de fonder dans l'église de Guémené un collège de chanoines qui prierait pour le repos de son âme et de celle de son mari et pour tous leurs descendants. Louis IV mourut en 1527, avant la réalisation de ce désir, mais fut déjà inhumé dans l'église Notre-Dame de la Fosse.

La fondation n'interviendra qu'en 1529, ratifiée, le 24 décembre, par le vicaire général de Vannes et confirmée par une bulle papale du 14 mars 1531. L'acte prévoyait un chapitre de six chanoines dont le doyen de Locmalo serait de droit le prévôt. Ils seraient assistés dans le service divin par quatre chapelains, quatre enfants de chœur et un sacriste. Pour subvenir à leurs besoins, ils percevraient une rente annuelle de 600 livres versée par les seigneurs de Guémené.

Marie de Rohan fut enterrée aux côtés de son époux, en 1542, et plus tard, en 1557, leur fils Louis V. Leurs successeurs s'éloignèrent de Guémené et de la tombe familiale.

Le statut de l'église de Guémené semble avoir été un peu particulier. "L'église de la ville, écrit Cillart, n'est ni supérieure, ni dépendante de celle de Locmalo. La chapelle Saint-Antoine qui fait une aile de celle-là est regardée comme trêve dépendante de la paroisse de Locmalo. Il ne s'y fait aucune fonction. C'est dans l'église collégiale de Guémené que le Doyen baptise, confesse, marie les habitants de la ville, qu'il leur donne la Pâques, les prônes, etc..."

Cependant, avec les difficultés financières que connaissaient les princes de Rohan, les ressources tendirent à se raréfier et les chanoines

cherchaient à se procurer des suppléments en desservant des chapelles voisines. Le doyen leur abandonna le tiers qu'il percevait sur les revenus des chapelles Saint-Joseph, Sainte-Christine et Saint-Roch. La princesse de Rohan annexa au chapitre la chapellenie de Sainte-Christine qui produisait 550 livres.

Ce ne fut pas suffisant et, en 1757, Mgr de Bertin accorda la suppression d'un canonicat et des quatre archiprêtres. En 1774, le prince Jules-Hercule de Guémené renonça à son droit de présentation des chanoines, signe qu'il se désintéressait de la collégiale. A la suite de la banqueroute des princes de Guémené, en 1782, la rente de 600 livres ne fut plus versée. Deux chanoines se retirèrent, d'autres moururent et, en 1786, ne restaient plus que le prévôt, missire Joseph Le Gruyer de Kervauduc et un seul chanoine, Monsieur Le Bris qui le secondait dans le service paroissial de Guémené. La Révolution saisit et mit en vente les biens propres de la collégiale qui cessa d'exister.

L'ancienne église

On est mal renseigné sur ce qu'était l'église primitive, sans doute un édifice gothique composé d'un unique vaisseau rectangulaire. La fondation d'un chapitre collégial entraîna pour elle d'importantes modifications. Il fallut agrandir le chœur pour y introduire les stalles des chanoines. Les jolis panneaux Renaissance qu'on voit aux deux autels latéraux de l'actuelle église en seraient les dossiers autrefois surmontés d'anges porteurs des armoiries de Rohan.

Plus tard, le maître-autel s'orna d'un grand retable à colonnes, pilastres et grappes, repeint en 1783. Le tableau, représentant la Vierge offrant son cœur ne devait pas être antérieur au XVIII^e siècle. On y voyait aussi, les statues de saint Pierre et de saint Jean. Celle de Notre-Dame de la Fosse était placée dans une niche, au-dessus d'une porte, du côté de l'Evangile.

De l'autre côté, une arcade ouvrait sur la chapelle des seigneurs de Guémené, qui deviendra, en 1612, la chapelle du Rosaire. Lui faisaient suite la chapelle de saint Crespin, patron des cordonniers, puis celles de saint Jacques et de saint Yves, peut-être simples autels, où les sieurs de Kerohel avaient des prééminences.

La chapelle Saint-Louis se situait du côté de la montagne, vis-à-vis de celle du Rosaire. Elle appartenait à la famille des Cadillac de

Ménoray et leurs armes figuraient sur la balustrade qui la fermait. Ils avaient trois tombes qui s'étendaient depuis l'autel principal jusqu'à "l'endroit de la chaire faite et enlevée au corps de la muraille". Au-delà venait la chapelle de Sainte-Catherine aux Barizy et aux Chateaubriand de Coëtnozic. Une de leurs tombes touchait d'un bout à cette chapelle et de l'autre aux degrés qui donnaient accès à celle de Saint-Antoine.

La "grande chapelle de Saint Antoine de Pade" avait à peu près les mêmes dimensions que la collégiale avec laquelle elle communiquait par deux larges arcades cintrées et un escalier de onze marches, en raison de la dénivellation du terrain. Au dire de Mgr de Villeneuve, son chevet était percé d'une haute et longue fenêtre, ce qui s'accorde mal avec un rapport du 9 novembre 1790, signalant le bris des armes de Rohan figurant "au milieu de la grille de bois qui sépare la chapelle Saint-Louis de celle de Saint-Antoine". Une autre fenêtre éclairait le vaisseau du côté de l'Evangile marquée des armes et des représentations de François et Louis Fraval, seigneurs de Crenihuel en Silfiac. A l'extrémité se dressait le clocher, avec la chapelle des fonts dédiée aux Saints Innocents.

Ses malheurs

Comme le château, l'église subit les conséquences du tremblement de terre et, elle menaçait de s'écrouler. Le 9 juillet 1691, Mgr d'Argouges, de passage à Guémené décida de l'interdire : "Suivant les experts, la ruine de l'église est imminente et désormais nous avons assigné aux prêtres de cette collégiale la chapelle Saint-Joseph de l'hôpital général jusqu'à ce que ladite église Notre-Dame de la Fosse soit bien et dûment réparée, leur permettant néanmoins de donner la sépulture dans le cimetière ordinaire que nous n'entendons pas comprendre dans l'interdiction de ladite église". Il apparaît toutefois que l'ordonnance épiscopale ne fut publiée qu'au prône du 15 juillet 1692 et que le chapitre collégial ne se transporta à Saint-Joseph que le 9 juillet de l'année suivante. D'autre part, semble-t-il, la chapelle Saint-Antoine restait à la disposition des fidèles de Guémené. Le chapitre aurait réintégré l'église collégiale en 1694.

Un autre malheur lui arriva. Le 27 septembre 1756, la tour s'effondra. L'église elle-même continuait de se délabrer, notamment la chapelle du Rosaire qui appartenait aux princes de Guémené. Le général

de la paroisse s'en préoccupait et fit procéder, en 1781, à une nouvelle expertise. L'avis des professionnels était formel : le danger était réel et la chute de la chapelle risquait d'entraîner l'effondrement de la chapelle Saint-Crespin qui lui était attenante et même la longère de l'église.

On ne pouvait plus compter sur les princes en faillite. En 1790, la situation s'était encore aggravée. Le 31 décembre 1791, la municipalité signalait que "la voûte en arcade qui sépare la chapelle du Rosaire de la principale église, qui déjà a été cintrée, menace ruine. La maçonnerie est entièrement surplombée par les écartements considérables qui se trouvent dans cette partie". Elle demandait que la chapelle fut interdite et estimait à 600 livres les réparations nécessaires.

Sa ruine

La Révolution avançait à grands pas. Les deux prêtres qui desservaient l'église, ayant refusé le serment, furent contraints de se retirer et le doyen Le Gruyer de Kervauduc décéda, le 7 mai 1793, dans la maison de détention du département. Le 7 pluviôse an II (26 janvier 1794), la municipalité décida que la "ci-devant collégiale servirait de temple de la Raison" et, deux jours plus tard, que les décadis seraient célébrés dans la chapelle Saint-Joseph. La ci-devant chapelle Saint-Antoine attenante au temple serait fermée "parce qu'elle sert de retraite au fanatisme qui journellement y fait allumer des cierges et y va pleurer sur le corps de plusieurs saints (les statues) qui ont été mutilés dans leur transport". Le 18 février, la décision fut prise de faire disparaître du Temple de la Raison les signes de la superstition et du fanatisme et qu'ils seraient donnés aux volontaires pour faire bouillir leur marmite. Le 28, l'inscription portant le nom du Saint-Cœur de Marie sur la porte du Temple devait être remplacée par la devise républicaine : "Liberté - Egalité - Fraternité". A l'intérieur, on déploiera le drapeau tricolore et le tableau du ci-devant maître-autel de la collégiale, qui ne convenait pas du tout - on s'en serait douté -, serait remplacé par celui des Droits de l'Homme et la statue de Marat. Ainsi en disposait la Société populaire.

Le 6 juin 1794, changement de décor : "Le ci-devant temple de la Raison sera désormais consacré à l'Être suprême" et on y placera "la statue de la Liberté, faite et embellie par les soins et les talents du citoyen Le Mettre". Mais le 28 août, cette image fut transportée dans la salle de la Société.

La collégiale avait donc été vidée de son mobilier et sa maçonnerie ne tenait plus. Le 21 pluviôse an III (9 février 1795), la municipalité adressait au district le "procès-verbal de l'écroulement des chapelles du Saint-Rosaire et de Saint-Crépin" pour qu'il soit statué sur les réparations ou l'abandon total de l'édifice qui ne peut manquer de s'écrouler s'il n'est promptement réparé". On décida de déblayer les parties effondrées et d'en retirer les ardoises et les autres matériaux.

Selon Bourlais, la ruine de la collégiale fut consommée en 1798. Six ans plus tard, elle "n'offrait plus qu'un emplacement à découvert renfermé par deux pignons et par les ruines des arcades fermant le bas-côté" et se trouvait hors d'état d'être réparée.

La nouvelle église

Au lendemain de la Révolution, Guémené était devenue paroisse à part entière et même le chef-lieu du nouveau doyenné beaucoup plus restreint mais elle demeurait privée d'église : seule la chapelle Saint-Antoine était susceptible d'être restaurée "en utilisant les matériaux de l'ancienne collégiale". Le service paroissial se faisait dans la chapelle Saint-Joseph de l'Hôpital, notoirement insuffisante pour une population de 1500 âmes et de surcroît en mauvais état. Souvent les fidèles se voyaient contraints de suivre les offices de l'extérieur, soumis à toutes les intempéries. Telle était la situation que découvrit Mgr de Beausset quand il visita la paroisse, le 26 août 1810, à l'occasion de la fête patronale.

Les lenteurs de sa construction

Dès 1803, le Conseil municipal avait bien envisagé de reconstruire l'église mais il désespérait de trouver les moyens de financer les travaux évalués à quelque 35000 francs. Il adressait supplique sur supplique à l'administration départementale pour obtenir des subsides, envisageait d'associer les communes voisines à la dépense, demanda même de joindre à la paroisse de Guémené celle de Locmalo et la chapelle de Crénenan en Ploerdut. A l'occasion du voyage du duc d'Angoulême dans le département, en 1814, une délégation de notables se rendit auprès de lui. Tous ces efforts demeurèrent vains : il fallut se résigner à s'en tenir aux seules ressources locales.

La décision de rebâtir fut prise en 1814 et les plans et devis établis l'année suivante mais l'adjudication des travaux n'intervint qu'en 1820, enlevée par le sieur Perrochaux, entrepreneur à Napoléonville (Pontivy).

Dès lors, les choses s'accéléchèrent et, en 1821, le gros oeuvre était terminé, à l'exception du pignon occidental que l'on entendait dans doute remanier. On avait déjà dépensé 8 000 francs.

L'année suivante, un nouveau devis fut dressé par M. Le Clair, architecte à Pontivy, qui comprenait maçonnerie, charpente et couverture. Le Conseil municipal demanda l'autorisation de contracter un emprunt de 12000 francs. Comme elle ne venait pas assez vite, au fur et à mesure des progrès des travaux, il se fit avancer la somme de 9 000 francs gagée sur un supplément d'octroi. En 1825, il réclamait encore 2 000 francs pour l'achèvement de la construction.

Dès cette année, la paroisse put en prendre possession. Mais tout n'était pas terminé. "Cette trop chétive église, écrivait en 1827 le curé Desbrulais, est dans un dénuement complet pour l'intérieur, y compris la sacristie". Restaient à faire la voûte, les lambris, les portes et les



L'église (1820-1825)

placards, la peinture et la serrurerie qui furent adjugés au sieur Le Gal, en 1828, et soldés grâce à une taxe sur le comestible et le combustible.

Les modifications ultérieures

La nouvelle église est celle que nous connaissons. Son plan est des plus simples : une nef rectangulaire sur laquelle se greffe, au nord, la chapelle baptismale, un choeur en hémicycle, moins large et couvert en cul-de-four ; dans le prolongement mais à un niveau inférieur, une sacristie polygonale. Toutes les baies s'ouvrent en plein cintre. Son principal mérite est d'avoir été construite en bel appareil, emprunté en partie à l'église ruinée. Une inscription au linteau du portail occidental la dédie : "A LA GLOIRE DE DIEU ET A LA MEMOIRE DE L'ADMINISTRATION DE MONSIEUR DE CHAZEL(les) PREFET DU MORBIHAN".

Le plan de 1822 prévoyait, au sommet de la façade occidentale, un campanile qui n'a pas été réalisé et la rose a fait place à une fenêtre haute. En 1834, le curé - c'était toujours Olivier Desbrulais - présentait au préfet son église "charmante dans son intérieur mais sans extérieur digne de sa fin". Elle aurait besoin d'être "relevée par une belle tour... ou tout au moins un clocher qui la distinguerait des autres édifices".

A l'intérieur, le sol était dallé et les murs revêtus d'un enduit dans la nef, de boiseries dans le chœur avec, au bas, des stalles. Une corniche en plâtre à modillons et denticules régnait au sommet des murs.

Bientôt l'église s'avéra insuffisante et il fallut, entre 1850 et 1856, ériger une tribune au fond de la nef. Vers la fin du siècle des faiblesses apparurent dans la construction et le curé envisageait même de bâtir une église neuve. Il dut se contenter de la pose de tirants de fer pour retenir l'écartement des murs. Cela n'empêchera pas la voûte de s'effondrer en 1961.

Bien d'autres éléments se trouvaient en mauvais état. En 1922, le menuisier Pevelen renouvela les portes et les munit de tambours. Il refit aussi les escaliers de la tribune, tous travaux qui font honneur à son habileté. Des fragments tombaient de la corniche ; les boiseries se désarticulaient. Elles furent refaites en 1932 et les stalles du chœur remplacées en 1939 par une banquettes qui épouse l'hémicycle. A la faveur de la restauration de la voûte, en 1961, on enleva l'enduit des murs pour rendre apparentes les pierres d'un appareil assez régulier. Enfin, en 1980, le baptistère fut converti en chapelle de semaine.

Son mobilier surabondant

Dès sa reconstruction, l'église ne cessa de se garnir d'un mobilier qui allait devenir bientôt encombrant. En 1827, le maître-autel fut placé dans le chœur et il devait être comme les deux autels latéraux en tronc de pyramide renversé. Depuis la réforme liturgique, il a été remplacé par un autel provisoire. Les deux autres tombaient de vétusté quand, en 1932, on leur substitua des autels, rectangulaires, ornés des panneaux provenant, dit-on, des stalles de l'ancienne collégiale. Ces panneaux avaient été d'abord incorporés à deux pedestaux qui supportaient, à l'entrée du chœur, les statues dorées de Notre-Dame de la Fosse et de sainte Anne avec la Vierge. On les avait ensuite utilisés pour supporter les anges adorateurs et ainsi consolider le maître-autel. Ils sont sculptés avec beaucoup de grâce et de fantaisie dans le plus pur style de la Renaissance, de motifs qui n'ont rien de religieux : arabesques, oiseaux, putti.



Panneaux sculptés de la Renaissance.

Le grand crucifix, au fond du chœur, se trouvait à l'origine dans la nef, face à la chaire. Malheureusement, il a été, en 1932, privé de sa polychromie qui le mettait mieux en valeur. Mgr de Villeneuve le datait du XV^e siècle et y voyait un ancien Christ de poutre de gloire. L'Inventaire général l'attribue plutôt au XVII^e siècle. La facture est bonne, l'anatomie correcte sauf la maigreur des bras et l'allongement des jambes. Sous la couronne d'épines, la tête penche du côté droit. Le perizonium se croise sur l'abdomen et le pan qui flotte à gauche manque de souplesse, ce qui témoigne peut-être d'une restauration.

Les deux statues dorées de Notre-Dame de la Fosse et de sainte Anne dominant désormais les autels latéraux. La Vierge, aux traits bien réguliers, tient dans sa main droite un cœur enflammé et porte son Enfant sur le bras gauche. Elle s'enveloppe d'un voile qui lui couvre la tête, d'un manteau qui tombe en plis très amples devant sa robe ceinturée à la taille. L'Enfant, bénit de la main droite et tient à gauche un globe. Cette œuvre qui n'est pas sans mérite date, peut-être, de l'ancienne église.

Le groupe de sainte Anne avec la Vierge a été acheté à Nantes, en 1840, par Monsieur Edouard Modille de Villeneuve. Il a remplacé la statue de saint Jean-Baptiste transportée dans le baptistère. Sont en bois aussi, mais plus tardives, les statues de saint Pierre et de saint Paul disposées de part et d'autre de la porte méridionale.

Les deux bustes-reliquaires qui se font discrets au fond de la nef ont leur histoire. A l'occasion d'un voyage à Rome, en 1733, Guillaume Caradec, recteur de Saint-Caradec-Trégomel obtint six reliques avec leurs authentiques. Il les fit viser par Mgr Fagon, exposa quatre d'entre elles à la vénération du public dans sa paroisse et garda chez lui les deux autres qui étaient de sainte Blande et de saint Verecond. Au cours de sa visite pastorale Mgr de Bertin lui conseilla de les céder à un de ses confrères. Le recteur choisit, en 1750, de les remettre à Missire Joseph Le Gruyer de Kervauduc, doyen, recteur de Locmalo "à condition qu'elles soient conservées et exposées décemment à la vénération publique en son église de Guémené et non ailleurs". Le doyen fit faire deux bustes de bois et, en 1752, Mgr de Bertin y introduisit lui-même les reliques. Ces deux bustes sont donc des œuvres du milieu du XVIII^e siècle taillées par un artisan local.

Au fond de l'église, les vantaux des confessionnaux s'ajoutent de savantes arabesques qui, pour n'être que du XIX^e siècle, rivalisent avec celles du XVI^e.



*Buste-reliquaire de sainte Blaise
(XVIII^e s.)*



*Vantaïl d'un confessionnal
(XIX^e s.)*

Ce sont surtout les statues de plâtre et les tableaux qui, en se multipliant, ont fini par encombrer l'église. En 1896, une statue de saint Antoine fut placée près de l'autel de la Vierge et, de l'autre côté, en 1898, celle de saint Joseph avec l'Enfant Jésus. Cette même année, le curé acheta un nouveau chemin de croix en terre cuite polychromée. Viendront encore, en 1922, une Jeanne d'Arc et, en 1928, une sainte Thérèse.

Déjà le gouvernement avait doté la nouvelle église d'un tableau de l'Annonciation d'après le Guide exécuté par Mlle Adèle de Kercado, ouvrage, selon Cayot-Delandre, "plein de fraîcheur et de grâce" qui était à peu près le seul ornement de l'église. En 1898, Monsieur Louis d'Haucour fit don d'une toile représentant saint Louis, roi de France, qu'il avait peinte ; l'année suivante, Madame Massart offrit à l'église

un tableau de saint Michel. S'y ajouteront un saint Yves, une sainte Hélène et quatre autres encore de sainte Geneviève, de saint Antoine de Padoue, de la Vierge d'après Mignard et d'une tête du Christ. En 1920, il fallut encore trouver place pour le Mémorial des victimes de la guerre.

Les quatre tableaux qui ornaient le sanctuaire furent retirés en 1933 pour y mettre les statues de saint François d'Assise, de saint Benoît, de Jeanne d'Arc, de Notre-Dame d'Espérance qui dut bientôt s'effacer devant un saint Michel nouvellement acheté. Le Sacré-Coeur qui se trouvait derrière l'autel tomba, la même année, et se brisa mais fut aussitôt remplacé. Le réaménagement de l'église, à l'occasion de la réforme liturgique, réduisit le nombre de ces images pieuses.

Les deux vitraux, posés dans les fenêtres du chœur par Gesta de Toulouse à la fin du siècle dernier, ont été restaurés en 1938. Ils repré-



*Vitrail de la Vierge
(Gesta de Toulouse)*



*Vitrail de la Résurrection
(Guével, 1939)*

sentent la Vierge et saint Joseph. Les fenêtres de la nef n'étaient garnies que de "verres-brouillés" parsemés de croix, sauf dans le baptistère où figure un saint Jean-Baptiste.

En 1939, Le Guevel remplaça deux d'entre eux par les scènes de la Résurrection et du Couronnement de la Vierge. On fit appel au verrier Maumejean, en 1948, pour orner les deux autres fenêtres, celle du nord d'une Nativité, celle du sud du Cœur immaculé de Marie en souvenir du motif détruit par la Révolution et pour exprimer la protection qu'elle étendait à la ville représentée par son château, sa collégiale et l'église actuelle. Récemment les baies frontales ont été habillées par Le Bihan de verrières quasi abstraites. Désormais le décor est complet ; il résume l'évolution de l'art du vitrail depuis un siècle et rend l'église plus accueillante.

Le clocher et les cloches

Le clocher de l'église de Guémené s'élevait au bas de la chapelle Saint-Antoine. Les cloches qu'il abritait furent renouvelées à plusieurs reprises. On en bénit une, le 3 mars 1624 et, l'année suivante, une autre qui ne pesait que 18 livres. Jacques Beurier, maître-fondeur à Vannes, refondit deux grandes cloches en 1686. Elles furent baptisées par le doyen Pierre Raguideau, le 17 février. La plus grande, pesant 2336 livres, eut pour parrain et marraine Guillaume Le Gal de Cunfio et Jeanne Corseul et fut nommée Anne, la seconde de 1466 livres s'appela Joseph-Renée, parrainée par Charles-Joseph Le Corre et Renée Gillart, femme de l'avocat Thomas Barizy. Le 16 septembre 1786, on baptisa encore deux cloches, l'une de 1500 à 1600 livres, l'autre de 400 à 500 livres. Le doyen précise qu'elles avaient été "fondues aux frais de l'église et grâce aux aumônes des fidèles et chargées des armes du prince de Guémené ainsi que des noms des parrains et marraines". Le parrain de la plus grande était le sénéchal de Guémené Anne-François Louvart, sieur de Pontigny et c'est ce qui explique, sans doute, qu'on ait fait appel aux sieurs Joly, fondeurs de la ville de Langres. En 1739, l'un d'eux refondit encore une cloche de 325 livres, nommée Marie-Françoise par messire François-Louis de Saint-Méloir, sieur de Lourmel, capitaine du château et ville de Guémené et dame Marie-Elisabeth de Montlouis, dame de Pontigny.

En 1756, survint la catastrophe. "Le vingt-septième jour de novembre, note le doyen Joseph Le Gruyer de Kervauduc, environ les

cinq heures du matin, la tour de cette église collégiale, située au bas de la chapelle Saint-Antoine, s'écroula en trois fois, sans grand intervalle et sans rien endommager de l'église ni des maisons qui lui étaient voisines ; le plus grand bonheur de tout, c'est qu'un moment, pour ne pas dire l'instant d'auparavant, quoique de bonne heure dans cette saison, venait de passer, au pied précisément, le nommé Jean Le Moello, dit Jean Le Bihan, qui ne s'aperçut de rien et qui, n'étant pas plutôt passé, fut le premier témoin de la chute".

Le chapitre collégial se proposait de relever le clocher pour y loger les quatre très belles cloches mais ne voyait pas le moyen d'y placer l'horloge de la ville. Il négocia avec les religieuses hospitalières la cession de "vingt pieds en carré" dans un terrain qui leur appartenait sur la "montagne", moyennant une rente annuelle de cinq sous. Le 8 mai 1761, le doyen bénit l'emplacement où serait bâti "un dôme en forme de clocher" et posa la première pierre.

C'est l'édifice qui demeure toujours en service, simple tour quadrangulaire coiffée d'un dôme galbé qui ne fait que l'alourdir. Un bandeau l'entoure à mi-hauteur et toutes ses baies s'ouvrent en plein-cintre.

On ne sait pas dans quelle mesure les cloches avaient souffert. Trois d'entre elles furent refondues en 1772 par maître Guillaume, fondeur à Vannes, et toujours "aux frais de l'église et sur les aumônes des fidèles". Le 21 février 1773 furent bénites la deuxième et troisième ; on attendit deux jours plus tard pour la grosse cloche parrainée par Monseigneur Jules-Hercule de Rohan, prince de Guémené et par Madame la princesse.

Pendant la Révolution, la municipalité défendit ses cloches. Le 23 mai 1792, elle prétendait n'en avoir trouvé



La tour des cloches (1761)

que deux dont l'une était cassée, alors qu'elle estimait à trois les besoins de la commune. En 1795, la grosse cloche demeurait en place et servait à annoncer les assemblées municipales. Celles qui avaient pris le chemin du port de Lorient furent récupérées en 1803.

Dès lors commence une nouvelle histoire. En 1808, le sieur Chastel, père, fondeur à Vannes fondit pour Guémené une cloche qui sera bénite le 11 avril 1809. En 1814, la paroisse en acheta deux autres au même Chastel ou à son fils et il faudra attendre 1881 pour qu'intervienne l'acquisition d'une nouvelle cloche qui sera refondue en 1961.

En 1931, le curé se plaignait du mauvais état à la fois du clocher dont la porte ne fermait pas, où les fenêtres étaient démolies, l'escalier dangereux et des cloches car la petite était fêlée et la grande difficile à sonner. La municipalité participa à la restauration et la cloche de 1808 fut remplacée par une autre fondue à Brest. En 1957, le clocher s'enrichit d'une quatrième cloche. Le carillon se compose depuis de quatre cloches : la grosse de 1000 kilogrammes qui avait traversé la Révolution, la deuxième de 900, la troisième de 460 et la dernière de 380. Elles sonnent respectivement le mi bémol, le fa, le sol et le si bémol, apportant ainsi les échos de deux siècles.

Les monuments et les dévotions

La fontaine de Notre-Dame

Une légende, commune à d'autres sanctuaires, prétend expliquer le culte de Notre-Dame de la Fosse. Dans un village qu'on ne situe pas, la Vierge apparut à des femmes qui se disputaient autour du lavoir. Après leur avoir fait de vifs reproches, elle leur révéla l'intention qu'elle avait de rendre miraculeuse l'eau de la source à laquelle s'alimentait le lavoir et d'y faire édifier une fontaine sainte mais devant leur méchanceté, elle avait du y renoncer.

Se penchant alors sur la source, elle en retira une boule brillante et la lança avec force en disant : "Là où elle tombera jaillira une eau miraculeuse et on y bâtira une église". La boule retomba au flanc de la colline de Guémené-Guégant. Depuis une eau salubre n'a cessé de couler et la chapelle bâtie au voisinage a pris le nom de Notre-Dame de la Fosse, c'est-à-dire Notre-Dame de la Source.

Son eau est créditée de nombreuses vertus : elle aide les enfants à marcher, guérit les bégaiements, les maux d'yeux, les plaies, les boutons. Notre-Dame de la Fosse préserve encore des accidents et accorde aux futures mamans une heureuse délivrance.

La fontaine existe toujours à une centaine de mètres à l'est de l'église, un peu défigurée par une pompe de fonte qu'on y a introduite. Le bassin, auquel on descend par plusieurs degrés s'entoure d'un épais muret et s'adosse à un pignon triangulaire en appareil surmonté d'une croix métallique. Creusée dans la paroi, une niche rectangulaire abrite une Vierge de faïence.

Les processions

Sous l'Ancien Régime, les fêtes étaient nombreuses qui se célébraient avec force processions à travers la ville entre l'église et la chapelle de l'hôpital et même entre la paroisse-mère de Locmalo et sa succursale de Guémené, non sans susciter des différends de la part du doyen et de ses chanoines.

Traditionnellement, le pardon de Notre-Dame de la Fosse se déroulait le premier dimanche d'octobre, anniversaire de la consécration de l'église. En 1753, le doyen Le Gruyer de Kervauduc obtint de l'évêque l'autorisation de le transférer au dernier dimanche d'août et cette date a été conservée mais la fête a perdu de son importance.

On processionnait encore, le dimanche de la Trinité, le 15 août, en exécution du vœu de Louis XIII, le jour de la première communion, même en 1792, à l'invitation ou avec la permission de la municipalité.

La procession du Sacre, pour la Fête-Dieu, était particulièrement fastueuse mais en 1752, les chanoines voulurent une cérémonie distincte de celle de Locmalo et l'évêque dut intervenir. Une ordonnance de 1753 en fixa minutieusement le déroulement. Le cortège partait de bonne heure de l'église paroissiale pour arriver vers les neuf heures à la chapelle Saint-Joseph où le chapitre collégial s'était rendu pour l'accueillir. La procession repartait et faisait plusieurs stations dans la ville avant de parvenir à l'église collégiale. A son départ, les chanoines accompagnaient encore le Saint-Sacrement jusqu'à la chapelle Saint-Joseph. Tandis que les paroissiens de Locmalo regagnaient leur propre église, le chapitre revenait à Notre-Dame de la Fosse pour y célébrer la messe devant le Saint-Sacrement exposé. Il appartenait au doyen de

porter l'ostensoir, à son gré, sur tout le parcours ou une partie seulement, et de célébrer la messe canoniale.

Le jubilé de 1684 s'ouvrit par une procession qui se rendit de la collégiale à l'église de Locmalo. Organisées périodiquement, les missions faisaient date dans la vie paroissiale. A celle de 1720, "les paroisses de Séglien, Persquen, Langoëlan et Ploerdut furent averties de se trouver, les croix levées, aux portes de la collégiale, pour assister à la procession d'ouverture qui se rendrait à Locmalo pour y prendre les reliques de saint Malo que l'on déposerait à la collégiale pour le temps de la mission". On les retournera à Locmalo en une procession où sera porté le Saint-Sacrement, comme à la Fête-Dieu et, après la bénédiction dans l'église de Locmalo, se fera le retour à la collégiale. Les rues devaient être tendues sur le passage de la procession.

La mission de 1745

La mission de 1745, donnée par le doyen Le Gruyer de Kervauduc et prêchée par le Père Jésuite Percheron, assisté de prêtres diocésains, a laissé trace dans les annales de la paroisse.

Elle s'ouvrit le 12 septembre et se poursuivit durant quatre semaines au cours desquelles se déroulaient, dans la chapelle Saint-Joseph, semble-t-il, pour chacune des catégories de la population, les exercices en français et en breton, scandés de prières et de cantiques célébrés devant le Saint-Sacrement exposé. Chaque dimanche il y avait procession à travers les rues de la ville décorées de tentures.

Les cérémonies solennelles rassemblèrent à plusieurs reprises tout le monde. Pour la consécration des familles à la Vierge, son image "fut portée en triomphe sur un brancard magnifique par deux ecclésiastiques en dalmatique et accompagnée de 22 étendards". La bénédiction de la croix marquait l'un des sommets de la mission. Pendant les exercices, on avait travaillé avec ardeur à sa fabrication avec des matériaux fournis par le prince de Guémené. Le jour de la bénédiction, après un sermon, "elle fut enlevée par quatre-vingts hommes qui la portaient sur des leviers, nuds testes, et avec grande vénération. Ils furent relevés au détour de la place par quatre-vingts autres qui la portèrent jusqu'au Calvaire ; elle y fut enlevée en moins d'un demi-quart d'heure et ensuite (après un second sermon), on en fit l'adoration, messieurs les ecclésiastiques, les premiers, et ensuite tout le peuple". Comme le Christ

n'était pas encore achevé, il fut l'objet d'une nouvelle cérémonie au cours de laquelle il fut béni et fixé à la croix.

Celle qui se trouve actuellement sur la "montagne", entre l'église et le clocher en garde le souvenir et vraisemblablement la place, non sans avoir été renouvelée à plusieurs reprises. Le 29 octobre, elle s'était écroulée et le Christ vermoulu s'était disloqué. Il fallut attendre 1937 pour qu'elle fût relevée et solennellement béniée. Récemment elle a encore été rénovée.

Pendant la mission, une autre cérémonie fit grande impression. Comme le reliquaire du cimetière de Guémené débordait d'ossements, on organisa solennellement leur transfert dans celui de Locmalo. Après deux sermons, l'un sur le Purgatoire, l'autre sur la mort, "la procession se mit en marche. Les enfants de la première communion, la congrégation des femmes et celle des hommes, chacun sous leur croix et ayant des ossements de morts entre leurs mains, précédaient le clergé. Il était composé de messieurs du chapitre, d'un bon nombre de recteurs et de prêtres des paroisses voisines, dont plus de vingt étaient en dalmatiques et chapes noires et tous, une tête de mort dans la main. Après le clergé venaient trois grands chariots remplis d'ossements et couverts de draps mortuaires et chacun ayant aux quatre coins de grandes torches allumées. Venaient ensuite un peuple infini et tous avaient des ossements entre les mains. Cette marche lugubre qui se faisait d'un pas lent, tenait plus d'un quart de lieue. Pendant tout le chemin, on chantait le "Dies irae" qu'on répéta plusieurs fois jusqu'à ce qu'on fut arrivé à la grande fosse qu'on avait préparée dans le cimetière de Locmalo. Pendant qu'on remplissait cette fosse, qu'on déchargeait les ossements, on chantait le "Libera". On ne voyait que larmes, on n'entendait que soupirs, ce qui fut encore augmenté par un discours en breton sur le bord de la fosse, que fit Mr Le Breton, recteur de Séglien. La procession revint à la ville en chantant le "Miserere" et on donna la bénédiction du Saint-Sacrement".

La clôture de la mission se devait d'être non moins grandiose. "Outre l'ordre et l'arrangement ordinaire, le Saint-Sacrement fut précédé par quatre brancards magnifiquement ornés. Sur le premier étaient portées les reliques de saint Malo ; sur le second était une belle statue dorée de la sainte Vierge, sur le troisième un grand crucifix étendu sur un carreau de velours, sur le quatrième était l'Evangile ouvert, ce qui représentait, à l'autel de la place, comme un Jugement général où les livres seront

ouverts, où la Croix sera exposée à la vue de l'univers, où les saints iront au-devant de Jésus-Christ et où Jésus-Christ, accompagné de sa sainte Mère et au milieu de tous les anges, paraîtra dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté. Le sermon, que le Père fit alors sur le compte que chacun doit rendre au Jugement de Dieu du fruit qu'il aura tiré de la mission étant fini, le Saint-Sacrement fut porté à la croix de la mission où le Père fit un dernier adieu. Ensuite on chanta le "Te Deum", on donna la bénédiction du Saint-Sacrement et ainsi finit la mission".

Le cimetière

La ville de Guémené avait son propre cimetière au voisinage immédiat de l'église collégiale. Il était, nous dit-on, planté d'un vieil if et on y accédait par un arc de triomphe. Avec l'accroissement de la population, il allait devenir trop exigü.

En 1779, une épidémie affligeait la ville et les cadavres s'entassaient les uns sur les autres. Sur une plainte de Monsieur de Lauzun, maître de camp du régiment de dragons, le Parlement de Rennes, par un arrêt du 5 octobre, fit défense d'enterrer dans le cimetière et ordonna d'en ouvrir un autre hors de la ville. En attendant, les inhumations se feraient dans le cimetière paroissial de Locmalo.

Si la première partie de l'arrêt fut immédiatement appliquée, la seconde tarda à venir. En 1784, le général de la ville fit l'acquisition d'un terrain au voisinage de la chapelle Saint-Gilles mais la fabrique manquait de ressources pour construire le nouveau cimetière. Ce n'est qu'en 1791 qu'il sera mis en service et il ne deviendra définitivement propriété de la commune qu'en 1807. Plus tard, il faudra encore l'agrandir et vers 1820, Mr de Villeneuve établit un plan pour disposer les sépultures qui jusque-là, se faisaient en désordre.



Croix du cimetière

La croix de pierre qui dominait l'ancien cimetière fut transportée dans le nouveau et plantée sur la fosse où l'on avait enfoui les ossements retirés du voisinage de l'église. Elle est montée sur un soubassement quadrangulaire à tablette légèrement débordante. Ni le socle ni les bras ne paraissent anciens mais le fût cylindrique est revêtu d'un réseau de macles de Rohan au-dessus d'une couronne de feuillage qui entoure la base. Elle fait le lien entre l'ancien et le nouveau régime et les tombes donnent un bon aperçu de l'évolution de l'art funéraire au cours du XIX^e et XX^e siècles.

La chapelle Saint-Joseph de l'Hôpital général

L'hôpital de la rue de Talvern

On a attribué parfois aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem la fondation de l'hôpital de Guémené. En réalité la charte, datée de 1160, ne mentionne dans le Kemenet-Guingant que l'aumônerie de Priziac et l'hôpital "*de loco Sancti Maclovii*" qu'il faut situer plutôt à Locmalo. Cependant, au XVI^e siècle, existait bien à Guémené un hôpital puisqu'en 1552, Louis V de Rohan lui fait don d'un terrain. Selon Mgr de Villeneuve, il pouvait remonter à 1530 et avait été fondé par les seigneurs de Guémené.

Le 5 août 1642, le prince Louis VII autorisa son transfert dans la partie haute de la ville où serait édifïée une chapelle dédiée à saint Joseph. La direction en serait confiée à quatre religieux Récollets qui y résideraient pour célébrer la messe, entendre les confessions des malades et, quand ils seraient requis, prêcher et faire le catéchisme. En attendant la construction de ce nouvel établissement, les soeurs récollettes assureraient le service des malades dans les anciens bâtiments et les religieux résideraient au château. Comme les travaux n'avançaient guère, bien vite les Récollets se retirèrent.

En 1672, sur recommandation de la princesse Anne de Guémené, faisant pour son fils Charles, les Dames Hospitalières de la Miséricorde furent autorisées à venir s'installer à leur frais dans la ville de Guémené. Elles se proposaient d'œuvrer "tant pour la gloire de Dieu et l'instruction des jeunes filles que pour le soulagement des pauvres malades". Pour 4500 livres, elles acquirent du doyen Raguideau, une maison située rue de Talvern, au bas de la montagne Saint-Antoine, près de

l'église et quatre religieuses de Saint-Nicolas de Vannes vinrent l'habiter. Elles y aménagèrent un dortoir, un réfectoire et un oratoire dédié à saint Augustin, leur patron. L'année suivante, elles s'agrandirent en achetant un bâtiment voisin où seraient accueillis les pauvres malades. Par lettres patentes de 1683, le Roi confirma cet établissement.

Le nouvel hôpital sur lequel les religieuses fondaient leur espoir ne venait toujours pas, faute de ressources. Elles se plaignaient du mauvais état de leurs maisons, de l'exiguïté de leur terrain tout en pente, de l'éloignement de la fontaine Notre-Dame où elles allaient puiser de l'eau. Découragées, elles aspiraient à partir et, de fait, trois d'entre elles obtinrent d'aller s'installer à Pontivy.

La chapelle de l'hôpital Saint-Joseph

Cependant la chapelle Saint-Joseph se terminait grâce aux libéralités des châtelains du voisinage : les sieurs de Kerduel, de Kerservant, de Coëtcodu, qui obtinrent d'y placer leurs armes à côté de celles des Rohan. Mais, après l'interdiction en 1693 de l'église Notre-Dame de la Fosse, les chanoines l'utilisèrent pour leur office canonial, alors que les fenêtres n'étaient pas vitrées. L'hôpital était encore bien moins avancé et les travaux ne progresseront vraiment que lorsque les religieuses, à partir de 1722, les prirent à leur charge mais elles n'y entrèrent, semble-t-il, qu'en 1736. Encore leur faudra-t-il agrandir la maison à plusieurs reprises car la communauté comptera jusqu'à 28 religieuses.

Les difficultés ne cesseront pas pour autant. Les dépenses l'emportaient souvent sur les recettes et la déconfiture des Rohan ne fit qu'aggraver le déséquilibre. Des influences jansénistes contaminèrent la communauté qui vit son recrutement se tarir. Elle ne gardait plus que quatre religieuses quand, en 1781, elles prièrent l'évêque de les transférer dans une autre communauté ; ce qui leur fut accordé dès l'année suivante.

Le bureau administratif de l'hôpital se tourna aussitôt vers l'évêque et obtint qu'on lui accordât trois religieuses de la Sagesse, du couvent de Vannes. Pour subvenir aux besoins des malades et des pauvres, on lui attribua les bâtiments, jardins et prairies de l'ancien monastère et le Roi confirma cette décision, le 8 juillet 1784.

La Révolution était proche qui accapara tous ces biens. Pour avoir refusé le serment les religieuses furent destituées de leurs fonctions et durent quitter l'hôpital. Faute de personnel compétent, on ne put les

remplacer et l'une d'entre elles, au moins, sœur Emmanuelle, continua de soigner les malades, puisque le bureau administratif, en 1802, reconnut les services qu'elle avait rendus.

Après la cessation du culte, la chapelle Saint-Joseph servit à la célébration des décadis. En 1794, la Société populaire de Guémené y transporta ses réunions. On fit disparaître tous les symboles chrétiens et même, on tourna ou on piqua les pierres tombales "afin que les républicains n'aient plus devant les yeux les signes du fanatisme". Le 28 avril, on y plaça la statue de la Liberté et le Tableau des Droits de l'Homme. Quand, en 1795, le vent changea de direction, le citoyen Jégou se déchâna "contre les criminels qui osaient promener dans des cérémonies indécentes... une statue hideuse et mal faite qu'on qualifiait de Déesse de la Raison" et demanda que "l'emblème en espèce de tableau de planches, placé dans la salle des séances et promené aux fêtes nationales et processionnellement dans les rues fût oté". Le 17 mai, la municipalité invitait le district à mettre à la disposition du citoyen Guillaume Le Joubieux, ci-devant recteur de Ploerdut, la chapelle de l'hospice. Comme l'église s'était effondrée, cette chapelle servira aux offices de la paroisse jusqu'à l'achèvement de la nouvelle église, en 1825.

L'hôpital recouvra ses biens dès 1801 et les soeurs de la Sagesse reprirent leurs fonctions auprès des malades. En 1806, elles ouvrirent en outre une petite école, et, en 1815, un pensionnat. Plus tard, en 1879, elles fondèrent un ouvroir. De 1827 à 1890, se donnèrent, dans leur maison, les exercices de la retraite suivis par de nombreux fidèles. Frappés par la loi sur les congrégations, elles durent se retirer de leurs écoles mais conservèrent, jusqu'en 1979, le service de l'hôpital.

Dès 1912, la municipalité avait conçu le projet d'un nouvel hôpital plus confortable. La guerre en retarda l'exécution et ce n'est que le 14 octobre 1927 qu'il sera inauguré. Un oratoire, aménagé dans les bâtiments sera béni, le 15 juillet 1928. L'ancienne chapelle, où se célébrait une messe dominicale, restera à la disposition de la paroisse jusqu'en 1959, année où elle sera désaffectée pour agrandir l'école publique des filles.

C'était un édifice assez banal du XVII^e siècle construit en pierres de taille. Ses fenêtres s'ouvraient en plein cintre et un minuscule campanile le signalait. A l'intérieur, il y avait trois autels, une chaire, deux tribunes et les statues de saint Joseph, de saint Roch et du bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort. Un des autels fut pré-

levé pour servir au nouvel oratoire de l'hôpital et un autre pour celui du pensionnat des Frères. On autorisa les religieuses à emporter leurs statues, un confessionnal et les ornements dont elles avaient besoin. Ainsi se termina l'histoire religieuse de cette chapelle trois fois centenaire qui a maintenant totalement disparu.

Quant à l'hôpital primitif, il fut utilisé comme caserne de 1736 à 1779 et occupé de façon irrégulière par la garnison pendant la Révolution. En 1804, on y logea la gendarmerie locale. Inoccupés de 1817 à 1827, les locaux furent loués par l'administration de l'hôpital pour servir de presbytère et, en 1968, l'Association diocésaine s'en rendit propriétaire. Ce bel alignement de maisons anciennes aux façades de granit compte parmi les ornements d'une ville encore riche de son passé.

Les chapelles disparues

La chapelle Saint-Roch

Une rue de Guémené garde le souvenir d'une vieille chapelle dédiée à saint Roch, qui se situait, au midi du château, à proximité des douves, entre le Grand Four et la Motte-à-Madame. Elle aurait été bâtie au XV^e siècle par les sires de Guémené. Elle fut vendue comme bien national pendant la Révolution avec le pré attenant. La voûte et le petit clocher ne tardèrent pas à s'écrouler. En 1911, subsistaient encore les longs murs percés de deux portes en arc brisé, l'une au nord, l'autre au midi. Les derniers vestiges ont fini par disparaître. L'autel avait été longtemps conservé dans le village voisin avec les deux statues de saint Roch et de saint Julien.

La chapelle castrale

Il est probable que le château ait eu dans son enceinte sa propre chapelle puisqu'en 1540, il est fait état d'une aumônerie ordinaire. Elle se trouvait dans la partie qui voisine l'allée du Sénéchal. Des fouilles pratiquées à cet endroit ont permis de mettre au jour, sous une couche épaisse de plâtras, d'ardoises et de pierres, quelques marches "indiquant l'entrée possible du choeur et une partie de balustrade en fer forgé". Intactes, les fondations délimitaient un espace si restreint qu'il pouvait tout juste convenir à un oratoire.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Archives départementales du Morbihan

I Mi Ec 073 R 01 à 05 - Registres paroissiaux de 1613 à 1790.

3 Es 73/3 - Délibérations du général

101 à 106 G - Chapitre collégial de N.-D. de la Fosse

2 0 73/0559-560 - Travaux communaux

Archives paroissiales

Notes manuscrites de Mgr de Villeneuve

Notes tirées des délibérations du Conseil municipal et de la Société populaire pendant la Révolution.

LE MENE (Chanoine) - Le château de Guémené - B.S.P.M., 1914

DUPUY (A.) - La collégiale N.-D. de la Fosse, à Guémené - Guimgamp - Annales de Bretagne, Avril 1899

LE MENE (Chanoine) - Collégiale N.-D. de la Fosse - B.S.P.M., 1901

ROSENZWEIG (L.) - Hôpital de Guémené - Annuaire du Morbihan, 1862

PIACENTINI (R.) - Les Chanoinesses hospitalières de la Miséricorde de Jésus... Vannes-Malestroit (1635-1935) - Courtrai, 1935. Ch. XXIX, Guémené

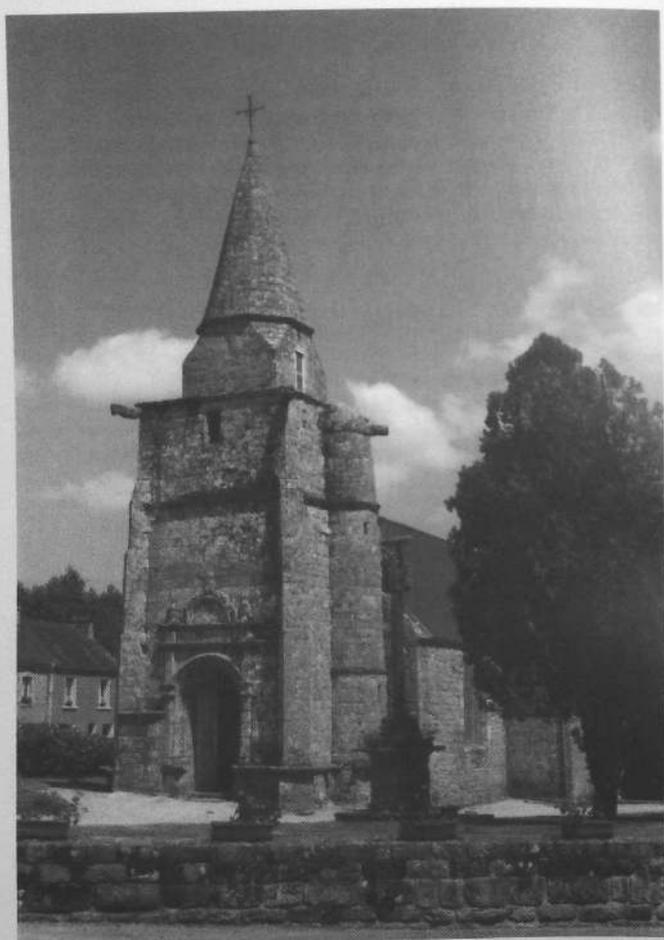
RENE (P.) - La mission de 1745 - Revue Morbihannaise, 1891

LE BOURLAIS (P.) - Guémené-sur-Scorff, 1963

DUVAL (P.) - Guémené-Loemalo - Histoire religieuse, 1980, 43 p (polycopié)



Colonne de la tombe de la famille Moigno, (proviendrait de l'ancien château).



LOCMALO - L'église Saint-Malo

LOCMALO

A s'en rapporter à son nom, Locmalo ne faisait pas partie des paroisses primitives du diocèse de Vannes : les toponymes en *Loc* ne remontent pas au-delà du XI^e siècle. Il apparaît pour la première fois, dans la charte de 1160 considérée comme apocryphe, avec l' "*Hospitale de Loco sancti Maclovii*", c'est-à-dire l' "Hôpital du lieu de saint Malo". Selon Vallerie, la paroisse aurait été démembrée de Persquen à l'époque où se constituait la châtellenie de Guémené. L'église fut dédiée à saint Malo, évêque d'Aleth.

C'est dans doute grâce aux seigneurs de Guémené que Locmalo devint le siège d'un doyenné rural qui s'étendait sur une vingtaine de paroisses. A l'origine, le recteur dimait à la 33^e gerbe mais ce revenu fut attribué en 1418 à la chapellenie de sainte Christine. Sa condition va encore se trouver modifiée avec la fondation, en 1529, de la collégiale de Guémené. D'office, il en était le prévôt mais par le fait même il tombait à la nomination des sires de Guémené. Comme il se trouvait contraint de séjourner habituellement dans la ville, il dut abandonner le service de Locmalo à un curé. Cet état des choses dura jusqu'à l'extinction de la collégiale, en 1786.

Avec la Révolution, Guémené prit le pas sur Locmalo et forma une commune séparée qui fut même chef-lieu de canton. Le régime consulaire confirma cette nouvelle situation et depuis, séparée de Guémené, Locmalo n'est plus qu'une commune du canton et une paroisse du doyenné.

Elle a conservé cependant la presque totalité de son étendue primitive qui comprenait les huit frairies du Bourg, de Rozulaire, Branzar, Longueville, Sainte-Christine, Ménoray, Kergustang et Lesmaec. Sur son territoire s'élevaient de nombreuses chapelles : Sainte-Madeleine devenue La Vraie-Croix, Saint-Eugène avec Saint-Diboen et Saint-Urlo, Notre-Dame de Kerlenat, Sainte-Christine, Saint-Gilles, Saint-Symphorien, sans compter les chapelles domestiques.

L'église Saint-Malo

Son histoire

De la primitive église qui devait être romane, il ne subsiste rien. Un acte de 1411, qui concerne la chapelle Sainte-Christine, signale qu'elle était en ruine. C'est sans doute à cette époque qu'on entreprit sa reconstruction dont témoignent encore une porte en cintre brisé dissimulée dans la petite chapelle des fonts et peut-être la fenêtre à trilobe qui lui fait face, au nord.

Au XVI^e siècle, elle connut des agrandissements. Par un acte rédigé au château du Verger et daté du 15 janvier 1577, Louis VI de Rohan-Guéméné accorde à Julien de Cadillac, sieur de Ménoray, "d'avoir banc et escabeau en forme d'accoudoir en notre église paroissiale de Locmalo pour ledit escabeau y être et demeurer à perpétuité et sera mis et apposé joignant un grand pilier de pierre qui est entre la nef de ladite église et la chapelle neuve d'icelle du côté de l'évangile qui se dit sur le maître et grand autel". Il s'agit de la chapelle du nord, neuve par rapport à la nef et qui remonte bien au XVI^e siècle, comme en témoigne son architecture extérieure.

D'autre part, on dit avoir relevé dans la tourelle d'escalier du clocher la date de 1576 et une cloche porte l'inscription : LAN MIL V LXXI (1571) IE FUT FAICTE I DREAN FABRICE. Il est permis de faire un rapprochement entre ces dates et celle de 1570 où le Guéméné fut élevé au rang de principauté. Les Rohan ont pu marquer ce glorieux événement par des générosités à l'égard de la paroisse de Locmalo.



Statue de saint Malo,
patron de la paroisse

Pour le reste de l'église, les renseignements manquent ou demeurent incertains. En ce qui concerne la chapelle du midi, dite des Princes, on a avancé la date de 1611. Mgr de Villeneuve penchait pour une époque plus tardive, celle où la princesse Anne de Guéméné, dernière représentante de la branche aînée des Rohan-Guéméné, après la mort de Louis VII, en 1667, prit en mains le gouvernement de la principauté, au nom de son fils cadet Charles, qui sera exécuté, place de la Bastille, en 1674. Elle avait alors manifesté l'intention de se retirer à Guéméné.

Des détails d'architecture plaident en faveur d'une date peut-être plus tardive encore : les fenêtres en plein cintre du chœur et de la chapelle méridionale, la corniche en légère pénétration qui les surmonte, le bandeau plat qui les souligne ainsi qu'à l'intérieur les arcades aux arêtes vives reçues sur des piles carrées.

La chapelle de Ménoray était devenue la chapelle du Rosaire. En 1759, le général de la paroisse décida de l'affecter à la confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel et du Scapulaire. Le doyen, Monsieur de Kervauduc en fit la dédicace et la bénédiction, le lundi de la Pentecôte, au cours de la mission prêchée "à l'effet de déraciner et détruire en cette paroisse les bacchanales qui se faisaient à pareil jour, tous les ans, l'assemblée y étant nombreuse".

On n'a guère d'informations sur l'état de l'église, au lendemain de la Révolution. On attribue au recteur Baudic, l'agrandissement, en 1838, des fenêtres de la façade méridionale mais on peut se demander s'il ne s'agit pas plutôt de celles de la chapelle du nord qui n'ont plus rien à voir avec le style du XVI^e siècle. Refait en 1875, le lambris a été remplacé par une voûte de plâtre et fort heureusement on a respecté les anciennes sablières. Ultérieurement sont intervenues des réparations à la toiture et au clocher sans que la physionomie générale de l'église s'en trouvât modifiée.

Son architecture

Telle qu'on la voit actuellement, l'église de Locmalo est un édifice rectangulaire, flanqué de deux chapelles parallèles d'inégale longueur. La sacristie polygonale prolonge le chœur et le clocher se situe hors oeuvre, en avant de la nef.

Construit en appareil régulier de granit, le clocher paraît un peu courtaud car il ne s'élève guère au-delà d'une vingtaine de mètres. Il se

compose d'une tour carrée, de la chambre des cloches et d'une flèche octogonale.

Deux contreforts biais épaulent la tour jusqu'aux trois quarts de sa hauteur et elle est accostée au nord d'une tourelle cylindrique engagée et coiffée d'une demi-coupoie. Au bas règne un banc mural. Deux pilastres encadrent le portail mouluré dans son cintre. Ils supportent un entablement à double corniche sur lequel reposent un fronton semi-circulaire chargés de motifs en "S" et deux petits candélabres au droit des pilastres. Ce décor est typique de la Renaissance. Une mince corniche couronne la tour avec aux angles des gargouilles animales.

La chambre des cloches, percée de baies étroites, présente cette particularité d'amortir ses angles en sifflet pour passer du carré à l'octogone. Une corniche la sépare de la flèche qui porte la croix.



*Portail Renaissance
de la tour
(fin XVI^e s.)*



*Porte gothique
de la chapelle nord de l'église
(XVI^e s.)*

En façade, la nef débordé modérément la tour et ses murs latéraux sont construits en moellons d'aspect archaïque, surtout au midi. De ce côté, elle s'éclaire d'une grande fenêtre en plein cintre ébrasée à l'extérieur et donc tardive. Plus à l'est, la chapelle des fonts, en appentis, percée d'une petite fenêtre rectangulaire masque une ancienne porte en arc brisé dont les moulures retombent sur des colonnettes à chapiteau orné de plusieurs tores. Un épais larmier enveloppe l'arc. Vis-à-vis, dans la longère nord, une étroite fenêtre est découpée en trilobe.

Dans la chapelle du nord reparait un appareil bien régulier avec au bas une plinthe. La porte occidentale en anse de panier moulurée de tores et de gorges est simplement chanfreinée le long de ses piedroits. Elle s'enveloppe d'une accolade à feuilles frisées surmontée d'un socle en guise de fleuron. Deux contreforts obliques épaulent la longère nord où l'on a introduit deux grandes fenêtres en plein cintre. En revanche la fenêtre du chevet s'ouvre en arc brisé et ébrasé en cavet, sous les rampants lisses du pignon.

Peu profond, le chœur, toujours en appareil, s'éclaire de deux fenêtres symétriques, en plein cintre. Une corniche les surmonte dont la courbure pénètre légèrement dans la toiture. En outre un bandeau plat s'applique au-dessous du bord inférieur. La même corniche et le même bandeau règnent sur la sacristie où s'ouvrent rectangulairement une fenêtre au nord et une porte au midi, on les retrouve dans la chapelle méridionale où le bandeau contourne par le haut la baie rectangulaire maintenant aveuglée du pignon, sous-tend les trois grandes fenêtres en plein cintre légèrement passantes et enveloppe le portail en plein cintre aux arêtes vives.

On descend à l'intérieur de l'église par plusieurs degrés et deux contreforts droits épaulent la base de la tour. La nef communique avec ses chapelles latérales par des arcades en plein cintre aux arêtes vives, deux au nord, et trois au sud, qui reposent directement sur des piles carrées en gros appareil.

Le sol est dallé, les murs sont blanchis. Une voûte de plâtre avec de fausses nervures couvre tout le vaisseau mais on a heureusement conservé des éléments de l'ancienne charpente. Au noeud et à leurs extrémités, les entrants sont engoulés dans des têtes de crocodiles. Les sablières s'animent d'une multitude de figurations plus ou moins bizarres : têtes ou bustes humains, personnages dans des attitudes variées souvent allongés, un archer et un lancier qui s'affrontent, l'acro-



Vue intérieure de l'église (avant restauration)

bate la tête entre les jambes, une femme à corps d'animal écartant à deux mains sa chevelure, animaux naturels ou fabuleux : bélier, chien, renard, loup, lions affrontés, licornes, deux poissons à têtes d'oiseaux, monstres entrelacés. Inutile, semble-t-il, de chercher un sens précis à ces représentations. Elles devaient faire partie d'un répertoire où puisaient, selon leur fantaisie, les maîtres charpentiers. Les sculptures demeurent assez frustes et d'un dessin stylisé mais elles constituent cependant un ensemble d'un grand intérêt. Les écus ont été martelés. Sur l'un d'eux on distingue cependant une croix.

Son riche mobilier

Le chœur et son retable

L'église possède un riche mobilier. Au fond du chœur, le mur de chevet s'habille sur toute sa surface d'un retable en pierre et marbre de type lavallois, repeint par Blévin en 1833. L'autel qui lui servait de

soubassement a été remplacé, en 1890, par l'autel actuel en bois, avancé dans le chœur. Rectangulaire, il s'orne sur le devant de colonnettes et d'arcades où s'inscrivent des motifs floraux. Les gradins et le tabernacle demeurent attachés au mur entre les deux portes qui donnent accès à la sacristie.

Le retable proprement dit se compose de deux étages architecturés. Au centre un cordon végétal dessine le cadre à découpe cintrée du tableau, non pas de la Résurrection, comme on l'a avancé, mais de la Transfiguration. Grâce à sa restauration en 1970, on peut désormais identifier les deux groupes de personnages : en haut le Christ vêtu de blanc, entre Moïse et Elie ; sur la montagne, les trois apôtres : Pierre, Jacques et Jean contemplant le Christ transfiguré. Deux colonnes de marbre à chapiteau corinthien flanquent le tableau et supportent un fronton curviligne avec des enroulements auxquels pendent trois guirlandes de fleurs.



Retable du maître-autel de l'église

Au-dessus des portes, des niches forment les ailes. Deux autres colonnes les bordent et soutiennent un entablement rectiligne à frise de rinceaux et corniche à denticules et modillons. Les niches en plein cintre sont accostées de pilastres et, au-dessus un angelot aux ailes déployées relève deux guirlandes d'étoffes accrochées à des anneaux.

Celle de gauche est habitée par saint Malo, le patron de l'église. Majestueux, il esquisse une bénédiction de la main droite et tient à gauche une grande crosse à volute feuillagée. Son visage très fin s'entoure d'une barbe fournie, il est vêtu de la chape par dessus son surplis et sa soutane. Sa haute mitre qui dépasse la conque de la niche, et les plis serrés et rectilignes de ses vêtements pourraient indiquer une date postérieure à celle du retable. De l'autre côté, saint Patern, également en évêque a perdu sa crosse. Il s'adapte mieux à sa niche. Tout en gardant une certaine sécheresse, les plis de la soutane et du surplis accusent un léger mouvement si bien qu'on hésite à l'attribuer au même artisan.

Sous la voûte, l'étage supérieur paraît plus chargé. Au milieu, la niche s'entoure de deux pilastres, de chutes de fleurs tombant en bouquets à partir d'angelots, de colonnes et encore de pyramidions. Son couronnement curviligne se complique d'une guirlande pendante, d'une corbeille de fleurs et d'angelots couchés. Elle contient une statue de saint Jean-Baptiste vêtu d'une tunique, tenant une mince croix, un agneau dressé contre sa cuisse gauche. A un niveau un peu inférieur, les deux niches latérales se hissent entre deux pots-à-feu. On y a introduit deux petites statues de bois qui leur sont étrangères : une Vierge de douleur, les mains croisées sur la poitrine, enveloppée de son voile, de sa guimpe et d'un manteau aux plis amples et symétriques, un saint Jean, la tête levée, tenant à droite le livre de son Evangile, la main gauche posée sur la poitrine. Elles proviennent d'une Crucifixion sans doute du XVI^e siècle.

On ne saurait cependant les rapprocher du Crucifix, autrefois posé sur le tabernacle et maintenant adossé au mur sud du chœur. Le Christ mort, étale ses mains percées de clous ; le torse presque cylindrique laisse voir, placées très bas, les rainures des côtes ; le perizonium bien drapé tombe en avant en forme de tablier ; les deux jambes sont droites, et les pieds, superposés mais fixés par deux clous... Quoique d'une facture très rustique, il demeure néanmoins impressionnant.

Dans les deux grandes fenêtres qui éclairent le chœur, figurent les images de saint Malo et de saint Pierre. Au midi, outre le Crucifix, se



Église - Niche supérieure du retable majeur.



Église - Christ en croix

voit une statue en bois de sainte Cristine, sans doute ayant appartenu à son ancienne chapelle. Vêtue d'une robe blanche à fleurs, son manteau rejeté en arrière, elle lève les yeux vers le ciel et avance ses mains entrouvertes. Vient ensuite une statuette en faïence de Notre-Dame de la Mercy. De l'autre côté, se tiennent une statue en plâtre de sainte Thérèse et la statue processionnelle de saint Malo, en évêque revêtu de la chape verte et bénissant.

De chaque côté du chœur s'alignent les stalles contemporaines de l'autel (1896) et surmontées de panneaux sculptés du motif des serviettes pliées. Une belle balustrade à balustres carrés ferme le sanctuaire en englobant les autels latéraux. Elle comporte cinq portillons. Sauvée de justesse, elle a cependant perdu une avancée semi-circulaire dénommée, selon Mgr de Villeneuve, le cénacle.

La chapelle du nord

Dans la fenêtre du pignon oriental de la chapelle du nord, le vitrail de la Donation du Rosaire rappelle son ancienne dédicace à Notre-Dame du Rosaire puis à Notre-Dame du Mont-Carmel. Il a remplacé le retable transféré, en 1882, dans la chapelle Saint-Gilles, aujourd'hui disparue. L'autel est du même type que celui du chœur avec ses gradins et son tabernacle. A gauche, une crédence cintrée moulurée de deux tores, semble indiquer que la place du mobilier a varié.

Sur le pavé s'étend un curieux gisant en bois du Christ mort. Le visage allongé s'encadre des boucles d'une abondante chevelure. Les bras s'étirent, comme tordus le long du torse où saillent les côtes. Le perizo-



Église - Vitrail.
Saint Malo guérit un enfant aveugle
(Lux Fournier, 1926).



Église - Retable et statue
de N.D. de Bon Secours

nium se croise sur la ceinture avant de retomber à gauche en plis obliques et les jambes sont d'une exacte anatomie. Difficile de mettre une date sur cette œuvre, un peu étrange et malheureusement en mauvais état.

De part et d'autre de la fenêtre se tiennent, sous des dais pseudo-gothiques les statues en plâtre de Notre-Dame de Lourdes (1882) et de sainte Anne (début du XX^e siècle).

Contre le mur du nord, un confessionnal prend place entre les deux fenêtres où les vitraux de Lux Fournier (1926) représentent, l'un saint Gilles en prière, entouré de ses moines, l'autre la guérison d'un enfant par saint Malo.

Au pilier médian des arcades s'adosse un petit autel de bois dédié à Notre-Dame de Bon-Secours. En forme de tombeau galbé reposant sur un pied, il est peint d'un cartouche ovale enveloppé de cuirs chantournés où se lit l'inscription : "1733 / François Herpe fabriq^{ue} / ma fait peintre / Dupont pinxit". Un peintre de Pontivy, connu par d'autres œuvres, signait ainsi mais s'appelait, en réalité, Le Corre.

Au-dessus de la table s'élève un modeste retable lambris dont le corps central est bordé en oblique, de deux étroits volets et l'ensemble surmonté d'un plafond avec des pots-à-feu. Debout sur un support, en cul-de-lampe, la Vierge couronnée porte son Enfant sur le bras gauche. Sa chevelure tombe de chaque côté de son visage. Posé sur ses épaules, son manteau, vient du côté droit se draper un tablier au-dessus de sa robe. Vêtu d'une tunique, l'Enfant tient un globe à main gauche et un fruit à droite. C'est sans doute une œuvre du XVIII^e siècle.

Les peintures de Dupont s'étalent sur les compartiments du retable : derrière la Vierge, des angelots ; des palmettes à pendentif, au haut et au bas des volets ; une colombe sur le baldaquin ; au dos, des bouquets de feuilles et de fruits, alternant avec des rubans noués : toute la grâce du XVIII^e siècle.

La chapelle Saint-Laurent

Dédiée à saint Laurent, la chapelle du midi conserve son retable-lambris adossé au mur oriental. L'autel, modérément galbé s'orne, sur le devant d'un Agneau mystique à l'intérieur d'un médaillon ovale, entre deux compartiments peints en faux marbre. Il supporte un unique gradin et le tabernacle polygonal dont la porte est décorée d'un ciboire et les côtés de niches à coquilles entre des colonnettes d'angle.



Retable de saint Laurent (chapelle du midi)

A l'angle du chœur, on a posé une jolie statuette de la Vierge qui faisait autrefois la richesse de la chapelle Saint-Eugène. Légèrement cambrée, elle contemple son Enfant assis dans sa main gauche. Sous le bandeau de sa couronne, le voile découvre largement son visage des plus gracieux. Son manteau posé sur ses épaules et relevé sur son bras droit laisse voir sa robe qui tombe en plis harmonieux sur ses chaussures pointues. Enveloppé de la tête aux pieds par sa tunique, l'Enfant regarde sa mère et, le bras droit posé sur sa poitrine, lui tend un fruit de l'autre main. De petite taille, cette statue de pierre a fait l'objet d'un classement comme monument historique.

Quatre colonnes corinthiennes structurent le retable et le divisent en trois travées. Elles supportent un entablement droit, à frise de rinceaux et corniche à denticules et modillons, avec un léger retrait dans les ailes. Au centre, un tableau à découpe cintrée figure le martyr de saint Laurent. Une récente restauration lui a restitué toute sa valeur.



"Le martyr de saint Laurent" (détail)

Les reins ceints d'un linge, le diacre tourne vers le ciel son visage juvénile et déjà auréolé de lumière. Des bourreaux le maintiennent sur le gril tandis que d'autres activent le feu. Des soldats casqués aux visages très expressifs semblent menacer un autre personnage coiffé d'un turban. Le supplice se déroule aux portes de la ville et tout en haut, un ange tend au diacre Laurent la couronne du martyr.

Au-dessus de deux fausses portes, les niches latérales, à socle feuillagé et coquille surmontée de rinceaux, contiennent les statues de saint Laurent, en diacre, appuyé sur son gril, et de saint Isidore habillé comme un paysan breton. Leurs emblèmes sont mutilés ou ont disparu.

Au sommet du corps central, une troisième niche abrite une statue de saint Paul. Elle est bordée de chutes de fleurs et d'étroits ailerons. Sur l'entablement deux anges s'assoient de part et d'autre du fronton triangulaire interrompu par un écu seigneurial. Saint Paul tient à main droite l'épée de son martyr et à gauche le livre de ses Epîtres. Le front chauve, le visage barbu, il est vêtu d'une longue tunique, d'un petit camail et de son manteau retenu sur le bras. Les ailes sont simplement

couronnées d'une balustrade ajourée et des pots-à-feu se dressent au droit des colonnes.

Ce retable de bois forme un bel ensemble du XVIII^e siècle.

Dans le mur du sud s'ouvrent trois grandes fenêtres qui déversent dans la chapelle leur lumière blanche. Entre les deux statues en plâtre du Sacré-Coeur et de saint Antoine de Padoue, se trouve un confessionnal néo-gothique (1879). En face s'adossent aux piliers sainte Jeanne d'Arc et saint Cornély.

Au fond, le portail est flanqué des deux éléments principaux de l'ancienne chaire (1888) : d'un côté, sur son support, la cuve sculptée sur ses faces des quatre bas-reliefs des Évangélistes, de l'autre l'escalier qui y donnait accès. Autrefois, cet espace était occupé par la tribune des princes malencontreusement démolie au début de ce siècle. Mgr de Villeneuve, qui l'a connue, la décrit ainsi : "Elle avait toute la largeur de la chapelle et avançait d'une palme italienne (0 m 25), au-delà des colonnes. L'escalier empiétait sur la première arcade. Par devant, elle était formée par un garde-corps à montants de chêne séparant en compartiments de petits panneaux. On y trouvait un banc à trois places muni d'un haut dossier et d'accoudoirs. On y admirait le petit escalier, sans point d'appui visible qui y montait".

Dans la nef

Un chemin de croix en bronze anime les murs de la nef. Au midi, la minuscule chapelle baptismale contient un baptistère de granit aux formes lourdes. La cuve polygonale, profilée d'une bande et d'un large biseau repose sur un support polygonal orné d'un tore. Elle est flanquée d'un évier,



Église - Bénitier

monté sur une courte colonne moulurée aussi d'un tore, à la base. Le vitrail du baptême de Jésus par Rault (1937) se trouve reporté dans la petite fenêtre du nord qui fait face à la chapelle.

Au fond de l'église, on remarque un curieux bénitier. La cuve polygonale n'a rien que d'ordinaire mais le support prismatique, qui visiblement vient d'ailleurs, attire l'attention. Il est abondamment sculpté, à la base de moulures rectilignes, sur ses faces de motifs géométriques d'inspiration Renaissance : un cartouche rectangulaire doté de queues d'aronde, un ovale flanqué de demi-rectangles, au sommet de volutes d'angle et peut-être d'angelots. On a placé là aussi, deux pierres en forme de bornes ornées des bas-reliefs du Sacré-Coeur de Jésus et du Coeur transpercé de Marie qui proviennent peut-être de la croix de mission, naguère dressée à droite du portail occidental.

L'enclos de l'église

L'église de Locmalo a eu la chance de conserver l'enclos muré de l'ancien cimetière désaffecté en 1948. On y pénètre entre deux gros piliers. A gauche se dresse la stèle du Monument aux morts. L'ancienne croix est demeurée à sa place. Elle s'élève sur un emmarchement de deux degrés, un soubassement carré en gros appareil et une table peu épaisse mais largement débordante. Le socle polygonal est mouluré de gorges et de tores. Très élancé, le fût écoté, qui semble plus récent, porte très haut le groupe du Crucifix. Tourné vers l'Est, le Christ, la tête penchée pend à la croix, ceint d'un perizonium amplement drapé. Un ange recueille dans un calice le sang qui coule de ses pieds cloués l'un sur l'autre. Des deux autres, comme suspendus



Croix de l'ancien cimetière (XVI^e s.)

aux bras de la croix, ne subsiste que celui qui est à la gauche du Christ. Sur des consoles se tiennent, la Vierge, la tête baissée et les mains croisées, et saint Jean qui joint les mains en regardant son Maître crucifié. Au dos figure la Vierge à l'Enfant. Tous ces personnages sont pratiquement traités en ronde bosse et tout au moins cette partie supérieure de la croix pourrait remonter au XVI^e siècle.

Il n'existe pas où il n'existe plus de fontaine au voisinage de l'église. En revanche celle du village de Fontaine-Malo, à 2 km au sud-est du bourg est monumentale. Le bassin carré, bien clos, est surmonté d'un haut pignon en grand et bel appareil amorti en une bâtière tuilée. Il s'engage sous une arcade segmentaire ménagée dans la maçonnerie. Au-dessus, une grande niche repose sur un socle saillant orné de motifs végétaux. Elle est bordée de deux pilastres plats à base et chapiteaux puissamment moulurés et qui reposent eux-mêmes sur des socles sculptés. La coquille s'inscrit en relief entre deux grosses boules qui somment les pilastres. Au dos, dans le triangle du pignon se creuse une autre petite niche.

Malheureusement ce beau monument du début du XVII^e siècle disparaît dans la végétation sauvage d'un marécage. Il serait à souhaiter qu'il redevienne bien visible et accessible. S'il n'est plus l'objet d'un culte, il reste l'une des plus remarquables curiosités de la commune.



*Fontaine Malo
au village de ce nom.*

La chapelle de la Vraie-Croix

Ses origines

Le 17 octobre 1773, le doyen de Locmalo, missire Joseph Le Gruyer de Kervauduc procédait à la bénédiction de la première pierre de la chapelle de la Magdeleine, "laquelle chapelle, précisait-il, rebâtie pour la troisième fois (à ce qu'il nous a paru), pour y déposer un morceau de la Vraie-Croix, à laquelle nous dédions désormais cette chapelle, ainsi qu'à la Magdeleine comme anciennement". Le 13 septembre 1774, elle était terminée et on y introduisit une relique de la Vraie-Croix remise par l'évêque de Vannes. Le 23 octobre suivant, elle reçut une cloche, fondue par le sieur Guillaume de Vannes, offerte par le doyen et frappée aux armes du prince de Guémené. L'ancienne cloche datait de 1629.

Selon le doyen, cet édifice succédait à deux autres. Sans doute, le premier était cet "hôpital du lieu de Saint-Malo" mentionné dans la charte attribuée au duc Conan IV. Le vocable de La Madeleine indiquerait qu'elle dépendait d'une léproserie entretenue par les Hospitaliers de Saint-Jean. Dans le testament de Jeanne de Navarre (1403), il est fait mention de la chapelle Sainte-Madeleine. On avance qu'elle aurait été rebâtie au XVI^e siècle mais, dans la seconde moitié du XVIII^e, elle se trouvait de nouveau en ruine et le doyen prit l'initiative de la reconstruire et de la rebaptiser.

Primitivement, elle se situait de l'autre côté de la route où elle était exposée aux crues du ruisseau Le Chapelain. Désormais, elle se trouve à l'abri.

Son aspect et son mobilier

C'est un édifice rectangulaire qui se termine par un chevet à trois pans. Construit en appareil de granit semi-régulier, il ne mesure que 10 mètres de longueur pour une largeur de 4 m 50 à l'intérieur. On y pénètre, à l'ouest par une porte en plein cintre aux arêtes abattues. Des deux portes rectangulaires ménagées dans les longères ne subsiste plus que celle du midi ; l'autre a été murée. Deux fenêtres en arc segmentaire ouvertes dans les pans extérieurs du chœur éclairent l'intérieur. En arc segmentaire aussi, la petite baie qui domine la porte occidentale, au-dessus d'un écu martelé, tout comme celles du clocheton à souche carrée et courte flèche polygonale.



Chapelle de la Vraie-Croix (1774), au bourg

La statue de la Vierge à l'Enfant placée naguère dans une niche au-dessus de l'autel a glissé vers le pan nord. Légèrement hanchée, elle porte son Enfant très haut sur le bras gauche et tenait dans sa main droite un emblème disparu, sans doute un fruit. Son visage s'entoure d'un voile blanc sur lequel est posée une haute couronne. Son manteau bleu, retenu par la main gauche revient en larges plis devant sa robe dorée qui tombe sur des chaussures pointues. L'Enfant, assis, les jambes croisées, est revêtu d'une longue tunique rouge. Mgr de Villeneuve se demande s'il ne s'agit pas de la statue primitive de Notre-Dame de la Fosse, remplacée en 1703 par celle du Coeur de Marie. De toutes manières, c'est une belle œuvre du XV^e siècle.

L'Évangéliste, qui se trouve à sa droite, lui est, sans doute, postérieur de plus d'un siècle. Assis sur un rocher, le visage songeur, il écrit le livre de son Évangile avec une plume d'oie qui a remplacé son ancien stilet. Son manteau rouge à bordure bleue lui recouvre à demi les pieds nus.



Statue de la Vierge à l'Enfant (XV^e s.)



Statue d'un Évangéliste

De l'autre côté, la statue en pierre blanche de saint Antoine ermite est d'un puissant réalisme. Le visage méditatif doté d'une barbe fournie, il tient à main droite un crucifix appuyé sur sa poitrine et de l'autre un chapelet. Une cordelière à noeuds serre sa tunique de bure et, à ses pieds, on aperçoit le cochon qui est son insigne distinctif. La statue de sainte Christine, elle, n'est que de plâtre comme celle de sainte Hélène qui a été mise à l'honneur dans la nef, debout sur un tronçon de colonne, dans une niche cintrée enchassée à l'intérieur d'un encadrement classique. Cette dernière avait été achetée par le recteur Hellegouarch pour la chapelle Saint-Eugène mais, en 1905, son successeur, non sans protestations de la part des paroissiens du quartier, la fit transférer dans la chapelle de la Vraie-Croix où, il faut bien le dire, elle est tout à fait à sa place. Un groupe en plâtre de l'Apparition de la Salette, venu de la chapelle Sainte-Christine, achève de se désagréger.

Dans le dallage, se voit une pierre tombale marquée de la croix de Malte, en souvenir des origines hospitalières de la chapelle et fixée au mur une plaque de marbre explique : "Sous cette dalle repose Joseph Le Gruyer de Kervaudeuc, recteur de Locmalo-Guémené de 1745 à 1793. En 1770, il a construit cette chapelle dédiée à la Vraie-Croix. Il est décédé en la prison de Vannes, le 11 février 1793. Souvenez-vous de lui". Cependant il semble qu'il n'y ait pas été inhumé.

A la fête de la Madeleine, qui se célèbre le 3^e dimanche de juillet, s'est ajoutée celle de sainte Hélène.

La chapelle Notre-Dame-de-Grâces à Kerlenat

La chapelle de Notre-Dame-de-Grâces se situe au sud du village de Kerlenat, lui-même à l'extrémité méridionale de la paroisse, distant d'une lieue et demie du bourg. Le besoin d'un centre de culte se faisait vivement sentir à l'époque où les communications étaient difficiles et le service dominical y était assuré.



Chapelle de Kerlenat (XV^e s.)

Une belle chapelle du XV^e siècle

Ses aspects extérieurs

Austère, dans sa robe de granit et sous sa toiture d'ardoise, elle s'harmonise parfaitement avec son environnement rural. Son plan en croix latine n'est altéré que par la présence d'une sacristie en appentis sur le croisillon méridional. Sauf au nord-ouest, elle est épaulée de contreforts d'angle qui, pour la plupart, ne s'élèvent qu'aux deux tiers de la hauteur des murs et s'amortissent en talus.

A l'ouest, la sobre façade se continue, au sommet de ses rampants lisses, par un campanile sans doute remanié où la cloche s'abrite dans une arcade en plein cintre sous une bâtière. Du côté nord, un escalier monte le long du rampant. Au bas, la porte en plein cintre ouvre une brèche dans le banc mural qui se poursuit dans la longère du midi. Moulurée d'un cavet et de deux tores qui reposent sur des colonnettes engagées, à base et chapiteau géométrique, elle s'enveloppe, dans l'arc, d'un épais larmier.

La longère nord reste aveugle et l'aile du transept ne s'éclaire qu'à l'est d'une petite fenêtre à deux lobes, privée sans doute de son meneau central. De même les contreforts qui touchent ici à la toiture ont pu perdre leurs pinacles. Dans le chœur, la fenêtre du chevet, en arc brisé, évasée en cavet, se divise en trois lancettes trilobées avec, au sommet, une fleur de lys entre des soufflets non re-dentés. Flanquant le chœur, au midi, la sacristie est construite, elle-même, en bel appareil et elle communique avec l'intérieur par une porte en plein cintre chanfreinée sur tout son pourtour.

L'aile méridionale porte la trace d'importants rema-



Porte méridionale (XV^e s.)

niements. La fenêtre du pignon, ébrasée en cavet s'amortit en une sorte d'arc en mitre et une porte en plein cintre a été ouverte du côté de l'est. La longère du midi est percée d'une fenêtre à remplage fleurdéliée, d'une porte en arc brisé semblable à celle de l'Ouest et d'une petite baie rectangulaire qui ajoute un peu de lumière à l'éclairage parcimonieux.

L'intérieur et les sablières

A hauteur du transept, un mur diaphragme barre la nef, percé d'une grande arcade en tiers-point dont la mouluration pénètre les piedroits. De part et d'autre, deux autels de pierre rectangulaires s'adosent à la pierre



Chapelle de Kerlenat - L'intérieur restauré

murée. Dans les croisillons, deux autres occupent une semblable position. Curieusement, les angles du chœur sont moulurés verticalement de tores et gorges. De terre battue dans la nef, le sol est dallé dans le transept. On a récemment revêtu les murs d'un enduit et la voûte a reçu un lambris neuf. Fort heureusement, on a respecté les entrails et les sablières.

Des têtes de crocodiles, aux dents acérées, engourent les poutres à leurs extrémités et en leur milieu. Sur les sablières s'inscrivent, souvent allongés, des personnages ou des animaux fabuleux. C'est ainsi qu'au nord deux sagittaires bandent leurs arcs vers une cible ; deux sirènes tenant l'une un peigne, l'autre un miroir, semblent se disputer ; encadrés de démons cornus deux personnages déroulent un phylactère ; deux lions s'affrontent. Au sud, on voit un cerf poursuivi par un chien, des singes allongés, une coupe à la main, certains dans des attitudes obscènes, deux dragons dont les cous s'enlacent, deux licornes entourant un homme qui leur tire la barbichette. Les mêmes sujets se retrouvent dans le transept nord, évoquant sans doute, du moins certains d'entre eux, les péchés capitaux. Dans l'autre aile ne figurent guère plus que des masques et, dans le chœur, une scène de chasse et une licorne faisant face à un félin. A la voûte, les clefs sont sculptées de figures géométriques : croix, étoile, sauf à la croisée du transept où apparaît un personnage. Ce foisonnement d'images, souvent étranges mais correctement traitées, constitue un des attraits de la chapelle de Kerlenat.

Les modifications qu'elle a subies

On relève encore sur ses murs des traces de la litre seigneuriale. Elle dépendait de la maison de Rohan mais on ignore la date de sa construction. D'aucuns l'attribuent à Louis II de Guémené mort en 1503. Son architecture présente des caractères du XV^e siècle : les contreforts, les rampants lisses des pignons, les bancs intérieurs et le mur diaphragme. Mais on y voit aussi, un banc de pierre à l'extérieur de la nef et des garnitures de fenêtres qui accuseraient plutôt le XVI^e siècle. Ultérieurement, elle a fait l'objet de travaux : en 1879, on a remplacé la toiture, en 1938, le lambris de la voûte et surtout la chute d'une poutre du chœur, en 1982, a entraîné un effondrement partiel des murs du midi, ce qui explique la forme anormale de la fenêtre du transept. Depuis 1972, la chapelle bénéficie de la vigilance d'une association qui pourvoit, grâce à une fête annuelle, à son entretien et à la restauration de son précieux mobilier.

Son retable et sa statuaire de qualité

Une balustrade aux balustres de section carrée ferme le chœur sur-élevé d'un degré de pierre et comporte en son milieu une avancée en hémicycle. Détaché du mur de chevet, l'autel en bois s'évase largement en tronc de pyramide entre sa base et sa table moulurées. Il est surmonté d'un double gradin et du tabernacle flanqué de deux ailerons et orné d'un ciboire sur la porte. Tout indique qu'il ne date que du XIX^e siècle.

En revanche, deux niches du XVII^e siècle encadrent la fenêtre axiale et forment avec elle comme une sorte de retable qui a été restauré en 1981. Dressées sur un soubassement compartimenté à double étage, elles sont bordées de deux chutes de fleurs, de deux colonnes torsées habillées de pampres et encore, du côté de la fenêtre d'une autre chute de fleurs. Les entablements droits supportent l'amorce d'un arc sur laquelle se trouvent juchés d'un côté la Vierge et de l'autre l'Ange de l'Annonciation. La guirlande qui les reliait a disparu.



Chapelle de Kerlénat. Le chœur (avant restauration)

Les niches dont le socle est orné d'un angelot contiennent les statues de Notre-Dame-de-Grâces et de saint Jean-Baptiste. Vêtue d'une robe à large décolleté lui moulant la poitrine, et tombant en plis froissés sur ses chaussures, la Vierge s'enveloppe d'un manteau ramené en éventail de la gauche vers le bras droit qui tenait un emblème. Son visage s'arrondit sous le bandeau de son diadème. D'une main disproportionnée, elle soutient son Enfant habillé d'une longue tunique qui lève la tête vers elle en présentant un globe. Saint-Jean-Baptiste, à demi recouvert de sa peau de chameau désigne de l'index droit l'Agneau couché à ses pieds et, de la main gauche lève une croix tréflée. Ces deux statues sont attribuées au XVI^e siècle.

Sur le gradin supérieur de l'autel, on a posé deux autres statues qui proviennent d'une Crucifixion plantée sans doute sur la poutre de gloire. La Vierge, les bras croisés sur la poitrine, est particulièrement remarquable. Cerné par une guimpe, son visage très fin, un peu penché, les yeux clos, exprime la profondeur de sa souffrance. Le voile qui lui couvre la tête retombe en longs plis cassés et recouvre presque complètement sa robe à encolure rectangulaire. Saint Jean l'Évangéliste, lève très haut la tête, comme médusé, et pose sa main droite sur le cœur. Son



Chapelle de Kerlénat. L'annonciation au sommet du retable (XVII^e s.)

manteau, largement ouvert à partir de l'agrafe et dont il retient un pan de la main gauche, découvre sa robe dont les plis droits viennent se briser sur ses pieds nus. Comment ne pas regretter la disparition du Christ qui a été vendu inconsidérément par un recteur, au siècle dernier. Plus récemment un de ses successeurs a brocanté un groupe à trois personnages de sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant qui n'était pas moins précieux.

Cependant la chapelle garde encore d'autres bonnes statues. Dans l'aile du midi, sur un socle de pierre, au-dessus de l'autel, une Vierge assise semble avoir appartenu à un groupe de la Piéta. Elle joint les mains et penche la tête avec une expression de contemplation dans le cadre de sa guimpe et de son voile. Son manteau ramené sur les genoux s'enroule et s'étale en courbes très souples.

De l'autre côté, dans une niche à dais hémisphérique bordé d'un gros tore, un saint Ermite a perdu son bâton mais tient toujours, à main gauche, un livre à fermoir et un chapelet. Son visage, aux traits



Chapelle de Kerlenat
Vierge de Pitié (XVI^e s.)



Chapelle de Kerlenat
Statue d'un saint Ermite.

expressifs bien marqués s'encadre entre les torsades de sa chevelure et sa longue barbe ondulée.

Le pardon de Kerlenat

Le pardon de Kerlenat se déroule le premier dimanche de septembre. La messe est célébrée, le matin, dans la chapelle, qui ne parvient pas toujours à contenir la foule des fidèles. Puis la procession se rend à la fontaine proche. Compris dans une petite enceinte, le bassin rectangulaire s'appuie à un muret en appareil surmonté d'un petit pignon triangulaire. Une arcade cintrée est ménagée dans la maçonnerie autour de la niche où s'abrite une statuette. L'eau se déverse dans un lavoir rustique. Elle avait la réputation de mettre un terme aux souffrances des grands malades, soit en les guérissant, soit en les aidant à mourir. Les pèlerins s'en abreuvent et en font provision à l'intention de leurs proches. Comme il est de règle dans les pardons, on allume le feu de joie avant de revenir à la chapelle.

Alors s'ouvre l'heure des réjouissances. Les familles du quartier reçoivent leurs parents et leurs amis et l'après-midi est organisée la kermesse dont les bénéfices subviennent aux besoins de la chapelle. La survie de ce bel et riche édifice est désormais assurée, du moins pour un temps.

La chapelle de Saint-Symphorien à Locmaria-Longueville

Au bord de la route de Guéméné au Fauët, la chapelle primitive de Locmaria-Longueville était certainement dédiée à la Vierge. En 1651, le prince de Guéméné acheta la seigneurie qui jusque-là appartenait à la famille du Parc et c'est alors que saint Symphorien, le martyr d'Autun, en devint le titulaire. Les princes de Guéméné en firent le siège d'une chapellenie à leur présentation, qualifiée parfois de prieuré.



Chapelle de Kerlenat
Statue de N.-D. de Grâce

Au lendemain de la Révolution, la chapelle devait être déjà en fort mauvais état puisque l'évêché accorda, en 1804, l'autorisation de la reconstruire. Ce projet n'aboutit pas et, en 1867, sur le point de mourir, le recteur Baudic légua une maison à cette intention. Mgr de Villeneuve gardait le souvenir de son aspect vieillot : elle était basse, faiblement éclairée et comportait deux autels latéraux. C'est le recteur Le Beller (1870-1890) qui la fit démolir, non sans commettre de regrettables erreurs. Un tableau peint sur bois de l'Adoration des Mages où figuraient les donateurs en habits de chanoines, sauvé du feu, fut emporté par les ouvriers. Un peu plus tard, le recteur Cadic fit don au musée de Sainte-Anne d'Auray d'un bas-relief représentant les supplices des saints Cosme et Damien. Il provenait d'un autel dédié aux deux saints thérapeutes.



Chapelle Saint-Symphorien de Longueville (1877)

La reconstruction n'intervint pas avant 1876 et la nouvelle chapelle fut bénite, le 30 septembre 1877. Elle a été réalisée dans le style néo-gothique en faveur à l'époque. Toutes les baies sont en arc brisé. Dans la façade qui donne sur la route, la seule bâtie en appareil, s'ouvre une porte en lancette. Au-dessus une niche abrite un saint qui s'appuie sur une épée. Ce ne peut-être que le patron de la chapelle, en dépit des réserves de Mgr de Villeneuve. Au sommet du pignon s'élance un petit clocher qui paraît bien fluet avec sa haute chambre ajourée et sa flèche contournée de gables et de pinacles.

A l'intérieur, le sol a été cimenté en 1937. Récemment décrépis, les murs présentent leurs pierres apparentes. La charpente et la toiture ont été renouvelées mais demeurent sans lambris. Une balustrade de bois délimite le chœur où se trouve toujours l'autel rectangulaire du XIX^e siècle, orné sur le devant d'une arcature trilobée. Son tabernacle a été posé sur le rebord de la fenêtre axiale et sur l'autel se tient maintenant la statue en plâtre de Notre-Dame de Lourdes. Sur de hauts pedestaux s'élèvent très étroites, deux niches à dais gothiques qui abritent les seuls souvenirs mais très précieux de l'ancienne chapelle. Côté Evangile, saint Symphorien brandit, à main droite, une épée et de l'autre s'appuie sur son bouclier. Il est cuirassé de pied en cap de tous les éléments d'armure du XVI^e siècle. Saint Roch, quant à lui, arbore un couvre-chef à



Statue de saint Symphorien



Statue de saint Roch



Fontaine de Longueville

larges bords marqué des clefs croisées qui signalent le pèlerin dont il porte aussi la cape. Il s'appuie sur un long bâton, et de la main droite soulève sa tunique pour découvrir le bubon pesteux qui infecte la cuisse. Ces deux statues, correctes dans leur facture, sont, en outre, remarquables par l'expression des visages. Les vitraux des fenêtres, eux, sont à peine ornés de croix et de motifs géométriques en couleur.

De l'autre côté de la route, au sein du village, la fontaine a fière allure. Comprise dans un petit enclos rectangulaire, muré et dallé, elle s'étale au pied d'un pignon garni de crochets et sommé d'une croix. Deux murets la bordent qui supportent chacun deux balustres et un entablement avec des boules au droit des balustres. Dans le mur de fond, au-dessus du bassin, une niche creusée dans la pierre abrite une statuette. Le trop plein de la fontaine s'écoule vers un lavoir.

Le vallon aux trois chapelles

A environ trois kilomètres, au nord-est du bourg, dans un vallon boisé qu'emprunte la route de Locmalo à Cléguérec voisinaient les trois chapelles de Saint-Eugène, Saint-Diboen et Saint-Urlo, ce qui témoigne du caractère sacré de ce lieu.

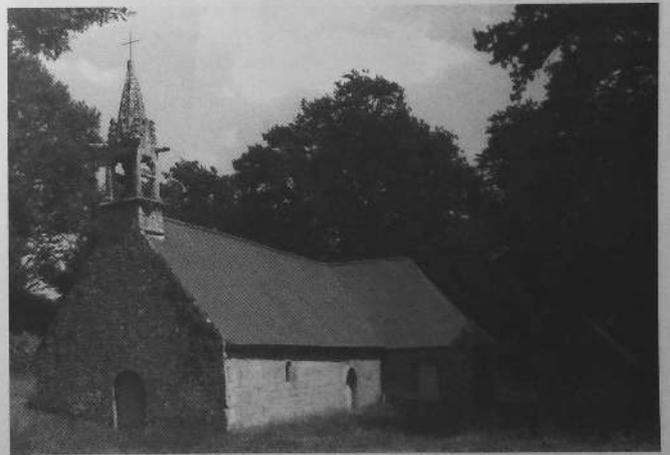
La chapelle disparue de Saint-Urlo

La chapelle de Saint-Urlo avait pour titulaire saint Gurloes, fondateur de l'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé où il a son tombeau. Elle a été démolie, au temps du recteur Baudic, vers le milieu du siècle dernier et ses matériaux ont servi à restaurer la chapelle de Saint-Eugène, où la statue de saint Gurloes avait trouvé refuge.

La chapelle Saint-Eugène

Le titre de Saint-Eugène est certainement usurpé. La chapelle était dite, en 1549 de saint Tujean, en 1626 de saint Tuchen, en 1679 de saint Chuchen, en 1680 de saint Suchen. Saint-Eugène n'apparaît qu'en 1695 et encore retrouve-t-on, en 1706, saint Suchen. En dépit de ces variantes orthographiques, on peut affirmer que le saint qui était primitivement honoré est saint Tujen, réputé guérir de la rage comme saint Bieuzy.

Construite à flanc de coteau, la chapelle actuelle s'étire en longueur (21 m) et dessine une croix latine mais l'aile méridionale du transept n'aurait été bâtie qu'en 1864. La sacristie s'appuie au mur de



Chapelles de Saint-Eugène et de Saint-Diboen (XVII^e s.)

chevet. Les façades occidentale et méridionale sont construites en appareil régulier, les autres murs en moellons. La porte du midi, en plein cintre aux arêtes vives porte la date de 1663. Celle de l'ouest, dans le pignon, comme celle de l'aile méridionale du transept sont de même type. Une curieuse fenêtre en mitre, ouverte dans le mur de chevet éclaire le chœur et la nef ne comporte qu'une petite baie cintrée. Aussi a-t-il fallu apporter un supplément de lumière par le moyen de verres morts introduits dans la toiture d'ardoise.

La partie la plus remarquable est le clocheton à souche carrée qui s'élève au droit du pignon occidental. La chambre de la cloche s'ouvre



*Chapelle Saint-Eugène.
L'intérieur*



*Chapelle Saint-Eugène.
Vierge à l'Enfant.
(actuellement à l'église
paroissiale).*

largement grâce à de hautes baies sous des linteaux à corbelets. De longues gargouilles animales la cantonnent à son sommet, et la flèche polygonale s'élève entre les pinacles d'angle et de petits frontons aveugles. La silhouette évoque les clochers à jour cornouaillais.

L'intérieur vient d'être rénové : les murs sont blanchis à la chaux et le lambris de la voûte a été refait à neuf. Le sol reste en terre battue dans la nef mais le chœur, surélevé d'un degré, est dallé. Le bénitier de granit qui dessert la porte méridionale est posé sur un support ovale.

Une balustrade ajourée délimite le sanctuaire qui contient, sur un soubassement en granit, l'autel de bois, en forme de tombeau galbé, orné d'un médaillon central, d'une frise d'entrelacs et d'angelots aux angles. Malheureusement, il a fallu mettre à l'abri la jolie petite Vierge en pierre du XV^e siècle et la statue en bois de saint Urlo. Comme il était habillé en dominicain, on le confondait avec saint Vincent Ferrier. Ne restent plus que les statues en plâtre de saint Eugène (?) dans la fenêtre de chevet, de saint Durlo et de saint Diboen.

Le pardon du lundi de la Pentecôte était autrefois très fréquenté mais il a subi la concurrence de celui de Sainte-Anne-des-Bois à Berné.

La chapelle Saint-Diboen et son ancien pardon

La minuscule chapelle voisine est dédiée au mystérieux saint Diboen. Le nom en breton signifie "qui soulage de toute peine", ce qui a tout l'air d'un surnom. On a cherché parfois à l'identifier avec saint Abibon, qui passait pour être le fils de Gamaliel, le rabbi connu par les Actes des Apôtres. Son nom s'écrit Saint Yboin à Locmalo. Son habit franciscain fait penser à saint Jean Discalceat honoré à Quimper.

De faibles dimensions (5 x 4 m), la petite chapelle rectangulaire, bâtie en granit, s'ouvre par une porte en plein cintre et le pignon est sommé d'une croix. Dans la longère du midi est percée une curieuse baie en quatrefeuilles et au nord, s'étire une longue fenêtre rectangulaire à linteau et meneau de pierre.

L'intérieur, au sol de terre battue, maintenant bien négligé, ne laisse guère de place qu'à l'autel avec son marchepied. Visiblement la grande ouverture permettait aux fidèles de suivre l'office de l'extérieur. Mgr de Villeneuve fait un rapprochement avec l'oratoire du Clandy (1617) à Séglien fréquenté par les malades contagieux.

Pourtant, de son propre aveu, au pardon qui se célébrait le 5^e dimanche de Pâques, on conduisait les enfants chétifs. La coutume voulait qu'on les enfermât sous l'autel dont le devant s'ouvrait à deux battants. S'ils se mettaient à crier, c'était de bon augure : ils vivraient ; s'ils demeuraient cois, c'était, au contraire, mauvais signe.

"Le pardon, continue-t-il, était le plus animé, le plus bruyant et l'un des fréquentés de la région de Guéméné. On y venait de partout, même des diocèses voisins et, à la procession, c'était merveille d'entendre chanter dans tous les dialectes bretons la "*Cannou Sant Diboen*", accompagnée par les bombardes et les binious.

Sur le placître, on vendait des jouets à bon marché, des coucous en terre cuite, des tambours en baudruce, des fifres en fer blanc. On achetait des épingles à breloques et des broches qui ressemblaient à des fibules préhistoriques. On se procurait, pour orner les lits clos de la maison, des images violemment coloriées figurant les deux voies de la vie ou le Jugement dernier, Saint-Hervé avec son loup, Sainte-Barbe, Hélène Jégado, l'empoisonneuse, etc.. Il y avait foison de pains au lait, de berlingots et des dragées rouges dans de minuscules bouteilles en verre soufflé et tant de choses encore..."

La fontaine aux trois saints

A quelques pas vers l'Ouest, en contrebas de la route se trouve la fontaine édifiée par Mr Hellegouarch, recteur de 1890 à 1903. Elle est



Fontaine des trois saints (fin XIX^e s.)

comprise dans une enceinte murée et dallée à laquelle on descend par deux escaliers de trois marches qui se font vis-à-vis. Dans le large pignon triangulaire aux rampants moulurés et surmontés d'une sorte de pinacle, on a ménagé trois niches cintrées, celle du milieu plus haute que les deux autres et dominée par un coeur enflammé couronné d'épines. Elles étaient destinées à recevoir les statues des trois saints honorés dans ce lieu. Sous l'effet des intempéries, le bois s'est vite détérioré de sorte que désormais les trois niches sont vides. Il n'en reste pas moins vrai que ce vallon pittoresque reste le centre de la triple dévotion aux saints Tujen, Diboen et Urlo.

La chapelle domestique de Ménoray

Quand fut célébré, le 22 septembre 1652, le mariage de Charles de Volvire avec Anne de Cadillac, fille de messire Jean de Cadillac et de dame Marguerite de Coniac, seigneur et dame de Ménoray, la chapelle du château venait tout juste d'être construite. Elle se dresse toujours à l'angle sud-ouest de la cour d'honneur et présente les caractéristiques de son époque.

Bâtie en appareil régulier, de forme rectangulaire, elle se termine au sud par un chevet à trois pans. Une plinthe moulurée ceinture le bas des murs et une belle corniche à modillons règne sous la toiture d'ardoise.



Chapelle de Menoray (XVII^e s.)

La porte en plein cintre de la face nord tournée vers le château, est dominée par une niche à socle et coquille destinée à recevoir une statue de saint Joseph, titulaire de la chapelle. Dans la longère de l'est s'ouvre une porte rectangulaire entre deux fenêtres en plein cintre, ébrasées vers l'extérieur, tandis que de l'autre côté il n'y a que deux fenêtres du même type.

La chapelle est actuellement désaffectée mais elle conserve son autel de granit adossé au pan central du chevet et surmonté d'un retable de bois. Deux colonnes corinthiennes soutiennent un entablement orné de rinceaux et de denticules et un fronton interrompu. Plus remarquables sont les niches des pans latéraux, en pierre, avec socle sculpté de feuillage et coquille dans la conque. Dressés sur des consoles ornées, deux pilastres plats les bordent avec bases et chapiteaux géométriques. Les statues qu'elles abritaient ont été retirées : c'étaient une Vierge à l'Enfant et un prétendu Saint-Hilaire.



Chapelle du château de Menoray. Niche

Les chapelles disparues

La chapelle Saint-Gilles

La chapelle Saint-Gilles existait déjà en 1403. Elle se trouvait au bord de la route de Locmalo, à la sortie de Guémené, et c'est dans son voisinage immédiat que vint s'établir, à partir de 1791, le nouveau cimetière de la ville.

Au lendemain de la Révolution, elle était en mauvais état et, en 1837, le recteur Baudic entreprit de la réparer. Le maire en écrivit au préfet dans l'espoir d'obtenir une aide du gouvernement. Mais déjà le recteur s'était mis à l'œuvre : il avait recueilli des offrandes, organisé

les charrois et commencé les travaux. Les habitants de Guémené y contribuèrent aussi par leurs dons et les deux paroisses disposaient d'une clef pour pouvoir y célébrer leurs offices.

Cette bonne entente ne dura pas et, en 1855, Mr Baudic fit changer la serrure, soulevant les protestations des Guéménois. La fabrique de la ville adressa même à l'évêque une supplique pour obtenir l'entière jouissance de la chapelle.

En 1886, le retable du Rosaire de l'église de Locmalo fut transporté à Saint-Gilles. Mais l'édifice se dégradait et, vingt ans plus tard, le recteur, en raison de son mauvais état, supprima la messe qui, depuis un temps immémorial, s'y chantait le lundi de Pâques. C'était la condamner à disparaître, à brève échéance.

La chapelle Sainte-Christine

Beaucoup de Guéménois se souviennent encore de la chapelle Sainte-Christine bâtie sur la hauteur au nord de la ville car elle n'a été démolie qu'en 1966 et c'est bien dommage car elle avait été associée à l'histoire de Guémené.

Elle remontait sans doute à 1418. Cette année-là, Charles de Rohan-Guémené, qui possédait un manoir au voisinage, fonda une chapellenie dédiée à sainte Christine, qui serait desservie par deux chapelains pour assurer, chaque semaine, deux messes, l'une le lundi, l'autre le mercredi. Sa femme Catherine Duguesclin et leur fils Louis s'unissaient à lui pour attribuer à la fondation les dîmes de Locmalo.

Selon Mgr de Villeneuve cette première chapelle aurait été ruinée, peut-être par le feu et une nouvelle aurait été construite par Marie de Rohan, femme de Louis IV à l'époque où elle se faisait construire un palais, à l'intérieur du château.

L'annexion, en 1612, de la chapellenie à la collégiale de Notre-Dame de la Fosse priva la chapelle de la majeure partie de ses ressources. Cependant on y célébra encore un mariage en 1653 mais, en 1693, elle est déclarée en mauvais état. Jusqu'à la Révolution, on y venait en pèlerinage et, après avoir fait procession autour de la chapelle, on se rendait à la fontaine. Le placître était planté d'une double avenue de chênes, l'une en direction de Guémené, l'autre conduisant de la chapelle à la fontaine proche. Les marchands de fruits y tenaient boutique ainsi que les vendeurs de boissons. On s'y livrait à des danses où les habitants de la ville se mêlaient à ceux de la campagne.



Le monument-souvenir de la chapelle Sainte-Christine

Confisqué comme bien national pendant la Révolution, la chapelle subit un saccage de la part de soldats venus de Rostrenen. Au début du XIX^e siècle, elle se trouvait pratiquement en ruine et on en prélevait des pierres pour servir à d'autres constructions. C'est ainsi qu'en 1830 la table d'autel fut utilisée comme base du calvaire du bourg de Locmalo. En 1837, on démolit un de ses contreforts dont les pierres furent employées à bâtir de nouvelles fenêtres à l'église paroissiale. L'année suivante, elle fut encore mise à contribution pour la restauration de la chapelle Saint-Gilles.

Cependant, dès cette époque, on envisageait de la reconstruire car les pèlerins continuaient de s'y rendre et allumaient des cierges dans les ruines. En fait, il faudra attendre 1898 pour qu'elle soit rendue au culte. Pour assez peu de temps car la loi de Séparation était proche et, faute d'entretien, la chapelle va de nouveau se dégrader avant de périr.

Elle ne manquait pourtant pas d'intérêt, même après avoir subi tous ces malheurs. Rectangulaire, elle se terminait par un chevet à trois pans. De sa reconstruction du XVI^e siècle, elle conservait sa façade occidentale en appareil, ses contreforts d'angle avec leurs pinacles fleuris, les crochets qui animaient les rampants du pignon ; peut-être même la porte et

l'arcade en cintre brisé du clocheton étaient plus anciennes encore. Mais les pilastres du portail et l'entablement à double corniche qui barrait la façade, comme le second étage de pilastres avec le fronton triangulaire qui le couronnait portaient les caractères d'une Renaissance sans doute tardive. La fenêtre en plein cintre de la nef et le chevet à trois pans ne devaient pas remonter au-delà du XVII^e siècle et les fenêtres en arc segmentaire du sanctuaire étaient plus récentes encore.

La chapelle contenait un autel en bois et deux statues également en bois de sainte Christine et de saint Antoine de Padoue, auxquelles était venu se joindre le groupe en plâtre de l'apparition de Notre-Dame à la Salette.

Bien qu'elle fut devenue un but de promenade pour les gens de Guémené, la chapelle fut abandonnée et ses pierres cédées au chanoine Berto, en 1967, pour construire le cloître de Pontcallec, à charge pour lui d'édifier à sa place un petit monument. S'il avive nos regrets, ce mémorial a du moins le mérite de nous restituer quelque chose de l'ancienne façade avec ses pilastres à pinacles, ses rampants, sa niche empruntée au clocheton et dans le pignon, un élément du décor Renaissance.

En contrebas de la route, la fontaine continue d'écouler son eau dans un lavoir. Comme dans les autres fontaines du pays pourlet, le bassin bordé de dalles de granit s'adosse à un pignon creusé d'une niche et une statuette de Notre-Dame de Lourdes rappelle son caractère sacré.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Archives départementales du Morbihan
 . 1 Mi Ec 113 R 01 à 05 - Registres paroissiaux 1606-1790
 . 2 0 113-954 - Travaux communaux
 Archives paroissiales - Notes manuscrites de Mgr de Villeneuve
 BOQUILLON (Y.) - Histoire de Kerlenat, 1986, 70 p. (polycopié)



*Statue Sainte Christine
(à l'église paroissiale)*



LANGOELAN - Portail de l'église Saint Barnabé (1716)

LANGOELAN

La paroisse

La paroisse de Langoëlan compte parmi les plus septentrionales du Morbihan puisqu'elle est limitrophe des Côtes-d'Armor. Son nom a peu varié : il s'écrivait *Langouellan* ou *Langouelan* au XIII^e siècle et déjà *Langoëlan* au XV^e. On lui a donné les interprétations les plus fantaisistes. C'est, nous dit Cillart, un mot breton qui signifie "près de la lande sauvage" et il ajoute : "ce qui ne convient plus à cette paroisse, étant des mieux cultivée et boisée". L'abbé Le Gohébel imagine : "Pays riche en ruisseaux" ou encore "Pays du sang et des lamentations". D'autres font le rapprochement avec les noms de Langolen (Finistère) ou de Lanvallon (Côtes-d'Armor).

Selon Joseph Loth, ce toponyme se compose de deux éléments : *Lan* - qui signifie, monastère, ermitage, et *Goëlan* qui fournit le nom du fondateur. Malheureusement celui-ci demeure totalement inconnu, sauf à faire des rapprochements hasardeux avec le Saint-Melan de Lignol, prononcé en breton *Za-Welan* ou un saint Guiland du Cornwall britannique, ou encore avec l'irlandais saint Faelan, naguère honoré à Silfiac. De toutes manières, le terme *Lan-* autorise à faire remonter l'origine de la paroisse à la venue des Bretons en Armorique. Elle est mentionnée comme telle dans un document de 1268.

A cette époque, elle ne couvrait pas sa superficie actuelle de 2248 hectares car ce territoire comprenait une autre paroisse nommée *Le Mezer* qui figure dans un document romain de 1330 et encore sur les listes vannetaises de 1377 et de 1384. Mais dès la fin de ce XIV^e siècle, les deux paroisses sont déclarées unies et le demeureront.

Sous l'Ancien Régime, de nombreuses seigneuries se partageaient ce territoire. La plus importante semble avoir été celle de Coëtcodu, primitivement nommée Breman et qui avait appartenu aux Coëtuhan et aux Penhoët avant d'échoir aux du Fresnay, à la suite du mariage de Guillaume du Fresnay avec Béatrice de Penhoët. Cette famille la

conserva jusque vers le milieu du XVII^e siècle, où elle passa aux Perenno, aux Guymarho et finalement aux Le Vicomte. Elle possédait les droits de haute justice à Langoëlan, tenait ses plaids généraux, le 12 juin, et avait planté ses fourches patibulaires à *park-er-justis*. Comme l'église était bâtie "sur fond, terre et fief" de leur ressort, les seigneurs de Coëtcodu se considéraient comme fondateurs, y possédaient les droits de prééminences, y affichaient leurs armes tant dans la pierre que dans les vitres, disposaient d'une tombe levée au milieu du choeur, "avec la statue d'un chevalier en armes coiffé d'une salade", et d'un banc-à-queue du côté de l'évangile.

Les seigneurs de Kerservant (actuellement en Ploerdut) avaient aussi droit de justice et fourches patibulaires et leurs armes figuraient dans l'église de Langoëlan. Les sieurs de Tronscorff leur devaient hommage.

Sur l'ensemble de la paroisse, le recteur prélevait la dîme à la 33^e gerbe, c'est-à-dire que chaque cultivateur lui cédaient une gerbe sur 33.

La plupart des villages remontent très haut dans le temps car sur les 68 recensés en 1910, 57 se trouvent mentionnés dès le XV^e siècle. Le nombre des feux a sensiblement augmenté au cours du XIX^e siècle, passant de 184 à 297, en 1909, quand la population comptait 1384 habitants. Les villages se regroupaient en sept frairies : le Bourg, Le Merzer, Saint-Houarno, La Trinité, Locmaria, Saint-Servais et Saint-Efflam, toutes desservies par une chapelle.

Depuis des siècles, Langoëlan honorait saint Barnabé comme patron, sans doute parce qu'on ne savait plus rien du saint breton à qui elle devait son nom. Barnabé a du moins l'avantage de nous être connu par le livre des Actes des Apôtres. C'était un lévite, originaire de Chypre, qui adhéra à la foi en Jésus-Christ et devint un membre influent de la communauté primitive de Jérusalem. Il fut désigné pour visiter la communauté d'Antioche qui s'était ouverte aux païens, se prit d'amitié pour Paul et l'accompagna dans sa première mission apostolique ainsi qu'au concile de Jérusalem. Puis il se rendit à Chypre où il aurait été lapidé puis brûlé vif vers l'an 63.

Son culte s'est répandu surtout après l'invention de ses reliques en 485. En souvenir de sa lapidation, on l'invoquait contre la grêle. Représenté en évêque, il avait pour attribut, comme saint Etienne, des pierres mais aussi le livre de l'Evangile selon saint Matthieu dont il aurait été le fidèle disciple.

L'ancienne paroisse du Merzer

Unie depuis le XV^e siècle à Langoëlan, la paroisse du Merzer a gardé sa personnalité jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Elle disposait d'une église avec son cimetière. Le dimanche, la grand'messe était chantée alternativement à Langoëlan et au Merzer. Le "curé" ou un sous-curé résidait dans la paroisse et les fondations devaient être desservies dans l'église.

Désireux de supprimer ces privilèges, les recteurs de Langoëlan portèrent l'affaire devant le Parlement à maintes reprises, en 1625, en 1657, en 1758 et encore en 1789 mais, à chaque fois ils furent déboutés.

Saint Salomon

L'église était dédiée à saint Salomon, roi des Bretons, "assassiné, nous dit l'obituaire de Saint-Aubin d'Angers, par les siens, le 4 des calendes de juillet (28 juin), en l'année 874". La tradition locale veut que Le Merzer ait été le théâtre de cet événement mais La Martyre (Finistère) lui dispute cette attribution en se fondant sur la Chronique de Nantes et surtout sur les Annales de Saint-Bertin habituellement bien renseignées. Celles-ci relatent que le roi, attaqué par ses ennemis qui étaient ses parents et ses familiers, s'enfuit de Plélan vers le Poher et se réfugia dans un "petit monastère" où il croyait être en sûreté. Les Bretons lui promirent qu'on ne lui ferait aucun mal mais, dès sa sortie, le livrèrent à des Francs qui lui crevèrent les yeux et, le lendemain, on le trouva mort. "Juste retour, constatent froidement les Annales, du traitement infligé par lui à Erispoë, son seigneur, qu'il avait poursuivi dans une église et tué sur l'autel pendant qu'il invoquait l'aide de Dieu". Le peuple n'en jugea pas ainsi et, ému de sa mort violente, le considéra comme un martyr et un saint. Plusieurs églises ou chapelles lui furent dédiées et notamment une paroisse de la ville de Vannes.



Statue de saint Salomon
(de l'ancienne église
du Merzer)

Le texte des Annales parle du Poher. Or La Martyre se trouve au-delà, dans le Léon. On ne la nomme Merzer-Salaun (La Martyre-Salomon) qu'au XV^e siècle. Auparavant (1363), on disait "église de Sainte-Marie du Merzer". En revanche Le Merzer de Langoëlan se trouve très exactement sur le parcours de la voie romaine de Carhaix que devait nécessairement emprunter le roi fugitif. Puisqu'il est aussi question d'un "petit monastère", c'est le terme sous lequel est désigné celui de Saint-Ducocan, dans une charte de l'abbaye de Redon datée de 871. On le situe en Perret (Côtes-d'Armor), donc non loin de Langoëlan qui est en droit de faire valoir ces arguments en sa faveur.

L'église du Merzer

L'abbé Le Gohébel qui a étudié dans le détail l'histoire de Langoëlan est parvenu à définir les grands traits de l'église du Merzer. En forme de croix latine, elle était longue de 20 mètres pour une largeur de 15 mètres au transept. Elle s'éclairait de six fenêtres : deux sur les côtés du chœur, deux dans les pignons du transept et deux sur la nef. Le clocher surmontait la façade occidentale et un beau porche abritait la porte du midi. L'édifice devait dater du XV^e ou du XVI^e siècle.

Un grand retable de bois couvrait tout le mur du chevet. Il a été remonté pour l'essentiel dans l'aile sud de l'église de Langoëlan où l'on peut l'admirer. La chapelle du nord, dédiée à la Vierge, appartenait aux seigneurs de Tronscorff qui avaient fait confirmer leurs droits par le duc de Bretagne Pierre II, en 1457. Celle du midi relevait de la seigneurie de Kerservant dont on voyait, en 1679, les armoiries dans la fenêtre du pignon et, au-dessous, leur enfeu. On honorait dans cette chapelle saint Nicolas.

La chaire à prêcher était placée dans la nef, vis-à-vis du porche, et du même côté on accédait au baptistère, dont la belle cuve hexagonale en granit se voit maintenant dans le parc du château de Kerservant (en Ploerdut).

Sous le porche, deux pierres dites "de preste" servaient à mesurer les rentes en nature perçues par les seigneurs le premier dimanche de l'année.

On fêtait saint Salomon, le 26 juin, mais le grand pardon se célébrait le premier dimanche de mai et le recteur était tenu d'y assurer la messe paroissiale. La procession se rendait à la fontaine au-delà du

Scorff. Saint Salomon était invoqué tout particulièrement à l'occasion des calamités publiques.

Après la Révolution, l'église qui tombait en ruine fut définitivement abandonnée en 1835. Depuis 1817 on n'enterrait plus dans le cimetière. Le titre de "bourg" du Merzer finit par disparaître. Le grand retable fut transporté dans l'église de Langoëlan vers 1847 et les pierres de l'église servirent à la réparer. Le cimetière fut vendu en 1853.

Le souvenir de l'antique paroisse n'est plus conservé que par le nom du village, une croix de granit, la fontaine, et quelques parcelles qui figurent au cadastre, notamment "Verhed er Meher", le Cimetière du Merzer.



Croix du Merzer

L'église Saint-Barnabé

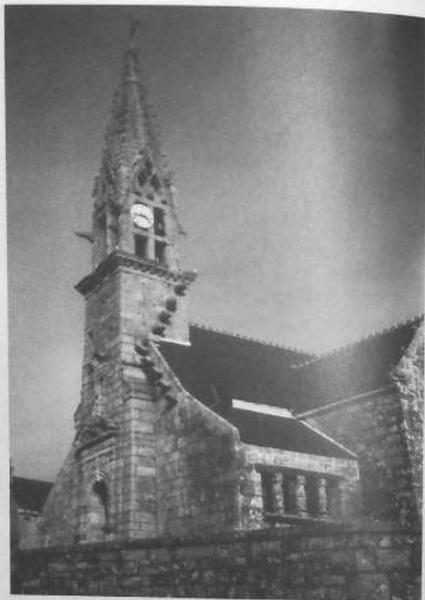
En 1853, il avait été question de rebâtir l'église de Langoëlan. Fort heureusement on n'a pas donné suite à ce projet car elle fait l'ornement du bourg où elle occupe une position centrale, entourée d'un petit placître cerné de murs, au cœur de la place. Une croix l'accompagne au sud et le Monument aux Morts, au nord.

Sa façade occidentale

A première vue son aspect déroute un peu car au sommet d'une tour carrée en appareil, très classique, s'élance une flèche flamboyante de type cornouaillais.

En légère avancée sur la façade occidentale, le clocher-porche s'ouvre par un portail en plein cintre à clef sculptée. Deux pilastres l'encadrent coiffés d'une corbeille de palmettes. Ils soutiennent l'entablement et son fronton cintré d'où s'échappe, appuyée sur un angelot,

bordée de pilastres, couronnée d'un petit cintre, une niche à coquille qui abrite une statue de saint Pierre en granit. Deux contreforts latéraux amortis par de petits ailerons épaulent la base de la tour qui se continue dans une souche carrée, avec à son sommet, une corniche à modillons. De part et d'autre, la façade déborde modérément et, sous le rampant sud comme sur le flanc du clocher, des pierres en saillie forment les degrés d'un escalier qui aboutit à la chambre des cloches. L'inscription : "MISSIRE JULIEN LE GOFF 1716" permet de dater exactement cette partie de l'édifice.



Le clocher et l'ossuaire

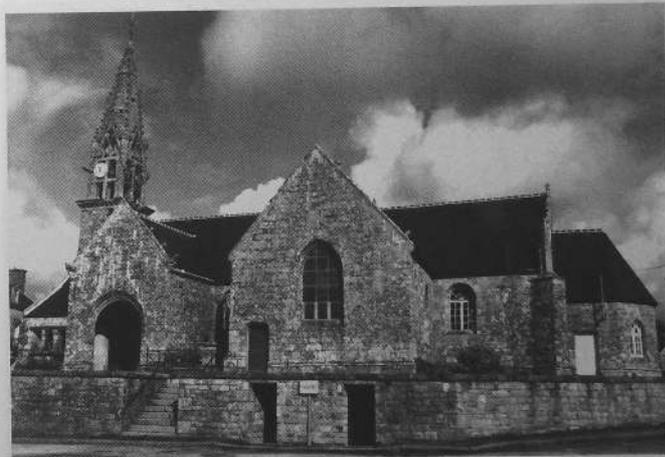
On n'est que plus étonné de la voir se terminer en un clocher-à-jour. Sur chacune de ses faces s'ouvrent de hautes baies rectangulaires, surmontées de gables à trois lobes entre lesquels se dressent de petits pinacles. Ceux-ci montent à partir de gargouilles animales figurant un loup, un agneau et un sanglier, la quatrième ayant disparu. Le long de ses angles, l'aiguille polygonale se hérissé de crochets jusqu'à la croix terminale. Il faut admettre ou bien que la tour a été bâtie en sous-oeuvre, ou bien que la flèche a été remontée à l'identique, contribuant au charme du clocher qui, sans elle, eut paru un peu austère.

Deux petites constructions dilatent la façade occidentale : l'ossuaire au midi, la chapelle baptismale au nord. Une longue baie horizontale ajoure l'ossuaire, divisée par trois épaisses colonnes à chapiteau ionique. Depuis 1960, le baptistère s'éclaire d'une fenêtre passante prélevée sur l'ancienne chapelle de Saint-Efflam.

Le vaisseau de l'église

Pour le reste, l'église paraît homogène, bien qu'elle ait subi quelques remaniements et, dans son ensemble, date du XVI^e siècle. Elle s'étend en forme de croix latine, avec une sacristie à l'est et un porche donnant accès à la nef, au midi. Les murs sont construits en bel appareil de granit, ceinturés au bas d'un bandeau mouluré. Des crochets garnissent les rampants des pignons. Les portes s'ouvrent en anse de panier. Les fenêtres primitives, en arc brisé, s'ébrasent en cavet et sont garnies de formes en plein cintre et d'un remplage à trois lobes non redentés. Sur le chœur, elles sont en plein cintre, percées sans doute quand un retable est venu aveugler la baie du chevet. Au début du XIX^e siècle, il a fallu rebâtir le mur nord du chœur auquel s'adossait la sacristie avant qu'elle n'ait été transportée à l'est, en 1827. Polygonale, elle s'éclaire de deux fenêtres sur les pans nord-est et sud-est et, au midi, une porte y donne accès.

En 1840, on a remanié le porche méridional, tout en lui conservant son aspect ancien avec son ouverture en arc brisé à moulures pénétrantes et les crochets de ses rampants. Il est couvert d'une voûte lam-



Façade méridionale de l'église

brissée et les sablières sont sculptées d'animaux fantastiques. Il y a peu, il abritait de vieilles statues de bois qui ont trouvé refuge dans l'église. Ne reste plus qu'une sainte femme en pierre, debout, les mains jointes dans une attitude de prière, la robe serrée d'une ceinture et tombant en plis droits. Le porche communique avec la nef par une porte en anse de panier, moulurée dans l'arc et chanfreinée, le long des piedroits. Une accolade à crochets la surmonte et repose sur des masques humains.

Tout compte fait, l'église de Langoëlan paraît avoir été construite à une date assez avancée dans le XVI^e siècle. A la suite d'une tempête qui, en 1987, décapita la clocher et abîma la toiture, une importante restauration l'a bien remise en valeur.

Son riche mobilier

Le retable de saint Salomon

Si l'on pénètre dans l'église par la porte méridionale du transept, on se trouve devant un beau retable de bois du XVII^e siècle dressé au-



Église. Retable de saint Salomon (XVII^e s.)

dessus de l'autel moderne. Il provient de l'ancienne église du Merzer tombée en ruine. Mais l'espace étant réduit, son couronnement a été transporté au-dessus des boiseries du choeur. Les deux portes de sacristie, quoique sans objet, demeurent de part et d'autre de l'autel, peintes des images de saint Pierre et de saint Paul.

L'étage solennel se développe en trois corps. Au centre, le tableau de la Résurrection s'accompagne de chutes de fleurs et de fruits. Malheureusement il est presque complètement masqué par une statue en plâtre du Sacré-Cœur. En légère avancée, quatre colonnes à chapiteau corinthien, habillées de pampres, encadrent les deux ailes. Coiffées d'un entablement et d'un arc aplati, elles dessinent une fausse niche où, à partir de deux angelots, tombent encore deux luxuriantes chutes végétales, qui flanquent les statues de saint Salomon et de saint François d'Assise. Saint Salomon, en roi guerrier porte la couronne posée sur une abondante chevelure. Vêtu, par dessus son armure d'une cotte semée d'hermines, il tient à main droite son épée nue la pointe en l'air, tandis que sa main gauche saisit le fourreau. Son attitude frontale est pleine de majesté et tout indique qu'il est contemporain du retable. En revanche, de l'autre côté, saint François d'Assise, tout en mouvement, semble postérieur. Vêtu de la bure monacale serrée par une ceinture, il tourne la tête vers la droite, le pied posé sur un globe, la main droite à plat sur le cœur, et le bras gauche étendu pour présenter les stigmates de sa main. Vis-à-vis de l'autel, une statue en granit de saint Efflam transférée dans la chapelle de Saint-Servais.

Cette aile du transept formait autrefois la chapelle de Saint-Isidore et relevait de la seigneurie de Kerservant. Entre l'autel et le pignon, on avait dressé une statue de pierre d'un chevalier en armes, sans doute l'ancienne pierre tombale de la maison de Coëtcodu.



Statue de saint François d'Assise

Le décor du chœur

Le décor du chœur, quoiqu'abondant, paraît moins riche. Une boiserie, placée en 1829, en fait le tour, divisée en plusieurs panneaux par des pilastres cannelés à chapiteau corinthien et reliés entre eux par un entablement. Celui du milieu comportait un tableau de l'Ascension peint par Blévin de Loudéac en 1830. Il a été remplacé, en 1937, par l'image de saint Barnabé, avec pour fond l'église paroissiale, œuvre du peintre concarnois Schick. De part et d'autre se détachent, sur champ d'hermines, la statue en plâtre de saint Barnabé et celle, en bois, de saint Pierre revêtu des habits pontificaux et tenant une clef. Au-delà, deux statues de bois : au nord, saint Mériadec, venu en 1911 de l'ancienne chapelle de Lochrist. Perché sur un joli chapiteau renversé, il tient sa crosse à main gauche et bénit de la droite. Plus surprenante, de l'autre côté, une prétendue sainte Marguerite qui est, en réalité, une Vierge à l'Enfant. La confusion vient de ce qu'elle foule aux pieds une



Peinture de saint Barnabé par Schick (Concarneau). (1937)



Statue dite de sainte Marguerite, en réalité Vierge à l'Enfant foulant le dragon



Statue de saint Mériadec sur un chapiteau sculpté



Niche supérieure du maître autel (faisait partie du retable du Merzer)

démone. Assis sur son bras gauche, l'Enfant croise les jambes, tend une main vers sa mère et pose l'autre sur une boule. Les autres panneaux sont peints des images, en vis-à-vis, de sainte Hélène et de sainte Anne d'Auray, puis de l'Ange et de la Vierge de l'Annonciation.

Au-dessus du compartiment axial, s'élève la niche qui couronnait le retable du Merzer. Rectangulaire, ceinte d'un cordon végétal, flanquée, à partir d'angelots, de deux épaisses chutes de fleurs et de fruits dorés, elle contient difficilement une statue mouvementée de Notre-Dame du Rosaire. La Vierge, la jambe droite avancée, drape avec élégance son manteau bleu par dessus sa robe dorée. Elle porte sur son bras gauche son Enfant et tous deux s'associent pour présenter un chapelet à gros grains. Deux ailerons élargissent l'assise de la niche que couronne un fronton aplati sommé d'une corbeille garnie.

Du côté nord du chœur, une solennelle cathèdre, qu'on est étonné de rencontrer dans une église rurale, s'impose par ses dimensions, et

son décor sculpté et peint. La stalle, très ornée n'est sans doute pas antérieure au XIX^e siècle, tout comme le demi-cintre du dais mais les quatre colonnettes garnies de pampres, les bordures du dorsal et la frise du dais semblent plus anciennes. Quant au tableau incorporé au panneau du fond, il représente sous une accolade fleurie, une Crucifixion dans un paysage montagneux. Le Christ, la tête penchée à droite, les bras obliques, le corps et les jambes étirées garde un visage serein. La Vierge, enveloppée dans son manteau bleu, et saint Jean, qui ouvre son manteau rouge pour tenir le livre de son Evangile, s'agenouillent au pied de la croix. Tous trois ont la tête entourée d'une auréole. Cette peinture pourrait dater du XV^e ou du XVI^e siècle. La cathèdre serait d'origine auvergnate.



Cathèdre avec tableau de la Crucifixion

Elle a été donnée à l'église, en 1936, par un homme d'affaires, Monsieur Haïk, qui habitait Langoëlan une partie de l'année.

En 1827, un autel en bois, avancé dans le chœur, "à la romaine", a remplacé l'autel de pierre adossé au chevet. Débarrassé de ses gradins et de son tabernacle, depuis la réforme liturgique, il s'est encore rapproché des fidèles. Il a la forme classique du tombeau galbé, héritage du XVIII^e siècle, et le bas-relief de l'Agneau mystique constitue son principal ornement. En deçà des fenêtres, se tiennent les statues de sainte Anne avec la Vierge et de saint Joseph. Une balustrade de bois, en arc de cercle, ferme le chœur.

L'aile nord du transept

L'aile nord du transept relevait autrefois de la seigneurie de Coëtcodu. Depuis le XVII^e siècle, elle est dédiée à Notre-Dame du Rosaire, bien que le vitrail de la fenêtre présente un panneau du Sacré-Cœur de Jésus. L'autel moderne est surmonté d'un retable en bois très rustique. Des colonnes jumelles l'encadrent, enlacées, dans le tiers inférieur de tiges de lierre. Sur l'entablement apparaissent quatre têtes d'angelots. Gravement détérioré, l'ancien tableau des quinze mystères du Rosaire a été remplacé, en 1938, par une toile du peintre Schick. Assise sur une nuée, la Vierge remet le Rosaire à saint Dominique et porte, à gauche, l'Enfant Jésus qui tend une couronne d'épines à sainte Catherine de Sienna. Au-dessus d'une porte murée, on a placé une statue de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. En 1942, figurait aussi un tableau de la Résurrection qui a disparu. En revanche, face à l'autel, on vient de restaurer une composition de valeur, faite de seize petits panneaux juxtaposés qui représentent, de haut en bas et de gauche à droite, des scènes de la vie de la Vierge et du Christ, depuis l'Annonciation (intervertie avec la Visitation) jusqu'au Couronnement de Marie et à la Donation du Rosaire. C'est encore un don de Monsieur Haïk. Comme le tableau de la cathèdre, cette œuvre proviendrait de la collection Clément Bayard.



Tableau des mystères du Rosaire

La nef

L'intérieur de l'église a été complètement rénové. On a refait l'enduit des murs et remplacé l'ancien lambris de 1827. Le nouveau, en berceau brisé, souligné d'arceaux, laisse voir les extrémités des poinçons sculptés. L'un d'eux porte la date de 1754, qui pourrait être celle de l'ancienne charpente. On a respecté les éléments conservés de sculptures plus anciennes encore : des portions de sablières décorées de rubans ou de feuilles polylobées, deux blochets figurant des personnages, l'un en train de boire, l'autre les mains au corps vêtu d'une tunique et coiffé d'une cornette. Quatre colonnes engagées, à base et chapiteau moulurés, renforcent les angles du transept.

Au fond de l'église, une large porte en plein cintre ouvre sur la chapelle baptismale. La fontaine en granit de forme octogonale com-



Statue
de saint Jag (Jacques)



Vitrail du baptistère
(H. de Sainte-Marie 1959)

porte une base aussi ample que la partie supérieure creusée de deux cuvettes. Le tableau de saint Jean-Baptiste, venu de Guémené et restauré en 1942 a disparu mais la chapelle s'est enrichie d'un vitrail d'Hubert de Sainte-Marie placé en 1959 et qui représente symboliquement la Création du feu, la Pâque juive, le Feu nouveau de la Pentecôte et la Parousie. Elle a aussi recueilli les statues de bois polychromées trop exposées sous le porche : une sainte Barbe, peut-être du XVI^e siècle, vêtue d'une robe rouge et d'un manteau bleu, appuyée à sa tour et tenant un livre ouvert à main droite, un saint Jacques d'un type peu fréquent : lui aussi tient un livre ouvert, un saint Yves au visage imberbe, en costume de chanoine. Ces trois statues semblent d'une même main. Ainsi l'église de Langoëlan n'a cessé de se garnir d'oeuvres de toutes provenances, qui font actuellement sa richesse.

Les cloches

L'histoire des cloches est celle de leur perpétuel renouvellement. La première connue datait de 1760. C'était la moyenne cloche ce qui suppose qu'il en existait deux autres. Elle fut parrainée, le 10 juin, par Charles-Yves Le Vicomte, marquis de Coëtanfao et châtelain de Coëtcodu, et par dame Albertine de Raet-Vandervoort, femme de Jean-Jacques de Berthou, sieur de Tronscorff. En 1773, une autre fut fondue par maître Guillaume. On ne sait quel fut leur sort au cours de la Révolution.

En 1813, Chatel, fondeur à Vannes, fournit une cloche à l'église de Langoëlan, qui en reçut une deuxième en 1823 et une troisième en 1833. Des trois cloches bénites, en 1869, une était destinée à l'église paroissiale et une nouvelle fut encore "baptisée", en 1876, sous le nom de Marie-Thérèse.

Aux environs de l'église

Dans l'ancien cimetière, entre le porche et l'ossuaire, se dressait la croix de mission dont le Christ avait été refait en 1855. Comme elle était en bois, exposée aux intempéries, elle finit par pourrir. Le recteur Le Clainche conserva le soubassement de pierre en forme de tombeau galbé dans l'intention de la rétablir. Son successeur, Monsieur Larboulette, qui avait fait, au cours de la guerre, la connaissance du



*Croix au sud de l'église
par Le Bozec (1948)*



*Croix de mission à la sortie sud
du bourg par Le Quinio (1928)*

sculpteur Le Bozec de Mellionec, opta pour une croix de granit qui ne fut érigée qu'en 1948. Le socle, très ample est orné d'un bas-relief représentant trois saints bretons honorés dans la paroisse : au milieu saint Salomon en guerrier ; à gauche, saint Hervé accompagné de son loup ; à droite saint Eflam avec un dragon. Large et plat, le fût supporte la croix proprement dite à laquelle est cloué le Christ. Les bras s'inscrivent dans une auréole rayonnante qui lui donne l'aspect d'une croix celtique. En relief, une inscription proclame : REVOU MELET JESUZ KRIST - Loué soit Jésus-Christ.

Au nord de l'église, lui fait pendant un poilu qui monte la garde en souvenir des victimes de la guerre.

Dans le nouveau cimetière se voit une autre croix de granit, très svelte, taillée par les frères Lucas et plantée en 1939. Elle a la particularité de comporter un soubassement circulaire de deux degrés, un socle polygonal et un long fût en granit de Plélauff avec un Christ en kersanton.

A l'occasion de la mission de 1928, avait été érigée, à l'entrée sud du bourg, une troisième croix de granit, œuvre du sculpteur Le Quinio de Gouarec. Elle se compose d'un emmarchement carré de deux degrés, d'un haut soubassement doté d'une épaisse bordure saillante, d'un socle à deux niveaux, d'un fût cylindrique écoté et coiffé d'un gros tore. Le Christ se détache en haut-relief sur la croisée. En 1933, on lui a fait un entourage et les cyprès plantés à l'entour ont depuis pris leur plein développement.

La fontaine de saint Barnabé se trouvait à l'entrée de l'ancien presbytère et on y remarquait une pierre armoriée et une devise gothique. On l'appelait, on ne sait pourquoi "Fetan Sal". Désormais, comme sa voisine, elle est devenue quasi invisible, englobée dans un mur de parpaings.

La chapelle de Locmaria

La chapelle de Locmaria s'élève, à environ 1500 mètres du bourg, au bord de la route qui conduit de Langoëlan à Silfiac. Elle ne se trouvait guère qu'à 500 mètres, au sud de la chapelle disparue de Lochrist. Toutes deux ont des origines lointaines qui peuvent remonter au XI^e ou au XII^e siècle et se rattacher aux Templiers ou aux Hospitaliers.

Son architecture

Bâtie à flanc de coteau, normalement orientée, elle est de forme rectangulaire. Une corniche moulurée en cavet couronne les murs de granit. Epaulée de contreforts obliques qui ont perdu leur pinacle, la façade occidentale porte à son sommet un petit clocher, modèle réduit de celui de l'église paroissiale. Sur une souche cubique, couronnée d'une corniche, la chambre des cloches s'ajoute sur les quatre côtés de baies à linteau droit sur corbelets. Au sommet des piles d'angle émergent des animaux en forme de gargouilles qui servent d'appuis à de courts pinacles. Entre eux, de petits gables encadrent la courte flèche garnie de crochets et sommée d'une croix métallique. La cloche a été refondue à plusieurs reprises notamment en 1823 et en 1869. Au bas du pignon, une arcade en cintre brisé, bordée de pilastres à longs pinacles, surmontée d'une accolade fleurie contient, sous un tympan aveugle, une porte en anse-de-panier dotée elle-même d'une accolade.



Chapelle de Locmaria (XVI^e s.)

La longère nord demeure aveugle. A l'est, le pignon aux rampants droits s'ajoute d'une fenêtre en arc brisé, dont l'ébrasement est mouluré de deux cavets. Le remplage se compose de deux lancettes et de trois flammes trilobées. Au midi, on retrouve, sur le chœur une fenêtre en arc brisé garnie d'une fleur de lys, puis vient une porte en plein cintre ornée de cavets, de tores et de colonnettes, sans doute modifiée en 1775, et enfin une fenêtre en plein cintre.

En dépit de ces remaniements, la chapelle a bien conservé sa physionomie du XVI^e siècle. La sacristie accolée au nord porte le millésime de 1781. Les marques honorifiques des sieurs de Kerservant ont été partout effacées.



*Chapelle de Locmaria
Portail occidental*



*Chapelle de Locmaria
Fenêtre de chevet*

Son mobilier

L'intérieur a subi de plus importantes transformations. Si le sol a gardé son dallage, les murs ont perdu leur revêtement et la charpente a reçu un lambris neuf. De même ont disparu et la boiserie du chœur posée en 1878 et même l'ancienne balustrade. L'autel, autrefois entouré d'un caisson de bois a été détaché du chevet. Sa table, moulurée d'une bande et d'un cavet repose maintenant sur un étroit support en gros appareil. Dans la fenêtre de chevet, le maître-verrier Le Bihan de Quimper, a placé, en 1963, un vitrail non figuratif. Restent la crédence en arc brisé avec sa mouluration de tores et de colonnettes et surtout la statuare ancienne.

De part et d'autre de la fenêtre axiale se dressent les statues de la Vierge à l'Enfant et du Saint-Christ. La Vierge couronnée porte son

Enfant sur le bras droit. Encadré de longs cheveux, son visage aux traits fins lui donne beaucoup de grâce. Devant son manteau blanc, elle relève un peu sa robe bleue qui forment des plis bouillonnants. L'Enfant, vêtu d'un simple linge porte à son bras droit un panier de raisins. Cette belle statue, assez savante d'inspiration, peut dater du XVI^e siècle. En revanche, les deux angelots joufflus qui, d'une main sonnent de la trompette et de l'autre soutiennent une grande couronne ont été ajoutés postérieurement. Une semblable disposition se retrouve à Notre-Dame de Crénenan en Ploerdut.



Chapelle de Locmaria
Statue de Notre-Dame (XVI^e s.)

La représentation du Saint-Christ est peu fréquente. Assis en majesté, les pieds nus posés sur un globe, la tête couronnée d'épines, il lève les avant-bras, paumes ouvertes pour montrer les plaies de ses mains. Son manteau agrafé laisse à découvert son torse avant de se replier sur les genoux. On n'a aucune peine à croire que cette statue vient de l'ancienne chapelle de Lochrist.

A cette même chapelle auraient appartenu celles de saint Laurent et de saint Etienne bien mal repeintes. Tous deux sont revêtus de la dalmatique des diacres et portent le livre des Evangiles qu'ils ont mission d'annoncer. Laurent s'appuie sur un grand gril tandis qu'Etienne arbore la palme du martyr.



Chapelle de Locmaria
Statues de saint Etienne et de saint Laurent
(venues de la chapelle disparue de Lochrist)

Le pardon

La Vierge de Locmaria était honorée sous le titre d'"*Intron Varia Gollet*" auquel on a attribué bien des significations. Loth pensait qu'il pouvait venir du verbe breton "*golein*" qui signifie couvrir, abriter et que ce serait une allusion à l'usage ancien de couvrir d'un voile les statues en dehors des jours d'ostension. Il semble que ce soit plutôt le nom donné au quartier. En 1513, on disait Locmaria-Cozlouet et la chapelle voisine de Lochrist était située à Ancozloedic.

Le pardon se célèbre le premier dimanche de septembre, en relation avec la fête de la Nativité de la Vierge et c'est la raison pour laquelle les futures mamans venaient demander une heureuse délivrance. En 1929, le recteur le supprima pour protester contre les entorses au repos dominical mais aussi parce que la chapelle se trouvait, à l'inté-

rieur, dans un facheux état de dégradation. Dès 1932, les festivités reprirent et depuis la chapelle a connu d'importantes restaurations.

Tout dernièrement la fontaine vient elle-même d'en bénéficier. Très humble, elle se situe dans le vallon en contrebas. Une petite construction en gros appareil amortie en bâtière couvre complètement le bassin carré et s'ouvre vers l'ouest par une baie rectangulaire. Rien ne manque désormais à cette belle et pieuse chapelle pour qu'elle continue d'attirer les fidèles et les visiteurs.

La chapelle Saint-Servais ou Saint-Sylvestre

Son titulaire

Selon la tradition, la chapelle aurait été édiée par François de Quélen qui possédait le village voisin de Kergoët et il l'avait dédiée à saint Servais, évêque de Tongres en Belgique, invoqué pour la guérison des fièvres, mais aussi pour protéger les récoltes des gelées tardives. Dans son domaine de Duault, il lui avait déjà élevé une autre chapelle, devenue le centre d'un pèlerinage très fréquenté. En breton, on la disait de "Sant Jelvest" et l'on peut se demander s'il ne s'agit pas là d'un vieux saint breton occulté par la popularité, au Moyen-Age, de l'évêque de Tongres. Et c'est ce qui expliquerait qu'à Langoëlan on hésite entre le patronage de saint Servais et celui de saint Sylvestre, dont le nom est encore plus proche de Jelvest. Peut-être est-ce là aussi l'origine



Chapelle Saint-Servais
Niche et statue
de saint Servais

d'un double pardon : le petit, le dimanche après le 13 mai, jour de la fête de saint Servais et l'autre, le quatrième dimanche de septembre. C'est ainsi que, le 30 septembre 1668, la messe paroissiale fut chantée dans la chapelle, "selon la coutume ancienne".

Au lendemain de la Révolution, la chapelle se trouvait dans un triste état. Elle fut cependant réparée et reçut une cloche en 1840. Au début de ce siècle, elle menaçait de nouvelle ruine et le pardon fut interrompu en 1923. Il fallut l'intervention du recteur Le Clainche très soucieux de ses chapelles, pour la faire restaurer en 1934. Cependant déçu d'avoir vu les gens au travail, le dimanche, il remittra à l'année 1935 le rétablissement du pardon. La chapelle subit encore quelques dégâts, en 1944, à l'occasion d'un engagement entre Résistants et troupes allemandes. Récemment, elle a été rénovée et le pardon du dernier dimanche d'août connaît un regain d'affluence.

L'édifice du XVIII^e siècle

Sous son ample toiture d'ardoise, la chapelle ne comporte qu'un vaisseau unique terminé à l'est par une abside à trois pans qui englobe



La chapelle Saint-Servais vue du N.E. (XVIII^e s.)



L'intérieur de la chapelle Saint-Servais

la sacristie. Sur la longère du nord, trois contreforts en talus sont venus conforter la maçonnerie en appareil semi-régulier. Le portail occidental, la porte du midi et les deux fenêtres sur le chœur s'ouvrent en plein cintre, ces dernières pénétrant dans la toiture. Un tout petit campanile abrite la cloche dans son arcade également cintrée. Ce sont des caractères du XVIII^e siècle et la chapelle a dû être reconstruite vers 1760, à l'époque où elle passait sous le patronage de saint Sylvestre.

A l'intérieur, la charpente est devenue apparente et le sol a été cimenté mais le mur du fond a reçu un revêtement et les autres ont été blanchis. Dans le chœur se dresse un autel en pierre détaché du mur. Les vantaux des portes qui communiquent avec la sacristie affichent un décor Renaissance malheureusement abîmé : personnages en buste vêtus de costumes Henri II ou Charles IX, arabesques mêlées d'animaux.

Dans le mur de chevet ont été ménagées trois niches flanquées de pilastres et ornées d'une coquille. Celle du milieu, plus élevée, contient

la statue d'un saint anonyme qui tient à deux mains sur sa poitrine un livre fermé. Il est vêtu d'une longue robe blanche et un manteau rouge est posé sur ses épaules. A sa droite, un évêque en chape rouge, avec crosse et mitre, bénit de la main droite. Ce ne peut être saint Sylvestre, qui était pape. De l'autre côté, dans la statue de femme en robe blanche et manteau bleu, on dit reconnaître sainte Geneviève. Elle tient dans sa main gauche un livre ouvert et deux clefs pendent sous son bras gauche. Depuis peu, la chapelle s'est enrichie d'une statue en pierre de saint Efflam : debout dans sa robe monacale, enveloppé d'un manteau à capuchon, il tient à main gauche un livre à fermoir. Elle se trouvait auparavant à l'église paroissiale, après avoir appartenu à la chapelle dédiée au saint. Récemment, on a suspendu, à l'intérieur, la cloche de bronze qui provenait également de cette chapelle disparue.

Dans la prairie, au sud, on vient de remettre en état l'ancienne fontaine. En arrière du bassin, un petit pignon contient une arcade où l'on a introduit deux statuettes et une croix de pierre domine ce monument.



Porte avec panneaux de la Renaissance



*Chapelle Saint-Servais
La fontaine*

La chapelle de la Trinité à Quenepevan

La chapelle de la Trinité dépendait de l'ancienne paroisse du Merzer et relevait de la seigneurie de Tronscorff. En 1927, elle se trouvait en si mauvais état que le recteur supprima le pardon. Une importante restauration de la toiture et de la charpente permit de le reprendre, le 27 mai 1934, dimanche de la Trinité, au milieu de l'allégresse générale. La sacristie, qui pourtant avait été restaurée en 1880, fut aussi refaite.

Son architecture

Long de 17 mètres pour une largeur de 7 m 50, le vaisseau rectangulaire, orienté, est construit en belles pierres de taille. La porte occidentale en plein cintre s'orne de moulures dans son ébrasement. Les rampants assisés du pignon sont lisses et au nord un escalier monte jusqu'au clocheton à souche carrée, chambre ajourée sur les quatre faces et courte flèche cantonnée de pinacles et sommée d'une boule. La cloche a dû être renouvelée en 1805, en 1839 et en 1869.



Chapelle de la Trinité à Quenepevan

Au midi, des pilastres prismatiques à pinacles fleuris et une accolade ornée de crochets et d'un fleuron encadrent la porte en anse de panier moulurée de deux gorges et d'un tore reçu sur deux colonnettes à base et chapiteau. Plus à l'est, une fenêtre en plein cintre, à laquelle correspond une autre au nord, éclaire l'édifice. Une corniche creusée en cavet court sous la toiture. Renforcé à la base et sommé d'une croix de pierre, le mur-pignon de l'est contient une fenêtre en arc brisé à ébrasement rectiligne. Elle est garnie de deux lancettes trilobées et d'un remplage de trilobes et de quadrilobes et peut dater, comme la porte du midi, du XV^e siècle mais l'ensemble de l'édifice a sans doute été repris au XVII^e siècle.



Chapelle de la Trinité
Fenêtre de chevet (XV^e s.)

Les récentes restaurations ont malheureusement fait disparaître une grande partie de la sablière sculptée. Il n'en reste plus que quatre mètres sur chacun des murs où l'on voit un renard accroupi, une femme sagittaire, deux lions affrontés tenant un écu et des anges déployant un phylactère. Les entrants ont été remplacés par des tirants de fer. Les murs sont blanchis à la chaux avec une large bande gris bleu au-dessus du sol dallé.

L'importance du mobilier

Une balustrade faite de longs fuseaux, d'un entablement sculpté d'entrelacs et d'une main courante à denticules ferme le sanctuaire au sol cimenté. L'autel rectangulaire encadre, entre ses colonnettes d'angle, des panneaux peints en faux marbre. Dans le mur de chevet on a ménagé deux armoires rectangulaires.

Sur le tabernacle se trouve posée la statue de la Trinité. Le Père, assis en majesté dans un fauteuil, tient à deux mains entre ses genoux la croix où meurt son Fils. Son visage est grave, encadré de longs cheveux, d'une moustache et d'une barbe abondantes. Son manteau agrafé sur la poitrine et croisé sur les genoux laisse voir sa robe qui tombe en plis droits et épouse la courbe des chaussures. Au sommet de sa tiare s'est posée la colombe du Saint-Esprit. L'absolue symétrie que présente cette statue indique qu'elle appartient plutôt au XVII^e siècle.

De part et d'autre de la fenêtre se tiennent la Vierge et saint Joseph qui doivent être de la même époque. La Vierge, de grande taille, à la silhouette fine, vêtue d'une robe longue et d'un manteau drapé en oblique sur son corps, présente à deux mains son Enfant enveloppé



Chapelle de la Trinité
Statue de la Trinité
(XVI^e-XVII^e s.)



Chapelle de la Trinité
Statue de saint Georges sur un socle sculpté
(XV^e-XVI^e s.)

d'un linge. Saint Joseph tient une équerre et, l'index tendu, désigne la Vierge. Le visage mince, il porte moustache et barbe. Sur sa robe à corsage boutonné se rabat un petit col et son manteau posé sur l'épaule revient par devant à hauteur des hanches.

Au mur nord du chœur, saint Georges, à cheval, tient les rênes de sa monture. Il est revêtu d'une armure bombée et de la cotte d'armes. Cette statue, toute en souplesse, peut remonter à la fin du XV^e siècle. Elle est posée sur un socle figuré d'un personnage avec les bras en support.

Plus loin, dans une niche de bois rectangulaire bordée de deux colonnes corinthiennes et d'un entablement, à l'intérieur d'un cadre à découpe cintrée se tient le groupe de saint Yves entre le Riche et le Pauvre. Le chanoine-official de Tréguier, coiffé du bonnet de docteur, est revêtu de la soutane, du surplis et du camail. Il tient d'une main un parchemin et de l'autre une pièce de monnaie. A sa droite le Riche, debout, se présente en gentilhomme : toque de velours, camail, manteau ouvert, tunique fendue sur le justaucorps, chaussé de hautes bottes. Il



Chapelle de la Trinité - Groupe de saint Yves (XVII^e s.)

tire un parchemin de sa bourse. De l'autre côté, le pauvre au crâne dégarni, s'agenouille tout en s'appuyant sur un bâton et tient à main gauche la longue liste de ses plaintes. Sa tunique serrée d'une ceinture laisse voir ses genoux.

C'est dire que cette chapelle ignorée abrite un mobilier combien précieux.

La chapelle de Saint-Houarno

Le titulaire

La chapelle de Saint-Houarno est dédiée à saint Hervé dont le nom comporte de multiples variantes qui ne désignent pas nécessairement le même personnage. Plusieurs églises et une vingtaine de chapelles en Bretagne sont placées sous ce vocable, notamment à Lanhouarneau (Finistère), où il aurait eu son monastère et serait mort. Selon la tradition, c'était un barde aveugle que l'on représente en compagnie de son guide Guiharan et tenant en laisse un loup qu'il avait apprivoisé. A ces titres il était reconnu comme le patron des bardes et des aveugles et le protecteur contre les loups des animaux domestiques.

Comme la Trinité, la chapelle de Saint-Houarno se trouvait sur le territoire de l'ancienne paroisse du Merzer et relevait de la seigneurie de Tronscorff dont les prééminences avaient été reconnues par lettres patentes du duc Pierre II en 1456 et du roi Henri III en 1586.

La chapelle

La chapelle actuelle peut dater de la fin du XV^e siècle ou du tout début du XVI^e. En 1802, elle était déclarée en ruine mais grâce au zèle des habitants du quartier elle a été restaurée à diverses reprises et tout récemment encore si bien qu'elle se trouve maintenant en bon état.

Rectangulaire, elle est construite en bel appareil de granit avec une sacristie en appentis au nord du chœur. Une plinthe moulurée l'entoure à la base des murs, sauf à l'ouest et une corniche en cavet les couronne. Dans le pignon de l'ouest, la porte en arc brisé simplement mouluré s'enveloppe d'un épais larmier dont les extrémités se retroussent à l'horizontale. Au sommet, un petit campanile amorti en bâtière abrite sa cloche sous une arcade en plein cintre.



Chapelle Saint-Houarno :
groupe de saint Hervé

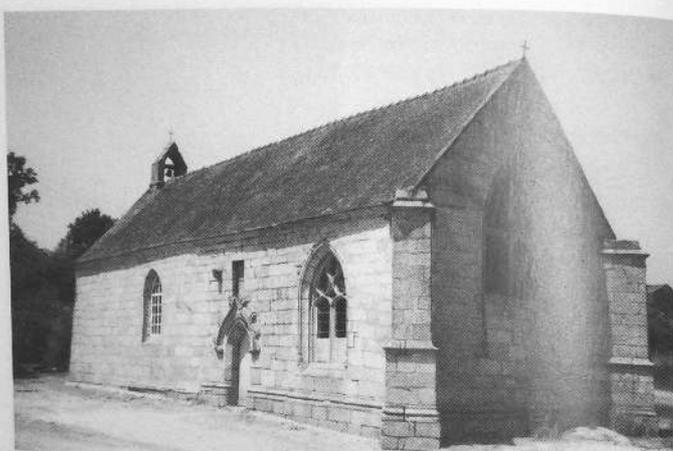


Chapelle Saint-Houarno
Porte murée au nord

Dans la longère nord s'ouvrait une porte en plein cintre qui a été murée. Elle s'orne de moulures sur tout son pourtour et une accolade à haut fleuron la coiffe, appuyée sur deux pilastres à pinacle fleuri.

Deux épais contreforts à double larmier épaulent les angles du chevet dont la fenêtre en arc brisé a perdu sa garniture et a été murée dans sa partie basse. La façade du midi est plus largement percée. Au milieu, la porte en arc brisé à moulures multiples comporte une accolade chargée de grosses feuilles frisées et reposant sur des culots sculptés d'un animal avec un écu. Au-dessus, une cavité rectangulaire témoigne sans doute de la présence, autrefois, d'une pierre armoriée et, un peu plus, vers l'ouest, une console engagée figure un masque. La fenêtre qui donne sur le chœur, ébrasée en cavet, est partiellement obturée comme celle du chevet mais conserve un remplage fait de deux lancettes et trois soufflets. En revanche, rien ne reste plus de celui qui garnissait la petite fenêtre de l'ouest.

Les murs sont revêtus, à l'intérieur, d'un enduit et le sol a été cimenté sauf dans le chœur où il est dallé. Il a fallu refaire charpente et



Chapelle Saint-Houarno (XV-XVI^s.)

toiture, en conservant toutefois les arbalétriers mais le lambris de la voûte n'a pas été remplacé.

Dans le chœur, une porte en arc brisé donne accès à la sacristie. Une armoire de pierre rectangulaire, au linteau sculpté d'une accolade aplatie, occupe l'angle nord-est. En revanche, de l'autre côté, la crédence offre un décor beaucoup plus fourni. Garnie d'un trilobe, elle dessine une accolade dont la gorge ornée de feuillage s'inscrit entre deux tores reçus sur des colonnettes à chapiteau. Au sommet, en guise de fleuron, un motif floral s'épanouit entre deux cercles meublés chacun d'un quatrefeuille.

La statuaire

Adossé au chevet, l'autel de bois, en tronc de pyramide renversé, paraît bien simple avec son tabernacle à trois pans. On l'a surmonté d'un ensemble hétéroclite mais curieux de motifs posé naguère sur le linteau du sacraire. D'abord une sorte de façade de tabernacle à deux étages. Celui du bas est sculpté d'un bas-relief figurant deux anges en pied qui tiennent un panneau rectangulaire où apparaît un calice entre les deux mystérieuses majuscules V et T et l'inscription AGNUS DEI.



Chapelle Saint-Houarno. Maître-autel, tabernacle et statuaire hétéroclite

Dans l'autre, deux personnages en buste ouvrent un livre à moins qu'il ne s'agisse des Tables de la Loi. Un entablement à décor végétal couronne le rectangle, surmonté lui-même d'une sorte de gable ouvragé et ajouré qu'encadrent deux statuette de la Vierge et de saint Jean. Latéralement s'y ajoutent deux courtes ailes d'inspiration Renaissance. Elles présentent chacune un personnage en buste à l'intérieur d'une couronne laurée et des arabesques dont certains enroulements se terminent en têtes humaines.

Sur l'appui de la fenêtre s'allongent nonchalamment deux anges, au pied d'une Crucifixion provenant d'une poutre de gloire. Le Christ mort étend ses bras à l'horizontale et ses pieds sont fixés par un seul clou. Sur les côtés de la fenêtre se tiennent la Vierge et saint Jean. Cette œuvre d'excellente qualité disparaît dans le contre-jour de la fenêtre et mériterait d'être mieux mise en valeur.

Comme si ce n'était pas suffisant, on a placé aux extrémités du contretable, d'un côté, une petite statue de la Vierge à l'Enfant et de l'autre un saint moine vêtu d'une robe légèrement plissée, la tête enveloppée d'un capuchon qui retombe sur ses épaules en forme de camail.



Chapelle Saint-Houarno.

Crucifixion placée devant la fenêtre de chevet (venant d'une ancienne poutre de gloire)

De part et d'autre de la fenêtre, sur de belles consoles de granit, se tiennent un ermite et une femme couronnée assise dans un large fauteuil. L'ermite, peut-être saint Paul, bien droit, le visage régulier s'appuie sur un bâton et tient à main gauche un livre à fermoir. L'autre statue est interprétée comme une Vierge de l'Annonciation. La main droite posée sur la poitrine, elle lève l'avant-bras gauche, paume ouverte. Sa robe rose est serrée d'une ceinture d'étoffe dorée et son manteau bleu s'étale sur ses genoux, drapé en oblique. Malgré des traits et des volumes un peu épais, c'est une belle œuvre sans doute du XVI^e siècle.

A l'intérieur de la crédence, on a posé une statuette processionnelle de saint Salomon. En vêtement princier, couronne en tête et porteur d'un collier d'ordre, il marche, le bras en avant, et relève de la main gauche son manteau aux plis très amples.

Reste l'image du titulaire qui a pris place sur le linteau du sacraire. C'est le groupe de saint Hervé avec Guiharan et le loup. Debout, un pied en avant, le saint donne la main au jeune Guiharan qui le conduit et il tient en laisse son loup familier. Coiffé d'une toque, le visage en-



Chapelle Saint-Houarno
Vierge de l'Annonciation



Chapelle Saint-Houarno
Statuette de saint Salomon

cadre de ses cheveux et d'une barbe fournie, les yeux éteints, il porte par dessus sa robe blanche un manteau rouge brun posé sur ses épaules et largement ramené en avant. Le jeune Guiharan, une toque sur ses cheveux bouclés, sous l'effet de la marche, soulève un peu sa longue tunique bleutée. Quant au loup, demeuré accroupi, il tourne vers son maître son mufler et son oeil rond.

Le pardon

Le pardon se célèbre le 3^e dimanche de juillet, assez loin du 17 juin, anniversaire de la mort du saint. Il est le théâtre d'une procession de chevaux - pas moins de 120 en 1946 - et, depuis 1959, de tracteurs. Le cantique breton ne chante-t-il pas :

*O sant Houarnaou a bel amzer,
E Laoulann en hou peder
Eit ma vou goarnet hun ronsed
Azoh en droug hag er hlenued*

O Saint-Houarno, depuis longtemps,
A Langoëlan, on vous prie
Pour que soient protégés nos chevaux
Du mal et de la maladie.

L'humble fontaine se blottit sous le feuillage un peu au-delà de la chapelle. En arrière du bassin s'élève un petit pignon en appareil creusé d'une niche cintrée.

Chapelles disparues

La chapelle de Lochrist

La chapelle de Lochrist a disparu après la Révolution. Elle s'élevait à environ 500 mètres au nord de celle de Locmaria. On l'appelait *Lochrister-Hoed*, Lochrist-du-Bois. Ses origines pourraient bien être templières. Sous l'Ancien Régime, elle relevait de la seigneurie de Kerservant.

Selon l'abbé Le Gohébel, elle était longue de 13 m et large de 9 m, sans doute au transept. Elle avait une porte au midi et le portail à l'ouest, au bas du clocher, comme d'ordinaire. L'autel était adossé au pignon oriental et, dans le chœur, se trouvaient les statues du Saint Christ et de saint Laurent, actuellement à Locmaria, celle de sainte Marguerite et, dans la nef, saint Jacques, sainte Barbe, saint Mériadec qui toutes ont été transportées dans l'église paroissiale.

De même, les pierres provenant de la chapelle ont été utilisées par le recteur Sire (1847-53) à d'autres constructions.

Le pardon se tenait le lundi de la Pentecôte et était très fréquenté. On venait invoquer le Saint Christ surtout pour les maux d'oreille. La procession se rendait de la chapelle à la fontaine, appelée encore, en breton "*Fetan Sant Christ*".

La chapelle Saint-Efflam

La chapelle Saint-Efflam ne s'est effondrée que vers 1920. En 1919, on y célébra encore le pardon. En 1927, le préfet accorda au maire d'utiliser les matériaux, si les fidèles n'étaient pas disposés à subven-



Chapelle de Locmaria
Le Saint-Christ
(autrefois à Lochrist)

tionner sa reconstruction. Il recommandait de prendre des dispositions pour mettre les statues à l'abri. En 1961, une de ses fenêtres servit à éclairer le baptistère de l'église paroissiale. Selon l'abbé Le Gohébel, la chapelle datait du début du XVII^e siècle. On la trouve mentionnée dans un aveu, vers 1700. Elle dépendait alors des seigneurs de Coëtcodu qui y avaient les prééminences. En 1813, elle reçut une cloche.

C'était un édifice rectangulaire en moyen appareil, avec des contreforts inachevés, un clocher-à-jour et une sacristie au chevet. Comme c'est souvent le cas, le mur nord demeurait aveugle mais la chapelle était percée d'une fenêtre sur le chœur, d'une porte au midi qui comportait une accolade et du portail occidental. Toutes ces baies s'ouvraient en plein cintre, ce qui laisse supposer qu'elles dataient du XVII^e ou du XVIII^e siècle.

Mais la chapelle remontait à de plus anciennes origines à en juger par les statues qu'elle abritait. Celle du titulaire, en granit, se trouve désormais dans la chapelle de Saint-Servais où la belle cloche est venue le rejoindre. Lui faisait pendant la statue d'un saint armé de tenailles que l'on a dit être saint Eloi, le forgeron, mais qui pourrait être aussi bien saint Nicodème pour qui on semble avoir eu une certaine dévotion dans le quartier. Tous deux se tenaient sur des socles sculptés d'animaux fantastiques. On signalait aussi des statuette en pierre d'anges porte-cierges et les statues en bois de saint Gildas, de saint Yves, de saint Martin partageant son manteau et celle de la Trinité qui était mutilée.

La modeste fontaine de saint Efflam a survécu mais elle demeure à peu près inaccessible, perdue dans le vallon et enclavée dans une propriété particulière. Le



Chapelle de Saint-Servais
Statue de saint Efflam (granit)
(venue de sa chapelle disparue)

petit bassin carré est dominé par une sorte de fronton semi-circulaire où s'inscrit la date de 1610 (ou 1670).

Au voisinage plus immédiat de la chapelle aurait existé une autre fontaine dite de saint Honoré ou de saint Nicodème. Saint Honoré n'est guère connu en Bretagne mais il faut se souvenir que la femme de saint Efflam se nommait ENORA.

Les chapelles de Saint-Martin, de Saint-Loup et de Saint-Tugdual

Ces chapelles ne sont connues que par la tradition et leur existence demeure aléatoire.

La chapelle Saint-Martin se serait située entre les villages de Kerbras et de Kernec où un aveu signale un champ appelé "*Parc coz Iliz bras*", le grand champ de la vieille église, et d'autres "*Goz ilis*", ou "*Goz ilisieu*". On y aurait trouvé un amoncellement de pierres mais ces noms désignent aussi souvent des lieux qui contiennent des vestiges romains ou préhistoriques.

S'il a existé, cet édifice aurait disparu avant 1760. Une statue de saint Martin de Tours se voyait dans la chapelle de Saint-Efflam avant sa ruine.

On parle d'une chapelle de Saint-Loup au voisinage du village de Nicoulec (autrefois Locollec ou Lecollec). Il n'en reste plus trace et ses pierres auraient servi à bâtir, en 1735, la maison de Nicoulec.

En revanche demeurait une fontaine qui a donné son nom à la prairie humide où elle se trouvait : "*Flouren er Sant*" et plus anciennement "*Prat fetan er Sant*", prairie de la fontaine du saint. Ce saint était saint Loup, évêque de Troyes et compagnon de saint Germain d'Auxerre lors de son voyage missionnaire en Grande-Bretagne, mort en 479. Il était invoqué pour guérir de l'enflure et l'on venait se recommander à lui de Plélauff, de Berné, de Meslan et même des environs de Lorient. Le rite à observer consistait à vider la fontaine de son eau. Transportée au bourg, la statue de saint Loup s'est perdue.

Les chapelles domestiques

Les principaux manoirs de Langoëlan avaient une chapelle propre.

Un document de 1770 mentionne le manoir de Tronscorff avec sa chapelle sans qu'on en sache davantage.

On est un peu plus renseigné sur celle du manoir de Coëtcodu. On y desservait la chapellenie fondée, le 17 avril 1581, par Louis du Perenno et Bertrande Guimarho, sa femme. Ce bénéfice était doté de 100 livres pour y assurer trois messes hebdomadaires. Au XVIII^e siècle, le service de la chapellenie fut transporté dans la chapelle de Coëtanfao, en Séglien. Mentionnée encore en 1760 et en 1777, la chapelle de Coëtcodu ne figure pas dans le cadastre de 1842.

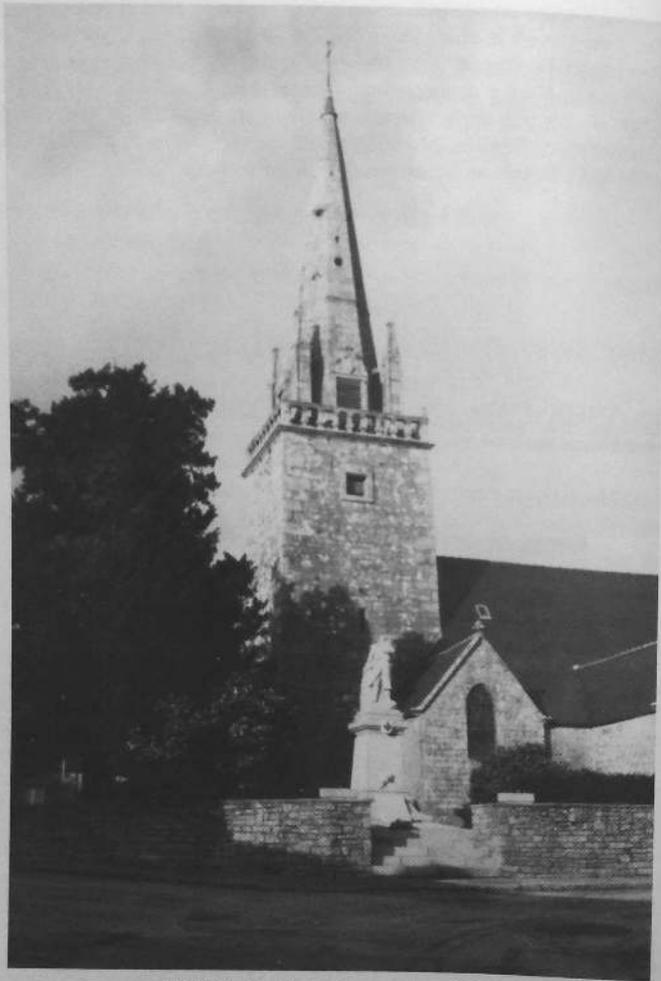
SOURCES

A.D.M. - 4 Ee 99/1 à 5. Registres paroissiaux 1669 à 1790.
2 0 99/819. Travaux communaux.

LE GOHEBEL (Abbé). Histoire de la paroisse jusqu'au XVI^e siècle dans "*Bro Laouelan - Echo paroissial de Langoëlan*". Années 1912 et suivantes, brochées en un volume de 232 p.



Église de Langoëlan - Niche du chœur



LIGNOL - Le clocher (reconstruit en 1851)

LIGNOL

On n'a pas encore trouvé de sens acceptable au nom de Lignol qui n'a guère varié depuis les origines connues. Il s'écrivait *Lingnoll* en 1327, *Lingnoll* en 1418, *Liniol* en 1427 et se retrouve dans un château d'Arradon, un village de Ploeren et peut-être sous la forme *Ligneul* dans un écart de Ménéac. Il se prononce en breton *en Ignol* et certains voient dans le "L" initial l'équivalent de l'article vannetais "en".

Pierre Madec imagine une forme *Din-eol* avec la chute du "D" qui paraît bien invraisemblable et rapproche *-eol* du nom d'un saint que Loth croyait trouver dans Péaule et Dineault. Or la forme la plus ancienne de Péaule est "plebs Gavele" et, selon B. Tanguy le second terme de Dineault serait tout simplement *Heol*, soleil et Dineault la forteresse du soleil. Tout cela n'éclaire pas beaucoup le nom de *Lignol*, à moins d'y voir l'« étang du soleil » ?...

Sans être primitive, la paroisse a pour patrons saint Pierre et saint Paul et remonte au Moyen-Age. Elle faisait partie de l'ancien doyenné de Locmalo et le recteur cueillait la dîme des onze frairies : le Bourg, Saint-Aloué, Paubihan, Kermadio, Tréfoual, Castel-Gal, Saint-Uzen, Kerguisern, Barlagadec, Touldu et Saint-Yves qui avait le rang de trêve dès 1418. Sur son territoire, on a recensé huit chapelles frairiales et les chapelles domestiques de Guergrom et du Coscro. Il n'en subsiste que trois : Saint-Yves, Saint-Mélan, et Saint-Nicolas.

L'église Saint-Pierre

Il n'est que de faire le tour de l'église de Lignol pour constater qu'elle a connu de multiples remaniements dont l'histoire n'est pas bien connue.

Historique de l'église

Rosenzweig avance que les petites fenêtres dans la longère nord de la nef, ébrasées à l'intérieur pourraient dater de l'époque romane. En ce cas elles seraient devenues à peu près méconnaissables. L'ensemble de l'édifice doit dater du XV^e siècle, notamment la plupart des arcades intérieures et la belle porte qui se trouve sous le porche. La chapelle, au nord du chœur, porte les marques du XVI^e siècle.

A cette époque les seigneurs du Cranno se considéraient comme les fondateurs de l'église et, dans un aveu de 1591, ils déclarent disposer de "trois tombes, au devant du grand autel et juxte (près d') un escabeau et banc appelé table de Pâques", sans doute la table de communion. Les tombes étaient recouvertes d'un plancher qui devait être celui du banc seigneurial disparu. Les paroissiens reconnurent sans peine cette appartenance, d'autant plus qu'ils percevaient pour elle une rente annuelle de dix sols.

Un siècle plus tard, Hyacinthe de Cosnoal, seigneur du Cranno, revendiquait les mêmes droits. En outre, il signalait, dans la maîtresse-vitre, les armes de la maison du Cranno, en alliance avec celles de Kermerien, de Guengat et de Queris (Kerriec ?), "savoir, du côté de l'évangile, au haut de la maîtresse-vitre deux écussons supportés par un ange, le premier "d'azur à une fleur-de-lys d'or en chef et deux macles d'or en pointe" (Kerriec-Coëtanfao), le deuxième : "Parti portant au 1 de Kermerien (d'or à trois chevrons d'azur, au lambel de même), au 2 écartelé : au 1, d'azur à trois mains d'argent, 2, 1 (Guengat), au 2, fascé d'or et de gueules de 6 pièces" armes qui figuraient aussi sur les accoudoirs du banc seigneurial.

Venus plus tardivement, les Lantivy du Coscro virent grandir leur influence dans la paroisse au XVII^e siècle, quand Louis-François épousa Florimonde de Keradieux, baronne de Rostrenen. On ignore s'ils participèrent à la construction de la tour qui porte la date de 1639 et à la restauration de la charpente gravée de celle de 1666 dans la chapelle du nord. En 1658, Louis-François parraine une cloche dont sa mère Françoise Guyomar est la marraine et, le même jour, sa femme Florimonde de Keradieux était marraine d'une seconde cloche.

En 1663, il revendique des prééminences dans l'église : bancs et escabeaux et tombes levées "au-dedans du chœur, du côté de l'évangile, lisières armoriées autour du chœur, tant dehors que dedans, et des

vîtres à ses armes (de gueules à l'épée d'argent en pal, la pointe en bas). En 1686, on bénissait encore une cloche pour l'église et Claude François de Lantivy en était le parrain. C'est vers cette époque que l'on introduisait un grand retable dans le chœur ce qui entraîna l'ouverture, au midi, d'une fenêtre en plein cintre et la disparition de la crédence.

Au-delà du chevet, la sacristie avec ses baies en arc segmentaire ne peut remonter au-delà de la fin du XVIII^e siècle. Déjà le vent allait tourner. Le parrain d'une cloche achetée en 1790 ne fut autre que Corentin Le Floch, député aux Etats-Généraux, originaire de Lignol.

Au lendemain de la Révolution, on ne parle plus que de réparations notamment au clocher. En 1851, il est à reconstruire : il avait été détruit par la foudre "depuis plusieurs années" et le conseil municipal demandait un secours de l'Etat mais le préfet rejeta la requête car le marché avait déjà été conclu avec l'entrepreneur Léon et les travaux étaient en cours, les chiffres avancés pour la dépense ne concordaient pas et les plans fournis étaient insuffisants.



L'église - Façade méridionale (modifiée en 1890)

En 1890, le recteur L'Hôpital entreprend une nouvelle et importante restauration qui concerne toute la façade méridionale dont l'aspect date de cette époque : la chapelle baptismale remplace le reliquaire reporté contre la tour ; le porche est surélevé ; les trois pignons qui suivent sont modifiés et tous sont couronnés des mêmes rampants. Seul le chœur est maintenu tel quel. "Cette disposition, écrit le recteur, conserve à notre église un caractère antique et lui donne un certain cachet architectural qu'elle ne possédait pas auparavant", ce dont on peut discuter. Il refit aussi la toiture à neuf et entreprit la rénovation intérieure qui lui valut, en 1894, une mention flatteuse, de l'évêque, Mgr Bécél : "Les travaux de restauration faits à l'église honorent le pasteur et le troupeau".

Vers 1970, c'est à une transformation intérieure que l'on procéda : les murs ont été décrépés, la voûte dotée d'un nouveau lambris, le mobilier du chœur repeint. Entre temps les fenêtres avaient été garnies de vitraux qui résument les styles en vogue depuis le XIX^e siècle.

La diversité de son architecture

A l'extérieur

A l'ouest se dresse, hors œuvre, le clocher composé de deux étages seulement, ce qui lui donne un aspect un peu courtaud. Carrée, massive, la tour ne s'éclaire que de petites baies quadrangulaires. Au bas la porte en plein cintre à bossages garde la date de 1639. La balustrade du sommet pourrait appartenir à la même époque. La flèche octogonale paraîtrait un peu grêle si elle n'était cantonnée de clochetons terminés en pyramide. Entre eux, des frontons semi-circulaires, dominés par une croix, coiffent les baies quadrangulaires de la chambre du clocher.

Le long de la façade méridionale s'avancent plus ou moins profondément cinq pignons surmontés chacun d'une croix. D'abord, au pied de la tour, la chapelle baptismale avec une simple fenêtre en arc brisé et, au-dessus, en relief une croix. Plus ample, le porche s'ouvre par une arcade en cintre brisé moulurée de cavets. Sa voûte est lambrissée en berceau brisé. Une très belle porte, sans doute du XV^e siècle, donne accès à l'église. Sa mouluration repose, de chaque côté, sur deux colonnettes à chapiteau feuillagé et elle s'entoure d'un larmier reçu sur des consoles également feuillagées. Au-dessus, un

socle supporte la statue un peu mutilée de saint Pierre en habits pontificaux. A droite, un bénitier polygonal se trouve engagé dans le mur. Le pignon suivant, en retrait, présente une ancre de marine au-dessus de la fenêtre en arc brisé. Puis vient une porte dont le larmier s'encadre de pilastres. Le dernier pignon, aux rampants ornés de crochets et sommé d'un fleuron, ferme une petite chapelle qui fait office de croisillon méridional. Un peu plus haut que la fenêtre en arc brisé apparaît un cœur. La restauration de cette façade au XIX^e siècle se reconnaît aisément et les bas-reliefs évoquent les trois vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité.



Église. Porte sous le porche méridional (XV^e s.)

Au midi, le chœur s'éclaire d'une grande fenêtre en plein cintre. A son chevet s'appuie la haute sacristie percée de baies en arc segmentaire et couverte d'une toiture à croupes.

La chapelle du nord, alignée sur le pignon, tranche sur le reste de l'édifice par ses contreforts obliques à court pinacle, la plinthe et la corniche moulurées au bas et au haut de ses murs, ses rampants ornés de crochets et ses fenêtres en arc brisé meublées de lancettes et de flammes.

La longère de la nef s'ajoute de cinq fenêtres : aux extrémités, deux petites, rectangulaires, et les trois autres surmontées de frontons semi-circulaires qui entament la toiture.

A l'intérieur

La même complexité se retrouve dans l'intérieur divisé en trois vaisseaux et qui s'élargit vers le chœur d'une grande chapelle, côté nord, et d'une autre plus petite au midi.

Les trois travées de la nef principale communiquent avec les bas-côtés par des arcades en cintre brisé, à double rouleau chanfreiné. Elles reposent alternativement sur des piles octogonales et des colonnes cylindriques par l'intermédiaire de chapiteaux très frustes, simplement géométriques ou sculptés de quelques motifs : des feuilles, un masque humain, une tête d'animal.

Un pan de mur où se remarque au nord une reprise de maçonnerie les sépare d'une seconde série d'arcades, deux au midi et trois au nord. Celles du midi sont du même type que les précédentes. Au nord les arcs sont profilés de cavets et les piles cylindriques coiffées de chapiteaux aux élégantes moulures géométriques. La première de ces arcades ouvre sur le bas-côté, les deux autres sur la chapelle. Celle-ci d'autre part communique avec le bas-côté par un arc en plein cintre mouluré qui d'un côté pénètre une pile engagée dans le mur et de l'autre repose sur un chapiteau.



Église. Nef centrale restaurée en 1969.

Au midi, un mur percé d'une fenêtre en plein cintre borde le chœur et, à la suite, une arcade donne accès à une petite chapelle dans laquelle débouche directement le bas côté.

Le sol est dallé et, privés de leur revêtement, les murs laissent apparaître leur médiocre appareil de moellons. Des nervures soulignent le lambris de la voûte. On a conservé les entrants de la nef et les sablières unies où s'inscrit la date de 1666.

Le mobilier du chœur

Le chœur prolonge la nef principale, surélevé d'un degré et dallé de schiste. Avec la disparition du grand panneau peint de la Résurrection qui ornait le retable, il a perdu beaucoup de sa noblesse, en dépit de la restauration dont il a bénéficié.

L'autel en forme de tombeau modérément galbé avec un médaillon sur le devant, porte deux gradins à rinceaux, et un contretable regroupant le tabernacle et ses deux ailes. Le tabernacle est décoré d'un ostensor, d'angelots et de chutes de fleurs. Six niches l'encadrent avec, de chaque côté, une statuette d'évêque entre celles de saint Pierre et de saint Paul.

Le crucifix plaqué sur le mur nu ne parvient pas à faire oublier l'ancien tableau. De part et d'autre, les grandes niches se dressent sur un haut soubassement entre deux colonnes qui portent l'entablement et un demi-fronton. Elles contiennent les statues de patrons de l'église. Saint Pierre, en pape, porte la tiare, une chape rouge à patte agrafée et, s'il a perdu sa croix pontificale, il tient toujours ses clefs emblématiques. La statue dite de saint Paul est, en réalité, un saint Jean provenant d'un groupe de la Crucifixion. Vêtu d'une tunique rose serrée d'une ceinture, son manteau rouge posé sur les épaules, la main sur la poitrine, il regarde vers la droite. Il peut appartenir au XVI^e siècle tandis que le saint Pierre serait plutôt du XVII^e ou du XVIII^e. L'entablement cintré qui couronnait le motif central supporte la niche supérieure encadrée de colonnettes. La statue qu'elle abrite montre d'une main le sol et de l'autre, posée sur sa poitrine, retient son manteau. Il serait infiniment souhaitable que ce retable, sans doute du XVIII^e siècle, retrouve avec un tableau central sa dignité première.

L'autel de la célébration apparaît comme une réplique de celui du retable avec cependant un galbe plus prononcé. Il a été prélevé



Le maître-autel restauré (XVIII^e s.)

sur la chapelle du midi. Le vitrail de l'unique fenêtre du chœur, représentant saint Pierre, est sorti, en 1891, de l'atelier Hucher du Mans.

La chapelle du Rosaire

Au nord, la chapelle du Rosaire a l'avantage d'avoir conservé son retable qui a été restauré. Dans un cadre qui ne semble pas d'origine, la Vierge avec son Enfant sur les genoux apparaît au sein d'une gloire lumineuse entourée des médaillons du Rosaire. Elle tend un chapelet à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne agenouillés à même le



Retable du Rosaire

sol dans des attitudes de surprise et d'accueil. Ce tableau est daté de 1814 et signé BLEVIN.

Accosté de deux chutes de fruits, il s'inscrit entre deux ailes rectilignes où des colonnes torses habillées de pampres soutiennent un entablement à ressauts et un fronton syncopé auquel pend une lourde guirlande de fleurs sous un vase. Le couronnement du corps central n'est qu'une pauvre restauration du XIX^e siècle.

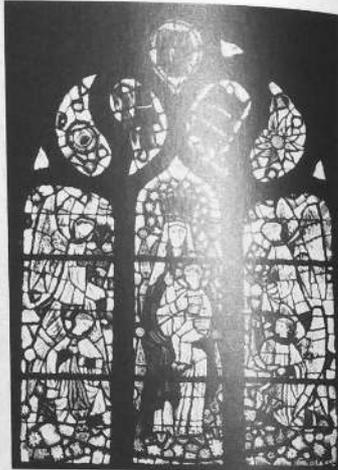
Chacune des ailes comporte une niche à socle et coquille entourée de chutes végétales à partir d'angelots. A la droite du tableau, saint Joseph porte l'Enfant Jésus tout en se drapant majestueusement d'un manteau rouge. De l'autre côté, une Vierge dénommée Notre-Dame de Pitié, debout, très digne dans sa douleur, croise les bras sur la poitrine et relève son manteau qui tombe devant elle en plis réguliers. Elle a pu appartenir, comme le saint Jean, à une Crucifixion du XVI^e siècle. L'autel, en tombeau galbé porte deux gradins unis et le tabernacle orné d'un cœur rayonnant entre deux pilastres corinthiens.

En souvenir de la mission de 1960, le verrier quimpérois Toulhoat a placé dans la fenêtre nord de la chapelle un vitrail qui res-

plendit de tous ses feux. Il représente la Vierge entourée d'anges. A l'ouest, Bonneville de Rieux avait déjà figuré l'Apparition de Notre-Dame à Lourdes.

Dans la nef

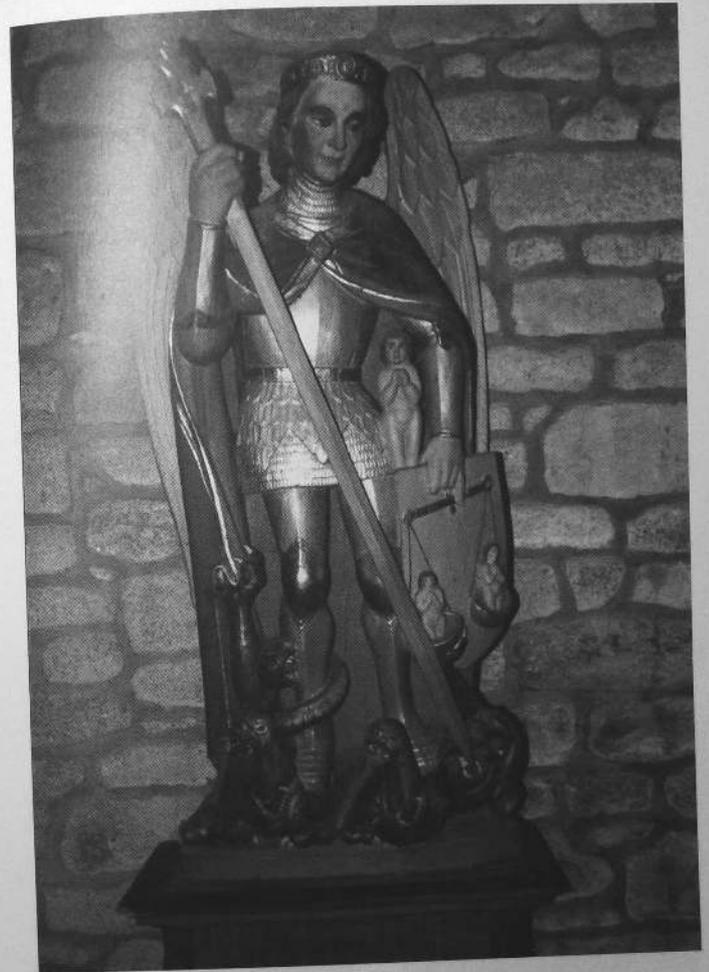
Les fenêtres du bas-côté nord sont garnies des images de saint Yves, saint Nicolas, saint Melaine, œuvres du verrier Le Guével. Au sud, l'extrémité occidentale du bas-côté est occupée par la chapelle baptismale que ferme une grille métallique. Sur son pied en forme de balustre, la fontaine ovale vaut surtout par son marbre polychrome. Au mur du fond s'applique un groupe en plâtre du Baptême de Jésus et ce même sujet est reproduit par le verrier Bonneville (1946) dans le vitrail de la fenêtre. Vis-à-vis, le grand Christ en bois a été offert à la paroisse par un réfugié du Nord.



*Vitrail de la chapelle Nord
(Toulhoat 1960)*

En s'avancant dans le bas-côté, on découvre une magnifique statue de saint Michel terrassant le dragon qui doit dater du XVI^e siècle. Les ailes repliées, revêtu d'un long manteau par dessus son armure, l'archange plonge son épée crucifère dans la gueule du monstre qui se défend en enroulant sa queue autour de la jambe et en s'agrippant au manteau de son vainqueur. De la main gauche, celui-ci tient à la fois son écu et une balance avec, dans les coupelles, deux âmes que le démon s'efforce d'attirer à lui tandis qu'au-dessus une troisième apparaît, déjà sauvée, détail qui est peu fréquent.

Au voisinage de la porte du porche, un grand bénitier ovale en granit repose sur quatre masques en haut-relief, une courte colonne circulaire baguée et un socle carré. Dans la fenêtre qui suit figure le vitrail de l'Apparition de sainte Anne à Nicolazic. De là, on accède à la petite chapelle du midi éclairée par le vitrail de l'Apparition du Sacré-Coeur à sainte Marguerite - Marie. L'autel a été retiré mais, à



Statue de saint Michel (XVI^e)

la paroi de l'est, dressées sur de grossiers supports, s'adosent les statues en bois de sainte Anne et de saint Joachim. Puissante matrone, enveloppée de son manteau aux plis bouillonnants, sainte Anne ouvre à deux mains le livre des Ecritures. Aussi majestueux, saint Joachim avance un peu la jambe gauche et y appuie un rouleau de parchemin. De la main droite il retient son manteau laissant à découvert sa tunique serrée d'une ceinture d'étoffe et fendue sur ses chausses. Ces deux statues mouvementées doivent être du XVIII^e siècle.



Bénitier de granit de l'église



Statue de saint Joachim (XVIII^e s.)



Statue de sainte Anne (XVIII^e s.)

Les à-côtés

De tout temps, les cloches ont été le souci constant des recteurs et de la population. Au XIX^e siècle, la sonnerie du clocher se composait déjà de trois cloches. La plus petite, datée de 1829, subit une première restauration à Lorient, en 1934, mais elle était de nouveau fêlée en 1940. Les deux autres avaient été bénites en 1882 par Mgr Bécel. La plus grande souffrit en 1939 du même accident et il faudra attendre 1943 pour que la maison Paccard d'Annecy se charge de refondre les deux cloches malades et elles seront à nouveau bénites par Mgr Le Hunsec le 4 août 1946. Le carillon donne le *sol*, le *la* et le *si*.

Comme partout autrefois, le cimetière entourait l'église. En 1923, la municipalité demanda son déplacement. Ses démarches aboutirent, en 1927, à l'ouverture d'un nouveau cimetière, au nord du bourg, où fut élevée une grande croix de pierre. Ce n'est qu'en 1945 que l'ancien fut dégagé pour devenir une place publique. On construisit autour de l'église un muret qui la serre d'un peu près. Sur le terre-plein on a conservé un vieil if et il est encore occupé par le monument aux morts et la croix de mission en pierre qui porte la date de 1934.

La chapelle de Saint-Hervezen

A environ 2,5 kilomètres au nord du bourg se situe le village de Saint-Hervezen, qui porte le nom d'un saint breton, sans doute aussi titulaire primitif de la chapelle dédiée actuellement à saint Nicolas. On ne sait rien de lui et l'on n'est guère plus avancé d'apprendre qu'on écrivait Saint-Terguezen en 1414 et sans doute plus correctement Saint-Arvezen, en 1418, même si l'on tente des rapprochements hasardeux avec saint-Erven de Plouray et Saint-Derven de Brandivy. Le nom pourrait dériver d'une forme plus ancienne Haer-Wethen.

La chapelle se dresse sur un tertre, au bord de la route de Lignol à Ploerdut. Rectangulaire, en moellons qui ont été revêtus, elle ne s'abrite plus que sous une toiture de fibro-ciment. Un léger chanfrein adoucit les angles de la porte frontale en arc à peine brisé. Le pignon se continue dans la souche du clocheton couronnée d'une corniche. Ouverte à l'ouest et à l'est, sous une petite bâtière sommée d'une croix, la chambre de la cloche semble avoir été refaite. Une porte en plein cintre, aux arêtes vives, a été ménagée dans la longère du midi et deux fenêtres en arc brisé éclairent le chœur. La baie du chevet, rectangu-



Chapelle Saint-Hervezen

laire à l'extérieur s'inscrit à l'intérieur sous un arc segmentaire. Le sol est en terre battue, la charpente très légère, et les murs ont été décrépés.

Deux degrés relèvent le plancher du chœur où l'autel, en tronc de pyramide renversé, est flanqué de deux bahuts sans doute plus anciens que lui. Sur le tiroir de l'un d'eux une longue inscription, d'une orthographe assez fantaisiste, livre la date de 1744, le nom du recteur : vénérable et discret missire Jean-Marie Gravé et celui du fabrique François Perron.

L'autel s'ornait sans doute d'un retable de bois ou tout au moins de deux niches latérales car on a conservé deux pedestaux sculptés d'un angelot. Deux colonnes jumelles encadrent de chaque côté le tabernacle dont la porte présente un ostensor en faible relief. Sur le dessus est posé un crucifix de bonne facture. La tête penchée à droite sous

la couronne d'épines, les doigts recroquevillés, le bassin entouré du perizonium, les pieds cloués l'un sur l'autre, le Christ expire sur sa croix.

A même l'autel, sont aussi posées les statues de saint Jean-Baptiste et d'un saint Apôtre qui ne manquent pas de caractère. Vêtu d'une longue tunique brune qui tombe sur ses pieds nus, le Précurseur, au visage grave, tient à deux mains un médaillon figurant l'Agneau de Dieu. L'Apôtre a perdu l'emblème qu'il tenait à main droite mais serre dans l'autre main un livre. Le visage a la même forme allongée que celui du Baptiste. Une ceinture serre sa robe verte plissée et son manteau tombe à partir de ses épaules.

Deux autres statues se dressent sur les bahuts sans avoir ni la même ancienneté ni la même qualité. Elles représentent saint Nicolas et saint Guillaume, tous deux coiffés de la mitre épiscopale et revêtus le premier d'une chape verte, l'autre d'une chasuble rouge.



Statue de saint Jean-Baptiste



Statue de saint anonyme

Parmi les carreaux blancs de la fenêtre du chevet se remarque une petite Crucifixion jaune d'argent, qui pourrait être du XVII^e siècle. Dans la chapelle un ex-voto représente grossièrement un loup à la poursuite d'un mouton. Si l'on signale encore un bénitier polygonal encastré près de la porte du midi, on a épuisé les richesses de cette chapelle qui mériterait d'être restaurée et remise en valeur.

De l'autre côté et en contrebas de la route, on aperçoit une humble fontaine à pignon triangulaire creusé d'une niche. Elle se double un autre bassin carré et tous deux déversent leur eau dans un lavoir maintenant déserté.

La chapelle Saint-Melan

La petite chapelle de saint Melan s'élève en terrain découvert, séparée cependant de la route par une courte rangée d'arbres, au sud du village de Treuz-er-Lann. On y honore, comme à Meslan et à Plumelin, saint Melaine, évêque de Rennes dont on prétendait qu'il était né au village de Kernabat. En réalité, d'origine gallo-romaine, il a vu le jour dans le Vannetais oriental et est mort un 6 novembre vers 530. La statue de pierre de la chapelle porte en lettres gothiques la dénomination "St Melan" et le savant linguiste Joseph Loth y reconnaissait plutôt un saint Maelan d'Outre-Manche qui aurait aussi donné son nom à une chapelle de Lanvégen et à un village de Guern.

Son architecture

En dépit de ses modestes dimensions, la chapelle de Lignol n'est pas sans intérêt, bien qu'elle ne soit plus couverte que d'une toiture en fibro-ciment. Un beau parement de granit l'habille, mouluré d'une plinthe au bas des murs. Sans doute restauré, le pignon de l'ouest n'est percé que d'une porte en arc brisé avec une discrète décoration de gorges et de tores et un chanfrein le long des piedroits. Au sommet, le clocher comporte une souche cubique, entre deux corniches une chambre ajourée sur les quatre faces, et une courte flèche octogonale cantonnée et sommée de boules. La longère nord est aveugle et le pignon oriental l'est devenu depuis que la fenêtre en tiers-point à ébrasement concave a été maçonnée mais les rampants ont conservé leurs crochets. La façade méridionale a encore belle apparence, grâce à la fenêtre en arc brisé moulurée d'un large

cavet et surtout à sa porte, semblable à celle de l'ouest mais surmontée d'un larmier en accolade. On y devine encore les traces d'un écu qui a été martelé. Cet édifice garde ainsi bien des traits du XVI^e siècle.

L'intérieur fait un peu pauvre, avec son sol de terre battue et après la disparition de son revêtement, du lambris de la voûte, de la balustrade du chœur et du retable du chevet. Fort heureusement, l'autel de granit est toujours là, rectangulaire, adossé au mur et orné de puissantes moulures. Il s'accompagne d'une crédence en anse de panier surbaissée, bordée de pilastres plats aux pinacles mutilés et coiffée d'une accolade à crochets.

Ses statues

Debout, sur des socles semi-circulaires, se tiennent deux belles statues de granit polychromé. Côté Evangile, saint Melan, en évêque, la main droite bénissante, coiffé d'une courte mitre et vêtu d'une longue chasuble verte, a perdu malheureusement la main droite qui tenait la crosse. De l'autre côté saint Nicodème porte le chapeau pointu des Juifs sur son abondante chevelure et sa longue robe à col rabattu s'entr'ouvre pour laisser apercevoir sa jambe gauche. Il tient à main droite une paire de tenailles et à gauche les trois clous retirés de la Croix. Une grosse aumônière pend à sa ceinture. L'un et l'autre ont des visages expressifs qui ajoutent à la qualité de ces deux statues contemporaines de la chapelle.



Chapelle Saint-Melan



Chapelle Saint-Melan
Statue du patron (granit)



Statue du patron
Statue de saint Nicodème (granit)

De nouveaux cultes y avaient été introduits, celui de la Vierge avec une statue en bois, ceux aussi de saints protecteurs de la vie agricole comme saint Eloi ou saint Hilaire, saint Cornély dont les statues de bois ont été peut-être mises à l'abri.

On travaille, en effet, à la restauration de cette chapelle qui mérite de survivre.

La chapelle Saint-Yves

De toutes les chapelles de Lignol, Saint-Yves est la plus grande et la plus belle et pourtant les archives demeurent bien discrètes à son sujet.

Son histoire

Selon une tradition recueillie dans le quartier elle devait son existence à un miracle accompli par saint Yves. Comme il revenait de Bubry, où s'élève aussi une grande et belle chapelle en son honneur, il aurait, d'un signe de croix éteint un incendie qui dévorait une maison religieuse dans le village. Malheureusement il n'a jamais été dit que l'official de Tréguier fût venu dans le diocèse de Vannes.

Selon les uns, cette maison religieuse était un hôpital fondé par les Templiers et tombé aux mains des Hospitaliers ; pour les autres, elle appartenait aux Trinitaires qui adjoignirent à la chapelle primitive une aile dédiée à la Très Sainte Trinité. Aucun document ne vient confirmer ces allégations. De toutes manières la patronage de saint Yves ne saurait être antérieur à sa canonisation intervenue en 1347.

La chapelle se trouve mentionnée dans un aveu de 1663 ; elle relevait alors de la seigneurie du Coscro appartenant à Louis-François de Lantivy. Elle fut l'objet à cette époque d'une importante restauration. En 1746, mourut missire Louis Le Bris qui en était le chapelain.

Comme la plupart des édifices religieux, faute d'entretien, la chapelle avait souffert des années révolutionnaires et son état demeura précaire jusqu'à nos jours, alors qu'on y célébrait la messe, le dimanche, en alternance avec l'église. En 1808, elle retrouva une cloche fondue chez Margely à Lorient. Vers le milieu du siècle, il fallut la restaurer ; ce qui n'empêcha pas la charpente et une partie des murs de s'écrouler, en 1926. Fort heureusement, le pignon de l'ouest et son clocher venaient d'être inscrits à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques et des travaux furent entrepris pour la sauvegarde de la chapelle.

Depuis 1979, un Comité l'a prise en charge et pourvoit à son entretien mais elle garde bien des traces de ses anciennes blessures.

La chapelle double

Elle se dresse sur un petit tertre au coeur du village, situé à trois kilomètres au sud du bourg. Dès qu'on en approche, on ne peut manquer d'être frappé par la dentelle du clocher. En réalité, on se trouve en présence de deux chapelles qui communiquent entre elles : la chapelle Saint-Yves, proprement dite, orientée et longue de 12 mètres et perpendiculairement, au nord, une aile de 17 mètres dédiée à la Très Sainte Trinité.

La façade occidentale de Saint-Yves qui porte le clocher est particulièrement harmonieuse. Deux contreforts obliques, à double larmier, l'épaulent, celui du midi sommé d'une Pietà de granit. La Vierge assise soutient sur ses genoux le cadavre de son Fils, très arqué, les jambes un peu repliées, le bras droit tombant en oblique. Le portail en arc à peine brisé s'entoure de trois gorges bien marquées. Une accolade à feuilles frisées et haut fleuron coiffe l'arcade et s'appuie latéralement à deux pilastres plats surmontés de fins pinacles. Des crosses végétales animent les rampants du pignon et des degrés escaladent celui du nord avant de se redresser en une volée qui gagne la chambre des cloches. Une large galerie posée en encorbellement sur arceaux ceinture la souche du clocher. Sa balustrade s'ajoute largement de lobes inscrits dans des ovales. Sur la chambre s'ouvrent de hautes baies, jumelles à l'ouest et à l'est, uniques au nord et au sud. Elles sont surmontées de gables aigus fendus d'une meurtrière. Entre eux s'élève la flèche pyra-



Chapelle Saint-Yves. Façade méridionale

midale chargée de crochets de long de ses angles. Rien de plus gracieux que cette façade du XVI^e siècle.

Le reste de la chapelle a beaucoup moins d'intérêt. La longère du midi ne vaut que par son appareil régulier. Elle est percée d'une porte et d'une fenêtre en plein cintre. Au chevet, des crochets ornent encore les rampants avec, au départ un lion mais la fenêtre en plein cintre indique un remaniement tardif.

Au nord, la chapelle de la Trinité interrompt le mur aveugle fait de moellons. Avec elle, l'appareil de granit s'affirme à nouveau et même une plinthe moulurée règne au bas des murs ; les rampants du pignon portent des crochets et, dans la longère de l'ouest, s'ouvre une porte au linteau mouluré en accolade, caractères qui appartiennent au XVI^e siècle mais les quatre fenêtres, deux à l'est et deux à l'ouest, percées en plein cintre, suggèrent une importante reprise. Perpendiculaire à la chapelle, prolongée par un édifice de niveau inférieur, la sacristie, en dépit de son beau matériau, défigure un peu cet ensemble.

L'intérieur de Saint-Yves

Une charpente et une toiture récentes couvrent le vaisseau de Saint-Yves. Les entrails ont disparu et ne subsistent que quelques éléments de la sablière avec des motifs en dents de scie, des animaux, un personnage. Le sol est dallé et les murs viennent d'être rejointoyés.

Trois degrés montent à la plate forme du chœur où se dresse un autel en forme de tombeau galbé. Côté Epître, des pilastres à pinacles fleuris accostent la crédence moulurée en accolade garnie de feuilles et sommée d'un fleuron mutilé. Une armoire de pierre rectangulaire occupe l'angle nord-est du chœur. De ce même côté, une belle porte en anse de panier, ornée de tores et de gorges, actuellement murée, devait déboucher sur une ancienne sacristie.

De part et d'autre de la fenêtre axiale se tiennent, sur des socles de pierre, les statues de saint Yves en bois et de saint Méen en pierre. Très digne, le patron de la chapelle, habillé en chanoine : camail, long surplis et soutane se cassant au bas sur les souliers, serre dans sa main gauche un parchemin enroulé. Son visage, un peu épais, s'encadre de longs cheveux sous le bonnet carré de docteur. La statue pourrait être du XVI^e ou du XVII^e siècle. Sur le socle qui la supporte, un personnage en buste soutient à deux mains la tablette. L'autre socle est sculpté de



Statue de saint Yves (bois)



Statue de saint Méen (granit)

moultres géométriques. Saint Méen, engoncé dans le capuchon de sa bure tient de la main gauche la custode qui protège son livre de prière et présentait sans doute dans sa main droite un attribut qui a disparu.

Dans la nef, un grand bénitier polygonal dessert la porte du midi. Il est posé sur un support sculpté d'arcs aigus qui a toute l'apparence d'un ancien pinacle. La communication avec la chapelle de la Trinité se fait par une large arcade en plein cintre reçue sur de simples tailloirs.

La grande chapelle de la Trinité

Dallée et blanchie, cette grande chapelle, si elle a perdu son lambris, conserve du moins sa charpente ancienne avec ses entrants engoulés par des crocodiles et ornés d'un nœud au milieu et ses sablières sculptées de personnages fabuleux et d'animaux fantastiques.



L'aile nord dédiée à la Trinité

Une table de communion faite de balustres tournés et d'une main courante délimite le chœur. Le long autel en tombeau galbé, sans doute du XVIII^e siècle, s'adosse encore au mur de chevet peint d'une grande tenture semée d'hermines. Au milieu sur un socle orné de deux têtes d'angelots à la mine un peu étonnée, est posée la majestueuse statue de la Trinité. Assis dans un fauteuil, le Père au visage parfaitement modelé dans le cadre d'une chevelure et d'une barbe fournie porte une couronne fermée et tient à deux mains la croix du Christ serrée entre ses genoux et sur laquelle s'est perchée la colombe du Saint-Esprit. Son manteau s'ouvre sur la poitrine avant de s'étaler sur ses jambes jusqu'aux pieds nus.



Statue de la Trinité (XVI^e s.)

D'autres statues non moins intéressantes peuplent cette chapelle. Dans le chœur, contre le mur de l'ouest, la Vierge porte son Enfant assis sur son avant-bras gauche et de la main droite lui caresse les pieds. Une couronne est posée sur sa chevelure qui tombe en nattes de chaque côté de son visage très régulier. Par dessus sa robe blanche son manteau revient sur le devant du corps en larges ondulations. De face l'Enfant a la mine éveillée, vêtu d'une longue tunique, bénit de la main droite et de l'autre tient un globe. Plus loin, le Crucifix retient surtout l'attention à cause du crâne fixé sous les pieds du Christ.

De l'autre côté, saint Diboen, à la physionomie un peu naïve, est habillé de la bure franciscaine serrée d'une cordelière. Il a perdu l'emblème qu'il présentait à main droite, sans doute un crucifix, mais soutient de la main gauche un livre ouvert. Un saint évêque, devenu anonyme, continue de bénir bien que soit brisée sa crosse fleurie. Il est coiffé d'une large mitre et sa chasuble s'anime de quelques plis concentriques. Vient ensuite une sainte Marguerite "issant" du dragon, coiffée d'un chaperon et vêtue d'une robe dorée. Le monstre accroupi se tord la queue de rage et tourne vers la sainte une gueule menaçante mais impuissante.

On le voit, même appauvrie, la chapelle ne manque pas de richesses. La statuaire attend d'être mise en valeur. Le saint Méen, en pierre, pourrait être du XV^e siècle, les nobles statues en bois de la Trinité, de la Vierge, du saint Evêque, de sainte Marguerite, du siècle suivant. Plus récent, saint Diboen n'est pas à dédaigner pour autant.

Le placître autour de la chapelle a sans doute servi de cimetière. De la croix qui le dominait ne reste plus que le socle perforé et les bras privés du fût qui les dresserait à nouveau vers le ciel.

Les chapelles disparues

La paroisse de Lignol possédait, sur son territoire, plusieurs autres chapelles maintenant disparues.

D'après un aveu de 1686, *une chapelle de Saint-Michel* se trouvait au voisinage de Saint-Nennec. Le nom du village se rapproche de celui de sainte Ninnoc qui aurait eu, selon le Cartulaire de Quimperlé, son monastère à Lannec de Ploemeur, si bien qu'on peut se demander s'il n'y a pas eu encore ici substitution de patronage. La chapelle aurait



Statue de Vierge à l'Enfant (XVI^e s.)



Statue de saint Diboen



Statue d'un saint Evêque (XVI^e s.)



Statue de sainte Marguerite (XVI^e s.)

été bâtie ou rebâtie, au XVII^e siècle, par un sieur du Cranno, et Hyacinthe de Cosnoal y revendiquait en 1683 des prééminences au titre de cette seigneurie. Elle a été démolie en 1874 et c'est peut-être de là que provient le beau saint Michel de l'église.

En 1885, fut abandonnée, de la même manière la *chapelle de Saint-André* dont un village garde le nom à proximité de Saint-Hervezen.

Quelques années plus tard, c'était le tour de la *chapelle Saint-Charles à Saint-Alloué*. Le vieux saint breton dépossédé était dénommé Alvoez en 1420, Elvoez en 1431, Algouez en 1461. La fontaine a survécu, isolée, à l'orée du bois. Adossée à un remblai de pierre, elle regarde vers le nord. Le pignon triangulaire, sommé d'une croix, est en partie démoli mais présente encore trois cercles disposés en triangle. La niche amortie en anse de panier retient sur son socle la tête d'une ancienne statue.



Croix du Pou



Croix du Hingair

Il y avait encore des chapelles :

Au Hingair, où elle était dédiée à saint Grégoire. A l'embranchement du chemin qui y conduit se dresse une croix de granit, sur un soubassement et un socle carré, sculptée d'un Christ assez grossier.

A Trefoual, sous le patronage de sainte Madeleine. Dans ce même secteur, se voit une autre croix avec un Christ en bas-relief, les bras courts et la tête volumineuse.

A Barlagadec où elle avait pour titulaire saint Jean.

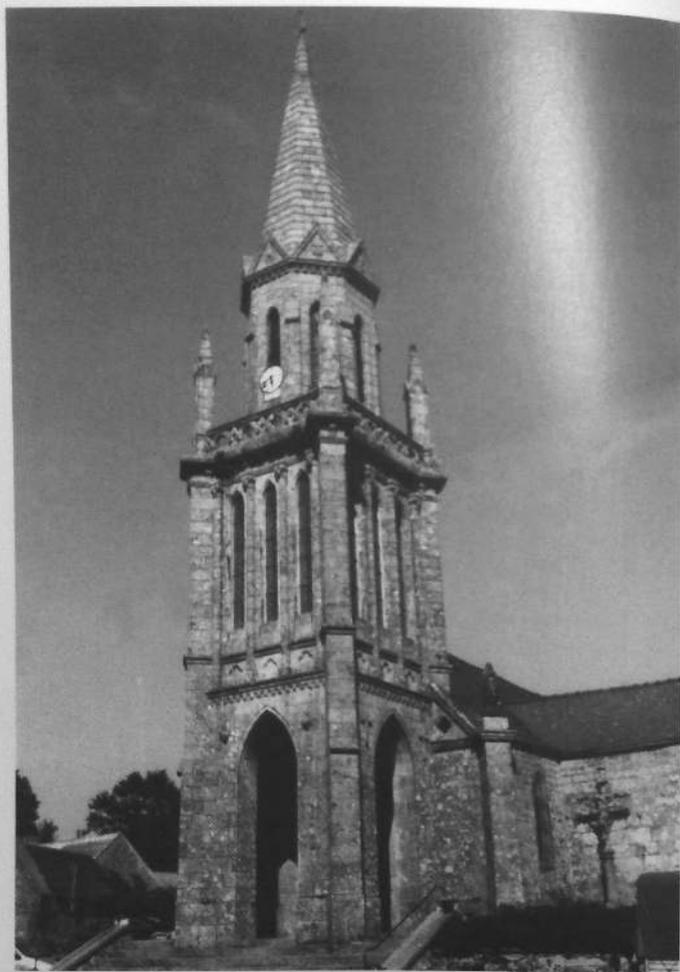
Plusieurs manoirs disposaient d'une chapelle domestique. Dans celle de *Guergrom* furent célébrés, coup sur coup, deux mariages en 1664. Le 7 octobre 1758, le recteur de Lignol bénit la *chapelle du Coscro*. A en croire le cahier de paroisse il y avait également des chapelles au *Pou* et à *Cravial*. A l'embranchement du chemin du Pou, sur un soubassement de deux degrés, une stèle bulbeuse, peut-être gauloise, sert de socle à une croix monolithique à laquelle est attaché un Christ de métal.

SOURCES

- A.D.M. - 1 Mi Ec 110 R 01 à 06 - Registres paroissiaux de 1582 à 1790
- 2 O 110 0925 - Travaux communaux



Chapelle Saint-Yves. Sablière sculptée



PERSQUEN - Le clocher de l'église (1876)

PERSQUEN

La paroisse de Persquen occupe le secteur sud-est du canton de Guéméné. Elle est mentionnée pour la première fois, en 1387, dans le catalogue du chapitre sous la forme *Perzquen* qui a donc peu varié.

Les toponymistes ne s'accordent guère sur le sens du mot. Vallerie signale dans la paroisse un village dénommé *Plousquen* où il voit le centre de la paroisse primitive qui serait le *plou* de *squen*, ce second terme désignant un saint malheureusement totalement inconnu. Il interprète *perz* comme une variante de *parth* avec le sens de lot, part. *Persquen* serait donc une portion du "plou" de "Squen". Pour Pierre Madec, *Persquen* désigne une hauteur boisée : "*pers*" impliquant une idée de hauteur, comme dans Braspart et *quen* que l'on retrouve dans Quenecan et Coëtquennec aurait le sens de "bois". Mais *Quenecan* contient plutôt la racine *knech* = hauteur. Bernard Tanguy donne une autre explication. Le vieux breton *perth* qui a évolué en *perz* est identique au gallois avec le sens de "haie, buisson" comme dans Questembert et dans Hirberz de Plouay. Dès lors le nom de Persquen perd toute portée hagionymique même s'il s'agit encore dans le second terme d'un nom d'homme. Comme on le voit, la discussion demeure ouverte.

Sur le territoire de la paroisse, un autre nom mérite d'être relevé, celui du village de *Milizac*. Il est d'origine gallo-romaine et désignait un ancien domaine rural. C'est un dérivé en *-iacos* d'un nom d'homme soit latin : *Militius*, soit plutôt gaulois *Mellisos*, de la racine *melo-* qui signifie "miel".

Quoi qu'il en soit, la paroisse a été incorporée de bonne heure à la seigneurie de Kemenet-Guegan et au doyenné du même nom et a suivi leur destinée. A la fin du XVII^e siècle, elle comprenait 395 familles. Le recteur dîmait à la 33^e gerbe et les frairies se regroupaient autour de l'église paroissiale et des quatre chapelles du Penety, de Saint-Vincent de Milizac, de Saint-Maudé et de Saint-Hervé.

L'église est placée sous le patronage de saint Adrien et cela au moins depuis le XVI^e siècle puisqu'une vieille cloche porte l'inscription : SANCTE ADRIANE ORA PRO NOBIS LAN MIL VCXXIII (1523). Saint Adrien était un officier romain de l'armée impériale, converti à la vue des supplices infligés aux chrétiens et mort lui-même martyr sous Dioclétien. Il se peut qu'il nous cache un vieux saint breton. Il existe sur la paroisse un village de Saint-Drenan et on honore, en Bretagne, un (ou plusieurs) saint sous les noms de Drien, Derien, Rien ou même Au-dren. Souvent on les invoque contre les douleurs intestinales comme à Saint-Adrien de Saint-Barthélémy (Morbihan).

La seigneurie principale était celle de Penvern dont les premiers titulaires se disaient cadets de Rohan et, à ce titre, se considéraient comme fondateurs de l'église où ils avaient une tombe "proche du maître-autel, du côté de l'Epître".

L'église Saint-Adrien

Au premier regard apparaît le caractère composite de l'église Saint-Adrien de Persquen. Elle se compose d'un vaisseau rectangulaire à double croisillon sur lequel se greffent symétriquement, plus à l'ouest, un porche au sud et une chapelle baptismale au nord. La sacristie à l'est et le clocher à l'ouest sont construits hors oeuvre.

Son histoire

Quelques dates, relevées ici ou là, ponctuent des campagnes de construction ou de restauration : 1500, au bras méridional du transept, peut-être 1524 au nord, 1602 (ou 1662) à l'ancien ossuaire, 1808 sur la



Statue en plâtre de saint Adrien (XIX^e s.)



L'église de Persquen. Façade méridionale

seconde chapelle du midi, 1876, au clocher-porche. On sait par ailleurs que la sacristie qui flanquait le chœur au nord a été démolie en 1769 et reconstruite à l'est.

Le chœur en 1788

En 1788, le remplacement du recteur Mathurin Le May, nommé à Guern, par Pierre-Julien Le Borgne nous a valu une description méticuleuse de la partie de l'église à la charge du recteur, c'est-à-dire le chœur et le chancel. Cette section s'étendait depuis le pignon de l'est jusque et y compris le pilier de séparation entre les deux arcades du midi où se trouvait un bénitier de pierre. Le détail est intéressant car il prouve que la seconde chapelle, qui dépendait de la maison de Kergano, existait déjà avant la Révolution.

Le pignon du chevet était devenu aveugle depuis que l'on avait muré la fenêtre axiale pour ériger le retable au-dessus du maître-autel et on y avait percé, du côté de l'Evangile, une porte donnant accès à la nouvelle sacristie. C'est alors que, pour éclairer le chœur, fût ouverte dans la longère du nord une fenêtre garnie d'un châssis dormant de bois vitré.

La charpente consistait en six fermes complètes en bon état mais le lambris tombait de vétusté et était à refaire en bon bois de châtaignier. Le dallage du sanctuaire s'avérait défectueux, sauf sous la balustrade ou table de communion à balustres tournés. Un grillage de bois fermait la première chapelle du midi qui appartenait au château de Penvern et l'on souhaitait le faire disparaître jusqu'à hauteur du banc seigneurial pour donner plus de jour au chœur.

Le mobilier est décrit avec la même minutie. L'autel et ses gradins étaient, nous dit-on, construits en plâtre, ce qui ne laisse pas que de surprendre. Sur le devant figuraient l'Agneau immolé et, sans doute aux angles, deux têtes de chérubins. Seul le tabernacle était fait de bois, orné d'un "soleil" (ostensoir) et surmonté d'une niche à quatre consoles où s'abritait une croix de cuivre.

Au-dessus de l'autel, le tableau représentant le Saint Rosaire était lui-même "formé en plâtre", de même que son cadre peint en faux marbre noir avec des encoignures dorées. Deux pilastres le bordaient dominés par des corbeilles à fleur et il était surmonté d'une corniche cintrée avec une croix.

Si les niches latérales étaient "lambrissées de plâtre, les colonnes qui les flanquaient étaient en bois, tout comme les chérubins qui déployaient leurs ailes à la base. De chaque côté pendaient des chutes de "fruits chinois" et au-dessus régnait une corniche avec volutes, guirlandes et pots-à-fleurs. Les niches contenaient l'une la statue en plâtre de saint Adrien en guerrier, l'autre celle de la Vierge à l'Enfant sous le titre de Notre-Dame de Miséricorde. Suspendu, au-dessus de l'autel, un cadre de bois représentait le Père Eternel.

Cette description, avec tous ses détails est intéressante, moins pour la disposition générale de l'autel et du retable, fidèles au modèle classique du XVIII^e siècle, que par leur matériau et les couleurs dont ils étaient revêtus : faux marbre bleu de l'autel, faux marbre noir des colonnes et des pilastres, dorures des chapiteaux, des ailes des chérubins, des moulurations, gris légers des fonds, à peine quelques notes plus vives pour les fleurs et les fruits. Les statues elles-mêmes demeurent dans les mêmes tons : l'armure de saint Adrien est peinte de noir et de gris, son manteau blanc doublé de gris, son épée argentée ; la Vierge porte une robe et un voile blancs, un manteau bleu clair à franges dorées et son Enfant une robe blanche. C'est toute la gamme des couleurs du XVIII^e siècle.

On prévoyait de refaire en bois toutes les parties qui étaient en plâtre, "dans les mêmes dimensions et proportions" et "suivant l'art". Le total du devis évalué par l'expert Le Bris de Guémené se montait à 1260 livres. Il est peu probable qu'il ait été exécuté. On était à la veille de la Révolution.

Le clocher du recteur Lopin

La tourmente passée, il fallait tout remettre en état. En 1808, les réparations nécessaires étaient estimées à 2400 francs et des travaux furent entrepris puisque cette date reste gravée à l'une des fenêtres du midi. Quelques années plus tard, il fut question de reconstruire la tour et d'agrandir l'église mais on ne réalisa, en 1858, que des réparations dans la partie basse de la nef.

Avec l'arrivée à Persquen du recteur Lopin, en 1868, les choses allaient s'accélérer. S'il est demeuré célèbre pour ses facéties, il s'imposa encore plus par son esprit d'entreprise. Dès 1868, il fit construire dans la sacristie, au chevet de l'église une grande niche semi-circulaire avec un jour céleste pour éclairer la statue de saint Joseph qui s'y trouve toujours. En 1872, non content de remplacer la sacristie de 1769 par une nouvelle, il envisagea de bâtir une église neuve. Il dut se borner à relever "le triste clocher qui risquait de s'écrouler sur les paroissiens". Sans la permission du maire, on avait déjà démonté la partie supérieure. Aussi c'est en vain qu'il demanda, même après s'être mis en relation avec Jules Simon, une aide du gouvernement. Terminés en l'espace de six mois, les travaux coûtèrent 17262 francs. Le clocher porte toujours l'orgueilleuse inscription : "FAIT PAR LA FABRIQUE SEULE 1876 T. LOPIN architecte, recteur.", ce qui n'est pas tout à fait exact car il semble que la commune ait participé aux frais et le plan, s'il a été modifié par la suite, avait été dressé par un architecte de Pontivy qui mourut avant son exécution. Comme les ouvertures étaient demeurées béantes, il fallut refaire des planchers et des charpentes dès 1894 et tenter de remédier à des désordres au sommet du clocher en 1904.

L'église a connu par la suite des travaux en 1972 et tout récemment une restauration qui lui donne belle allure.

Sa physionomie actuelle

En façade se dresse hardiment le clocher que son constructeur estimait le plus beau du canton. Il se compose d'une tour carrée, d'une chambre des cloches et d'une flèche octogonale. Epaulée de contreforts

d'angle, la tour s'élève en deux étages. Au bas, sur trois côtés, des lancettes donnent accès au porche, flanquées à leur sommet des symboles en relief de la foi (croix) au sud, de l'espérance (ancres) au nord, de la charité (coeur) à l'ouest. Un bandeau orné de quatrefeuilles aveugles les séparent du second niveau percé de triples baies entre des colonnes engagées. Une corniche sur corbelets coiffe la tour et supporte une balustrade ajourée de quadrilobes et cantonnée de pinacles au sommet des contreforts. En retrait, la chambre des cloches présente sur chacune de ses faces une baie étroite. Une corniche à modillons surmontée de frontons triangulaires dessine comme une couronne à la base de la flèche pyramidale sommée de la croix. Il faut reconnaître que ce majestueux clocher est assez bien venu. Au-dessus de l'arcade frontale, une inscription invite à pénétrer dans l'église : "DEIT HA M'HOUSOULAGEY. Venez et je vous reconforterai". On entre par une porte en arc brisé aux arêtes vives.

La façade de la nef déborde de peu le clocher, étayée de deux contreforts obliques au sommet desquels sont posées la statue en pierre de saint Adrien, au nord, et de Notre-Dame du Penety, au midi.

De ce dernier côté, après un pan de mur percé d'une fenêtre en arc brisé, se succèdent les trois pignons du porche et des deux chapelles latérales. Le porche s'ouvre par une arcade surbaissée à double rouleau, celui de l'extrados simplement chanfreiné dans l'arc, l'autre mouluré et reçu sur des colonnes engagées à chapiteau saillant et base moulurée de tores qui reposent elles-mêmes sur un banc de pierre. La porte qui donne sur la nef représente sans doute un des éléments les plus anciens de l'église. En arc brisé, elle s'en-



Porche méridional et à l'intérieur la porte sur la nef

tourne d'un épais larmier. Elle est desservie par un bénitier rectangulaire encastré dans le mur sous une arcade en cintre brisé et chanfreiné. Dans le mur de l'est une porte en plein cintre a été murée ; de l'autre côté règne un banc mural. La chapelle mitoyenne s'avance davantage et s'éclaire, dans le pignon, d'une fenêtre en arc brisé, moulurée en cavet. En continuité, le croisillon de 1500 élève davantage ses rampants droits et sa fenêtre méridionale, ébrasée en cavet, est plus grande. Une autre ouverture du côté de l'est a été obstruée. Dans le mur du chœur s'ouvre une fenêtre en plein cintre accusant encore davantage la disparate de cette façade.

Les rampants droits du chevet reposent sur une assise saillante et portent une croix à leur sommet. La sacristie polygonale s'adosse au mur coiffée d'une toiture à croupes d'où émerge la demi tourelle qui forme la niche du chœur.

La façade nord reproduit à peu de choses près celle du midi avec un appareil moins régulier. Les baies sont réparties de la même manière et au porche correspond le baptistère.

L'intérieur et son mobilier

A l'intérieur les chapelles latérales communiquent avec la nef et entre elles par de grandes arcades en plein cintre aux arêtes vives qui ne doivent pas être antérieures au XVIII^e siècle. La physionomie générale a changé avec le décrépissage des murs et l'introduction d'une voûte neuve, lambrissée, vernie et percée d'ouvertures qui apportent de la lumière à partir de la toiture.

Le sanctuaire

Surélevé d'un degré, le chœur conserve l'aspect que lui avait donné Monsieur Lopin. Un lambris en hémicycle l'entoure au bas duquel s'alignent les stalles. Des pilastres plats le divisent en onze compartiments reliés par un entablement continu. La porte de la sacristie occupe l'axe, surmontée d'une niche qui doit provenir d'un retable car elle s'orne d'ailerons et de chutes de fleurs. A sa base, on a apposé l'inscription : "HUM ADRESSET DE JOJEB" - Adressez-vous à Joseph, c'est-à-dire au saint Joseph avec l'Enfant Jésus qui apparaît, tout en haut, auréolé de lumière dans le cadre néogothique d'une grande niche de plâtre. A deux compartiments latéraux correspondent les fenêtres du chœur garnies des vitraux placés par Gesta de Toulouse en 1876. Ils



L'intérieur de l'église de Persquen (avant restauration)



L'autel majeur

représentent saint Adrien, en guerrier et sainte Natalina (Nathalie), sa femme. Tous les autres panneaux, découpés en lobes dans leur partie supérieure, sont peints en blanc et dotés de socles sur lesquels se tiennent des statues très inégales et par leurs dimensions et par le matériau dont elles sont faites. Sont ainsi disposées symétriquement saint Pierre et saint Paul en bois, une Vierge et un saint Jean de Calvaire, le Sacré-Coeur et une Vierge à l'Enfant en plâtre, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et un Crucifix. Naguère la croix, la Vierge et saint Jean se trouvaient normalement regroupés sur la balustrade de la tribune. Le Christ, les yeux clos, est fixé au bois, les bras en oblique, le corps droit, les pieds cloués d'un seul clou. La Vierge, bien droite, elle aussi, les mains jointes devant la poitrine s'enveloppe strictement dans sa guimpe, sa robe à plis droits et son voile-manteau bleu ramené en avant sur le bras gauche. La main droite sur la poitrine, un livre à fer-



Groupe de la crucifixion (ancienne disposition)

moir dans la main gauche, saint Jean semble esquisser un mouvement qu'accusent les plis de sa tunique bleue et de son manteau rouge. Même si elles ne sont pas de même facture et de même époque, ces trois statues respirent une très grande sérénité.

Bien que privé de ses gradins et de son tabernacle, l'autel en forme de tombeau galbé, ne manque pas d'élégance. A l'intérieur d'un médaillon, un Agneau mystique rayonnant de gloire, orne le devant entre deux compartiments chantournés et peints en faux marbre. A l'entrée du chœur, on a placé la cuve de la chaire dont les quatre panneaux figurent en bas-relief, les quatre Evangélistes et leurs symboles respectifs.

Les chapelles latérales et leur statuaire

Les chapelles latérales ont perdu leurs retables-lambris. Au nord, le tableau représentait dans des médaillons ovales les mystères du Rosaire et l'on ne comprend pas pourquoi on a garni la fenêtre en 1876 d'un vitrail du Sacré-Coeur alors qu'on plaçait au midi celui du Coeur immaculé de Marie. Les autels eux-mêmes ont été inversés.

Tous deux épousent la même forme que l'autel majeur. Celui du nord est resté à peu près intact avec le triangle divin rayonnant sur sa face antérieure, ses gradins très simples et le tabernacle sur lequel se détache un calice surmonté de l'hostie. Il s'accompagne de



Autel et retable du transept Nord (état ancien)

trois statues de la Vierge : sur le tabernacle une Notre-Dame-de-Lourdes en plâtre et sur les gradins deux Vierges à l'Enfant en bois, toutes deux couronnées. Notre-Dame de la Clarté porte son Enfant assis sur son bras gauche. Sa robe blanche serrée à la ceinture tombe en plis qui se cassent sur ses chaussures à bout carré. Posé sur ses épaules et agrafé sur sa poitrine, son manteau bleu, relevé par devant, forme bourrelet au-dessus d'un drapé triangulaire. L'Enfant qui tient un globe n'est ceint que d'un linge bleu. L'autre statue, baptisée Notre-Dame du Cornet, comme à Kergonet en Gestel, est une Vierge allaitante invoquée par les nourrices. Vêtue à peu près comme Notre-Dame de la Clarté, elle découvre sa poitrine pour donner le sein à son Enfant serré contre elle et soutenu par sa grande main. Ces deux statues seraient de la fin du XVII^e siècle.



Vierge allaitante dite Notre-Dame du Cornet (XVII^e s.)

Dans cette chapelle, un confessionnal rustique prend place, au bas, entre les deux fenêtres. Au mur du fond s'adosse une sainte Jeanne d'Arc en plâtre mais trois statues de bois encadrent les arcades. Sainte Apolline avance un peu le pied gauche pour mieux présenter le livre qu'elle ouvre à deux mains. Son visage est expressif et un voile blanc plissé se relève en arrière de sa chevelure. Une robe bleue à décolleté carré moule sa poitrine et son manteau, relevé en plis profonds sur sa jambe droite, laisse retomber un pan en avant de son corps. Saint Maudé tient un livre fermé. Par dessus sa soutane grise et son aube bleue, il porte une ample chasuble dorée à double robe rouge. Saint Diboën en habit de franciscain serre un calice dans sa main droite tandis qu'un grand livre est ouvert sur sa paume gauche.



Statue de sainte Apolline



Statue de saint Diboen

Dans la chapelle du midi, vouée à saint Adrien, l'autel est plus orné. Sur le devant figure l'Agneau mystique et il s'est enrichi des superstructures de l'autel majeur : les deux gradins sculptés d'arabesques et surtout le tabernacle encadré de larges consoles à volutes et décoré d'un ostensor sur la porte. Sur sa tablette se dresse la statue de saint Adrien, en guerrier romain. Sur le premier gradin sont posées celles en bois de saint Antoine et de saint Nicodème. Le vieil ermite, les pieds dans les flammes est accompagné de son fidèle goret qui porte une cloche suspendue à son cou. Il s'appuie sur un bâton autour duquel s'enroule un chapelet et il presse sur sa poitrine le livre de la Règle. Son visage, cerné par sa chevelure et sa barbe à double pointe, exprime la profondeur de sa méditation. Il est vêtu d'un manteau à capuchon drapé en larges plis concentriques. Saint Nicodème, reconnaissable à son bonnet, se tient droit comme le cierge allumé qu'il porte à main

droite tandis que sur l'autre il présente le livre ouvert des Ecritures. Vêtu d'un camail et d'une robe qui tombe en plis raides à partir de sa longue ceinture, il ouvre de grands yeux étonnés dans le cadre de sa barbe fournie.

A proximité de l'autel se creuse dans le mur une crédence en accolade moulurée de deux cavets qui rappelle l'ancienneté de cette chapelle. Celle-ci abrite aussi un confessionnal rustique et deux vieilles statues en bois. La main gauche appuyée sur un gros bourdon, saint Roch porte l'habit de pèlerin : le chapeau à large bords avec la coquille, une cape sur les épaules, un manteau serré d'une ceinture de cuir, des guêtres et des chaussures de marche. Il fléchit le genou droit et relève sa tunique pour découvrir le bubon pesteux qu'un ange vient soigner. A ses pieds, son chien lui apporte la boule de pain dont il fera sa nourriture. On est un peu étonné qu'il ait trouvé le temps de friser ses cheveux et de peigner sa barbe. Le visage bien modelé autour de sa petite bouche et de son nez retroussé, saint Mériadec tourne un peu la tête



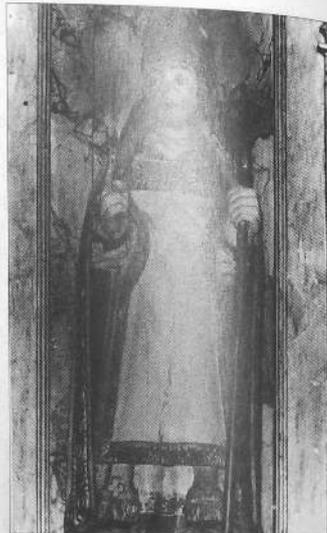
Saint Roch



Saint Nicodème



Groupe de sainte Anne avec la Vierge



Saint Mériadec

vers la droite, bénit d'une main et de l'autre tient sa crosse. Largement ouverte, sa chape retenue par une bande d'étoffe brodée laisse voir ce qui a tout l'air d'une tunique de diacre ornée sur son pourtour et, au bas, garnie de franges.

La nef

Dans la nef se font face deux beaux groupes sculptés. Digne matrone, sainte Anne assise dans un fauteuil enseigne à sa fille la Vierge, debout à sa droite, à déchiffrer le Livre des Ecritures. Le visage grave, elle s'enveloppe d'un voile et d'un manteau qui s'enroule autour de son bras gauche et, de l'autre côté revient en large tablier devant ses genoux. Sa robe bleue, froissée sur la poitrine, au-dessus d'un discret fichu blanc, couvre ses larges chaussures. Accompagné de Guiharan, son fidèle guide, saint Hervé tient en laisse le loup qu'il a apprivoisé. Ce groupe ressemble à celui qui se trouve dans la chapelle Saint-Houarno à Langoëlan.

La présence d'une si abondante statuaire de grande qualité, qui fait de l'église de Persquen un petit musée, s'explique par le regroupement des images des saints honorés dans les chapelles abandonnées au siècle dernier et démolies depuis.

Dans la chapelle baptismale, la fontaine de granit est belle dans son austérité. La cuve polygonale moulurée d'un tore à la base repose sur une courte pile elle-même polygonale. Un bénitier, de même forme et plus abondamment mouluré, doit être une ancienne piscine baptismale venue d'une trêve. La statue en plâtre de saint Jean-Baptiste, en éphèbe vêtu du manteau de poil de chameau, prêchant avec dans la main gauche une fine croix privée de son croisillon et à ses pieds l'Agneau, est pour le moins curieuse. Ainsi s'achève la visite de cette église au riche mobilier et d'où l'on a encore retiré plusieurs autres statues qui n'étaient pas sans valeur.



La fontaine baptismale



Bénitier

Autour de l'église

L'ancien cimetière entourait l'église mais il a été désaffecté et un nouveau a été ouvert à l'ouest du bourg. En 1965, on a aménagé l'espace devenu libre en une place qui reste assez nue, plantée d'un malencontreux poteau électrique.

Fort heureusement, on a pris soin d'entourer d'un muret l'église qui se trouve désormais surélevée. Dans cet enclos s'est maintenu le monument aux victimes de la guerre inauguré en 1922. C'est une stèle en gra-

nit de kersanton dominée par une croix de bronze. Est demeurée aussi à l'aisselle du porche une croix au pied de laquelle le recteur Lopin avait choisi d'être entermé et qui était sans doute son oeuvre. Elle revenait à la tradition des anciennes croix figurées. La base carrée se prolonge dans le socle octogonal ; le fût se garnit de quelques écots et à son sommet d'une couronne de feuilles. La croix proprement dite, fleuronée à ses extrémités, est munie d'un épais titulus. De bonnes proportions, le Christ penche la tête sous une épaisse couronne d'épines. Les bras se relèvent et les doigts se recroquevillent sur les clous. L'anatomie est correcte et un pagne lui entoure les reins avec une chute du côté droit. Légèrement fléchies, les jambes se juxtaposent et les pieds sont cloués sur un support. On ne sait pourquoi deux têtes d'angelots, en relief sur le mur du porche, lui tiennent compagnie. Une inscription invite :

D'ER GROES OL CRISTENION
GROEIT ADORATION

Vous tous, Chrétiens, à la croix
Adressez votre adoration



Croix de l'ancien cimetière

La chapelle Notre-Dame du Penety

La chapelle Notre-Dame du Penety est l'objet d'un pèlerinage encore très fréquenté, notamment le 1^{er} dimanche d'août, jour du pardon. Elle se situe au centre et un peu en contrebas du village, dans un petit vallon humide et verdoyant.

Ses origines

Selon la tradition, elle doit son origine à une apparition de la Vierge. L'ancien cantique chante, en effet,

*De Huillemot hanuet René
Mari apparessas un dé
El leh-men dé sauet er chapel
En inour d'er Hiarhiez santel
El leh-men, e laras Mari,
Sauet chapel er Peneti
Rac el leh-men e mes choejet
Aveit secour er Vretonnet*

A Guillemot nommé René
Marie est apparue un jour
A l'endroit où a été bâtie la chapelle
En l'honneur de la Vierge sainte
En ce lieu, a dit Marie
Bâtiesse la chapelle du Penety
Car j'ai choisi ce lieu
Pour venir en aide aux Bretons

Malheureusement, même si on le dit originaire du village voisin du Ganquis, on ne sait rien d'autre de ce René Guillemot, ni à quelle époque il vivait. D'autre part le parallèle est visible avec la naissance du pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray, à la suite des apparitions à Nicolazie de la mère de Marie.

Un cantique plus récent parle plutôt d'une reconstruction de la chapelle.

Azé, guerso, Mam hur Hrouéour

*Un iliz e hueler sauet
en hous énou
Mes Guillemot, ur labourer,
Vennas hous inouerein guel
d'er huel
Ha Guillemot, krechen fidel
er harter
E hras seuel enta a neué ur chapel*

Là, depuis longtemps, mère de
notre Créateur
Se voyait une église bâtie en votre
honneur
Mais Guillemot, un labourer,
Voulut vous honorer de mieux en
mieux
Et Guillemot, chrétien fidèle du
quartier
Fit bâtir à neuf une chapelle

Le nom de "Penety", qu'on le fasse dériver de "penijen ti", maison de pénitence, ou de "peden ti" maison de prière, semble désigner un antique ermitage. A son portail, la chapelle actuelle porte la date de 1600 mais elle a été reconstruite et bénite, en 1722, par le recteur Louis Chapel.

Son architecture

Elle présente, en effet, plutôt les caractères du XVIII^e siècle. Bâtie en granit, elle a la forme d'une croix latine avec des croisillons à trois pans et ses fenêtres s'ouvrent sous des linteaux découpés en arc segmentaire. Au-delà du choeur, mais plus étroite, une grande sacristie, au toit légèrement plus bas, prolonge l'édifice et s'éclaire également de



Persquen - Statue de Notre-Dame de Penety



Chapelle Notre-Dame de Penety

baies en arc segmentaire. En revanche les portes de la chapelle dessinent le plein cintre avec des arêtes vives.

Le clocher corrige un peu la sévérité de son aspect. Deux larges contreforts encadrent la porte frontale et forment comme un avant-corps sur le nu du mur occidental. Reliés par un arc en plein cintre, ils soutiennent la souche du campanile cantonnée de pilastres et couronnée d'un entablement à triglyphes et d'une corniche à modillons. Huit balustres cernent la chambre des cloches et la flèche polygonale s'élève, entre quatre pots à feu,



La façade occidentale de la chapelle de Penety

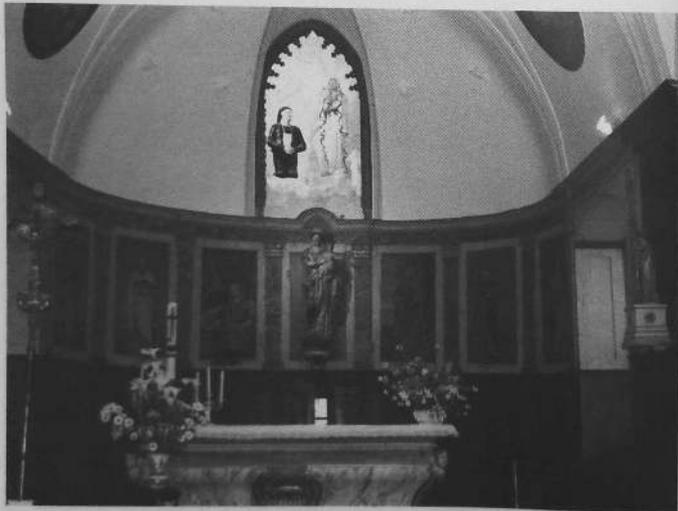
ornée de masques sur ses angles et percée de petites baies. Sur le rampant nord du pignon un escalier permet d'avoir accès aux cloches.

A l'intérieur, les murs et la voûte viennent tout juste de recevoir une nouvelle couche de blanc sur laquelle se détachent et la corniche tout unie et les nervures en fausses ogives. Au carré du transept, la clef de voûte porte la date de 1890.

Le chœur

Une grille de fer forgé clôturait le chœur surélevé d'un degré, englobant dans son dessin brisé les autels latéraux. En forme de tombeau galbé, le maître-autel s'orne, sur le devant, entre deux compartiments chantournés et peints en faux marbre, d'un médaillon de l'Agneau mystique et, aux angles, de deux angelots en relief.

Un lambris à deux niveaux revêt tout le pourtour du chœur. Au bas, il ne comporte que les stalles et des panneaux vernis. Au-dessus,



Le chœur

des pilastres corinthiens le divisent en 11 compartiments dont deux sont occupés par les fenêtres. Dans l'axe, sur un socle se dresse la majestueuse statue de Notre-Dame du Pénety, Vierge à l'Enfant, en bois plein. Sous son voile, sa chevelure se divise pour encadrer son visage très fin. Sa robe tombe sur ses pieds chaussés de sandales et son manteau drapé sur le devant du corps passe sur son bras gauche avant de former une chute dont les plis s'enroulent. Elle porte à gauche son Enfant à demi couvert d'un simple linge et appuie sa main droite sur la poitrine nue de son fils. Au-dessus, comme à l'église paroissiale, se voit, dans une niche éclairée d'un jour céleste, l'apparition de la Vierge au voyant René Guillemot.

Les autres compartiments sont peints symétriquement des images de sainte Anne avec la Vierge et de saint Joachim, des quatre Évangélistes saint Matthieu et saint Marc, saint Luc et saint Jean, au-delà des fenêtres des saints apôtres Pierre et Paul. Placés en 1896 par Monsieur Huchet du Mans, les vitraux représentent l'Annonciation et la Nativité. Devant les derniers panneaux se tiennent sur de hauts socles deux petites statues qui ne sont pas sans mérite : un prétendu saint Gervais qui serre un livre dans sa main droite et le désigne de la main gauche et une gracieuse Vierge de Notre-Dame du Bon-Secours amplement vêtue, qui pose sa main gauche sur sa poitrine et porte sur son bras droit son Enfant, tous deux coiffés d'une couronne fermée.

Sur la voûte du chœur sont peints deux grands médaillons, l'un de personnages qui se recommandent à la Vierge, l'autre d'un prêtre ac-



Vitrail du chœur. L'adoration des bergers (1896 Huchet du Mans)

compagné d'un ange récitant les prières liturgiques au chevet d'un mourant entouré de sa famille. Quatre autres médaillons semblables figurent dans les chapelles latérales : au nord, deux vaisseaux dans la tempête ; au sud, l'Apparition de la Vierge à des enfants, sans doute à Pontmain et un homme qui supplie la Vierge devant sa maison dévorée par les flammes. Toutes ces peintures sont traitées dans le style naïf des ex-voto et rappellent que le Penety est une chapelle de pèlerinage où l'on vient prier et remercier. Un autre tableau peint sur bois porte une inscription : "1834. Marguerite Royant, âgée de 5 ans, passant sous la roue tournante du moulin de Kergano et, en 1869 Margueritte Le Galoudec, sa fille, âgée de 4 ans, passant sous la roue tournante du moulin de St-Vincent-Persquen, ont été sauvées par le secours de Notre-Dame du Penety". Il est signé : "Peint par L.M. Le Leuxhe du Faouët Xbre 1869". On serait tenté d'attribuer au même artiste les représentations de la voûte.



Ex-voto par Le Leuxhe (1869)

Les chapelles latérales

Le lambris du chœur se continue dans les chapelles latérales. Au nord, au-dessus de l'autel galbé qui a conservé ses gradins et son tabernacle, figure, entre deux pilastres peints en faux marbre, un tableau de l'Annonciation de la même main que ceux du chœur. A sa gauche, une sombre niche néo-gothique contient une statue dorée de la Vierge de la Médaille miraculeuse. De l'autre côté, sainte Marguerite, vêtue d'une robe serrée à la ceinture s'enveloppe d'un manteau dont elle retient un



L'autel du Nord

pan de la main gauche. Seul son nom inscrit sur le socle permet de l'identifier. On prétend qu'elle aurait été sculptée par un sculpteur guéménénois nommé Vergès qui aurait pris pour modèle Rose-Thérèse de Penvern.

Dans l'autre croisillon, le tableau représente la "Fuite en Egypte" avec l'Enfant Jésus, déjà grand, entre saint Joseph et la Vierge Marie. A sa gauche, saint Cornély, en habits pontificaux, s'affirme comme protecteur des bêtes à cornes, grâce à une grosse tête de boeuf posée à ses pieds. Lui fait pendant, dans une niche vitrée, un ange qui porte un reliquaire, debout sur un socle marqué d'un coeur enflammé avec la lettre M qui désigne la Vierge Marie. Une inscription bretonne : A VE HAC A HABIT ER URHIES précise que les reliques proviennent de son sépulcre et de son vêtement.

Au portail de l'ouest, sur un support cylindrique, une grande cuve circulaire en granit ressemble plus à un baptistère qu'à un bénitier comme celui, engagé dans le mur, qui dessert la porte méridionale.



Tableau de la sainte famille en Égypte : transept sud



Bénitier de granit

Le pèlerinage

On accourait au Penety non seulement de tout le pays pourlet mais aussi des paroisses de la côte orientale, où les princes de Guémené possédaient autrefois la seigneurie de la Roche-Moisan et de l'autre côté de la rade de Lorient des terres rattachées aux fiefs de Léon. Le recteur Lopin avait fait peindre sur un tableau les faveurs spirituelles réservées aux pèlerins. Ils pouvaient gagner une indulgence plénière, pour les vivants comme pour les morts, le premier dimanche du mois d'août, jour du pardon, le premier et le deuxième dimanche de septembre, le dernier jour de l'octave de l'Immaculée-Conception, aux fêtes de Noël, de l'Annonciation, de la Purification, de l'Assomption et pendant leurs octaves. On y bénissait et indulgençait les scapulaires, les rosaires, les chapelets, les croix et les médailles.

Le pardon revêtait une grande solennité comme le raconte encore le dernier recteur résidant à Persquen. La fête commençait le samedi

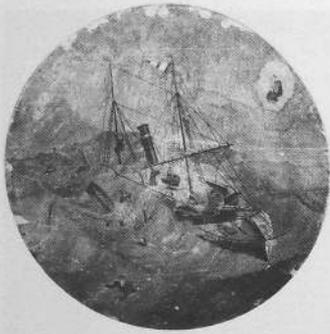
soir par les vêpres chantées solennement. Le lendemain, on célébrait quatre ou cinq messes basses avant la grand messe de 11 heures. Celle-ci était précédée d'une longue procession qui se rendait, au chant des cantiques, jusqu'à la chapelle Saint-Vincent distante de près d'un kilomètre. Un sonneur ouvrait la marche, balançant en cadence deux clochettes. Suivaient la grande croix, plus loin une seconde, les bannières, la statue de la Vierge sur un brancard porté par douze jeunes filles en costume du pays. De chaque côté se rangeaient, en tête les enfants, puis les femmes. Derrière le clergé, se massaient les hommes. Après une station à Saint-Vincent où l'on allumait le feu de joie, le cortège prenait le chemin du retour. On ne s'étonnera pas de la longueur du cantique breton qui ne comptait pas moins de 27 couplets dans sa version ancienne et 37 dans celle de 1904. A l'intérieur de la chapelle bondée de pèlerins, on chantait la messe sur les airs de du Mont, suivie de la bénédiction des enfants.



Statue processionnelle de Notre-Dame

L'après-midi, la foule se retrouvait à la chapelle pour les vêpres et la bénédiction du Saint-Sacrement. "Vous auriez entendu, s'exclame le recteur, avec quelle force de voix, elle chantait et les grands tons des psaumes, et l'"*Ave Maria stella*" et le "*Magnificat*", le "*Tu es Petrus*", le "*Tantum ergo*" ! C'était magnifique ! On pouvait dire qu'en ce temps-là (il n'est pas si loin), les fidèles participaient vraiment aux offices. On ne comprenait pas le sens des paroles, mais le coeur y était."

Les pèlerins ne manquaient pas de se rendre à la fontaine, un peu au-delà de la chapelle, au fond du placitre. Elle est bordée étroitement



Médaille ex-voto :
un vapeur dans la tempête



Médaille peint :
La bonne mort

d'un muret de pierre et son bassin rectangulaire s'enfonce sous une arcade ménagée dans le pignon auquel il s'adosse. Dans le triangle sommé d'une croix une niche abrite une statuette de la Vierge. Une vieille femme offrait aux pèlerins l'eau de la source sacrée et, assis sur le banc de pierre, au bas de l'hémicycle fermant le placître, des mendiants tendaient leur gobelet pour recevoir l'aumône des fidèles.

Puis c'était la dispersion parmi les boutiques alignées qui, depuis le matin, étalaient victuailles, boissons, bonbons, jouets,



Fontaine de N.D. de Penety

objets de piété. Comme dans toutes les assemblées du pays pourlet, la jeunesse au grand désespoir des recteurs, ne manquait pas de se retrouver pour danser au son du biniou et de la bombarde.

La chapelle Saint-Vincent-Ferrier

La chapelle Saint-Vincent, à 800 mètres au sud de la chapelle du Penety, était jusqu'à la Révolution le siège d'une trêve et elle reste bordée d'un petit cimetière où l'on continue d'inhumer.

Les seigneurs de Penvern se considéraient comme les fondateurs et c'est avec leur consentement que la chapelle fut reconstruite à partir de 1679 et pavée de neuf en 1768. L'année suivante, on repeignit l'autel et les statues furent "étoffées". Elle reçut une cloche neuve, en 1790.

Au lendemain de la Révolution, elle se trouvait en mauvais état mais fut réparée. A la fin du XIX^e siècle, le chœur connut une nouvelle restauration et tout récemment, elle a encore bénéficié d'importants travaux. Les cloches actuelles ont été bénites en 1924.

Une construction du XVII^e siècle

Rectangulaire, en appareil de granit, ce petit édifice se termine par un chevet polygonal percé d'un oculus sur le pan sud. Le portail occidental s'ouvre en plein cintre et



Chapelle Saint-Vincent (XVII^e s.)

un arc de décharge le surmonte au centre duquel se voit encore la dalle où étaient gravées les armes des Perenno. Plus haut, une niche abrite une statue en bois de saint Roch. On le reconnaît à son chapeau orné de deux clefs en sautoir et au bubon qu'il exhibe sur sa cuisse droite. Il porte une longue pélerine par dessus sa tunique, des bottes à mi-mollet et s'appuie sur son bourdon.

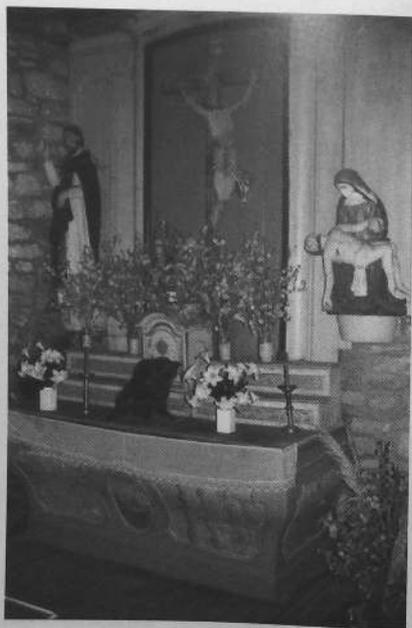
Au sommet du pignon, le clocher écrase un peu de son importance le modeste vaisseau. Il se compose d'une souche cubique ceinturée d'une triple corniche, d'une chambre ajourée de hautes baies jumelles avec croisées, d'une flèche polygonale calée de quatre baies en plein cintre à fronton curviligne et pot à feu. Un escalier gravit le rampant nord du pignon.

Disposées symétriquement par rapport à la porte, les deux fenêtres en plein cintre ouvertes dans les murs longs achèvent de donner à la chapelle Saint-Vincent son aspect classique.

Le décor intérieur

Le vaisseau intérieur, au sol dallé, est maintenant couvert d'une charpente lambrissée. Les anciennes sablières, datées de 1686, ne comportent que des motifs floraux et des masques humains.

Le lambris du chœur s'est trouvé réduit aux trois panneaux d'esprit Louis XV qui couvrent le pan central et font office de retable. Celui du milieu est peint d'un Christ



Chapelle Saint-Vincent. Le Chœur

tourmenté dont le corps en arc-de-cercle pend douloureusement à la croix tandis que flotte le pézizonium. Aux deux autres sont adossées les statues en bois de saint Vincent Ferrier et de la Vierge de Pitié. Revêtu de son froc de Dominicain, le patron de la chapelle lève la main droite dans un geste bénédicteur et de l'autre relève un pan de son manteau noir. La Vierge assise, le visage douloureux, soutient sur ses genoux, de la main droite, le corps de son Fils et de l'autre lui prend le bras gauche. Le Christ, drapé d'un simple linge le flanc percé, laisse pendre ses jambes et son bras droit. Les deux statues restaurées d'assez bonne facture, peuvent être contemporaines de la restauration du XVII^e siècle.

L'autel s'accorde plutôt avec le style des boiseries. En forme de tombeau galbé, il est peint sur le devant d'un médaillon entre deux compartiments chantournés. Le tabernacle, orné d'un ciboire s'encastre dans les deux gradins.

Au fond de la chapelle, on conserve l'ancienne fontaine baptismale. Sa cuve monolithique en hémisphère s'augmente d'un évier et repose sur un support cylindrique.

Les dépendances

Dans le cimetière s'élève une croix de granit. Elle se dresse sur un emmarchement de deux degrés, un soubassement carré, en forme d'autel galbé à table débordante, un socle rectangulaire, légèrement excavé et daté de 1783. Cette date ne convient plus au fût octogonal ni surtout à la croisée des bras.

A quelque 300 mètres vers le nord-ouest, selon le modèle courant dans le pays de Guéméné, la fontaine enfonce son arcade cintrée dans un mur-pignon creusé d'une petite niche maintenant vide du buste qu'elle contenait et un muret lui dessine une petite enceinte rectangulaire.



Base de la croix du cimetière de Saint-Vincent (1783)

La chapelle du château de Penvern

Comme on entre dans la cour du château de Penvern, on voit, à main gauche, une chapelle rectangulaire terminée par un chevet à trois pans aveugles. Les murs sont construits d'un appareil de granit semi-régulier et une belle corniche à modillons souligne la toiture à croupes. Toutes les baies s'ouvrent en plein cintre : la porte frontale, celle de la cour sous un arc de décharge, les deux fenêtres du chœur ébrasées à l'extérieur.

Demeurée à l'abandon, la chapelle se trouvait en triste état. Une partie de la toiture et de la charpente s'était effondrée et l'intérieur avait été complètement dévasté. Réparée, elle a maintenant meilleure apparence.



Chapelle du château de Penvern

Chapelles disparues

Le souvenir ne s'est pas encore effacé des deux chapelles disparues de Saint-Maudé et de Saint-Hervé.

La première se situait dans le village qui porte son nom, un peu au nord du château de Penvern. Au siècle dernier, Rosenzweig l'a connue. Elle était rectangulaire avec des contreforts peu élevés. Un petit clo-

cheton en pierre dominait le pignon occidental. Le chevet était percé d'une grande fenêtre en cintre brisé à remplage flamboyant. Dans les fragments de vitraux épargnés, on reconnaissait un écu "parti : au 1 d'argent à 5 fusées de gueules (Bouteville) ; au 2 coupé : au 1 d'hermines à deux chevrons de gueules, au 2 échiqueté d'or et de gueules (Ploëuc de Kergounaderch)". Bizien de Bouteville avait épousé, au XV^e siècle, Marguerite de Kergounaderch. Les autres fenêtres, en plein cintre, étroites et évasées vers l'intérieur, pouvaient remonter à l'époque romane.

La chapelle de Saint-Hervé, à Kersquer, au sud du bourg était beaucoup plus récente, du moins pour la plus grande partie, qui avait été bâtie de neuf et bénite par Marc Raoult, recteur de Persquen, en 1769.

Toutes deux se trouvaient en mauvais état vers la fin du siècle dernier et le recteur Lopin décida de les abandonner en raison des



Statue de saint Maudé

Groupe de saint Hervé et son guide

Église paroissiale

désordres qui s'y produisaient à l'occasion des pardons. Fort heureusement il prit soin d'enlever les précieuses statues qu'elles abritaient et qui font désormais la richesse de l'église paroissiale.

La ruine des deux chapelles allait alors se consommer. En 1929, Saint-Hervé ne conservait plus que sa façade avec son clocher et les dernières pierres de Saint-Maudé ont été enlevées en 1933.

Grâce à Dieu, le vent a tourné. Actuellement le clergé et les municipalités, tout comme les paroissiens, s'occupent activement de sauvegarder ce riche patrimoine que constituent les églises et les chapelles, héritées d'un passé souvent plusieurs fois centenaire.

SOURCES

A.D.M. : 1 Mi Ec 156 R 01 à 05 - Registres paroissiaux de 1630 à 1790.

G 1136 - Description du choeur et du chancel de l'église en 1788.

2 0 156 316 - Travaux communaux.

AUDO (Abbé) - Histoire de Pénety et de son pardon. 1980, 18 p (polycopiées)



*Socle de la statue de la Trinité
dans la chapelle Saint-Yves de Lignol*

PETIT VOCABULAIRE DES TERMES TECHNIQUES

ABSIDE : extrémité de l'église, située normalement à l'est, et fermée par le mur du **chevet** qui peut être en demi-cercle, à plusieurs pans, ou droit (**chevet plat**).

AILERON : console latérale, souvent terminée en spirale.

AMORTISSEMENT : couronnement d'une construction qui va en s'amenuisant.

APPAREIL : manière dont sont taillées et assemblées les pierres.

ARCADE : élément d'architecture en forme de courbe, qui enjambe un vide. On la dit, selon les cas :

en plein cintre : la courbe dessine un demi-cercle ;

en arc brisé : quand elle est formée de deux courbes qui s'opposent ;

en anse de panier : la courbe est aplatie ;

en accolade : à double courbe et contre-courbe symétriques ;

segmentaire : la courbe se réduit à une portion d'arc-de-cercle.

ARCHITRAVE : poutre ou dalle reliant des supports entre eux.

ASTRAGALE : moulure qui couronne le fût d'une colonne.

BALUSTRE : colonnette de support ordinairement pansue. Alignés et réunis par une tablette, ils forment une **balustrade**.

BANDEAU : moulure plate de faible saillie.

BATIÈRE : construction à deux pentes opposées (en forme de bât).

BERCEAU : voûte en demi-cylindre. Lorsque deux quarts de cylindre s'opposent, on a un **berceau brisé**.

CAVET : moulure en creux, profilée en quart de cercle.

CHANCEL : clôture séparant la nef du haut de l'église.

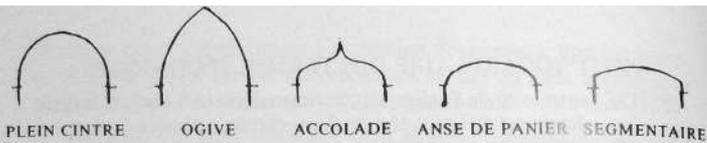
CHANFREIN (ou biseau) : section plane obtenue en abattant une arête.

COLLATÉRAL : nef latérale appelée aussi bas-côté.

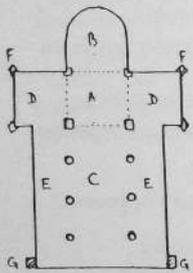
CONTREFORT : massif de maçonnerie construit en saillie sur le mur pour le renforcer. Il peut être **droit** (perpendiculaire) ou **oblique** (dans les angles).

CORNICHE : mouluration qui couronne le sommet d'une construction.

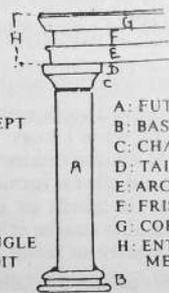
CRÉDENCE : cavité ménagée dans un mur, dotée d'une tablette pour recevoir les burettes et souvent d'un évier.



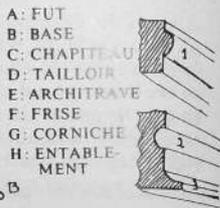
ARCS



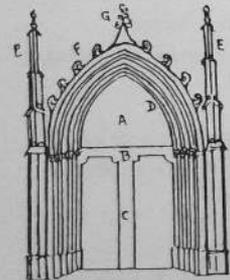
- A: CARRÉ DU TRANSEPT
- B: CHOEUR
- C: NEF
- D: BRAS OU AILE
- E: COLLATÉRAL OU BAS-COTÉ
- F: CONTREFORT D'ANGLE
- G: CONTREFORT DROIT



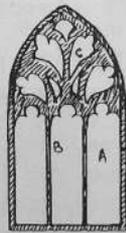
COLONNE



- 1: TORE
- 2: GORGE
- 3: CAVET



- A: TYMPAN
- B: LINTEAU
- C: TRUMEAU
- D: VOSSURES
- E: PINACLE
- F: CROCHETS
- G: FLEURON



- A: LANCETTE A TRILOBE
- B: MENEAU
- C: REMPLAGE

- A: NICHE
- B: AILERON



FRONTON TRIANGULAIRE

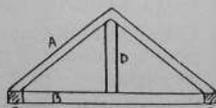


CURVILIGNE



SYNCOPE ou ROMPU

CHARPENTE



- A: ARBALÉTRIER
- B: ENTRAIT
- C: SABLIERE
- D: POINÇON

Croquis de L. ROUAUD

CROISILLON: traverse de la croix. Bras du transept.

DENTICULES: découpures rectangulaires ornant certaines corniches.

DOUBLEAU: arc transversal qui renforce la voûte en doublant son épaisseur.

EBRASEMENT: ouverture oblique d'une baie dans l'épaisseur du mur.

ENGAGÉE (colonne): demi-colonne émergeant d'une maçonnerie.

ENTABLEMENT: ensemble d'éléments horizontaux (architrave, frise et corniche) qui relient entre eux colonnes ou pilastres.

ENTRAIT: poutre transversale qui relie les sablières.

FLEURON: ornement en forme de bourgeon au sommet d'une accolade.

FRONTON: couronnement de forme triangulaire ou curviligne. On le dit **syncope** quand il s'interrompt dans sa partie supérieure.

GABLE: faux pignon ornemental qui surmonte certaines baies.

GALBÉ (adj.): profilé en courbe et contre-courbe.

GORGE: moulure concave en demi-cercle.

LANTERNE: édicule en forme de tourelle couverte d'un petit dôme.

LARMIER: corniche au sommet du mur qui en écarte l'eau.

LINTEAU: traverse qui forme le haut d'une baie.

LONGÈRE: mur longitudinal d'un édifice. Le **pignon** en est le mur transversal.

MENEAU: montant de pierre qui divise une fenêtre en plusieurs formes ou compartiments.

MODILLON: petite console disposée sous un larmier ou un entablement.

OCULUS: petite baie de forme circulaire.

OGIVE: nervure diagonale, en arc brisé, qui sous-tend la voûte.

PIEDROIT: jambage ou montant vertical.

PILASTRE: élément d'architecture ou de décoration, de section rectangulaire ou polygonale, appliqué sur une surface.

PINACLE: couronnement pyramidal des contreforts ou des pilastres.

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE

CONSERVATION DU PATRIMOINE MOBILIER DU MORBIHAN :

pages 24 - 42 - 46 - 49 - 53 - 54 - 64 - 65 - 66 - 67 - 90 - 91 - 92 - 93 - 94 - 109 - 111 -
113 - 117 - 142 - 143 - 145 - 150 - 156 - 157 - 158 - 160 - 161 - 162 - 163 - 166 -
172 - 174 - 179

ABBÉ LE CORGUILLÉ :

pages 86 - 22 - 26 - 27 - 29 - 34 - 39 - 40 - 44 - 58 - 59 - 60 - 75 - 76 - 78 - 79 - 80 -
83 - 86 - 89 - 90 - 94 - 96 - 98 - 100 - 101 - 102 - 106 - 107 - 108 - 109 - 110 - 106 - 107 - 108 -
111 - 114 - 115 - 116 - 119 - 130 - 132 - 134 - 138 - 142 - 143 - 144 - 145 - 146 - 147 - 148 -
154 - 156 - 159 - 168 - 169 - 171 - 173 - 174 - 176 - 177 - 178 - 179

MADAME BONNIEC :

pages 47 - 52 - 55 - 62 - 66 - 68 - 69 - 87 - 88 - 91 - 129 - 163 - 164 - 165 - 166 - 167 - 168 - 169 - 170 - 171 - 172 - 173 - 174 - 175 - 176 - 177 - 178 - 179

COLL. GILDAS GUILLAUMOT :

page 13

Achévé d'imprimer
sur les presses
de l'Imprimerie Régionale
29380 Bannalec

Dépôt légal
4^e trimestre 1994

